A. T'SERSTEVENS

II

# TUTINERAIRE YOUGOSLAVIE

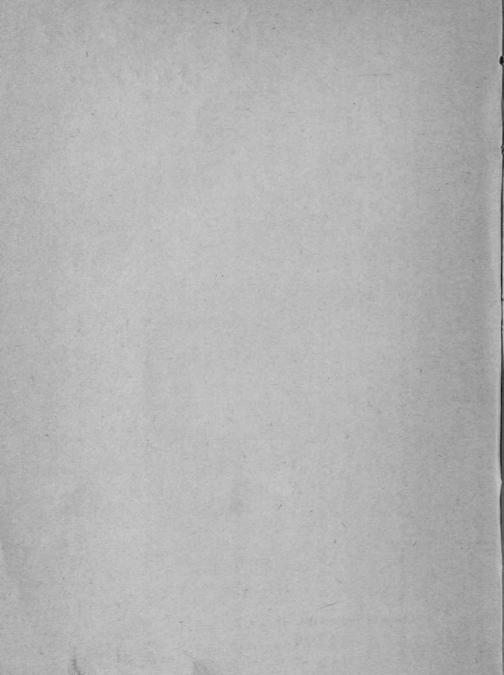


GRASSET

## A PERSIBNEMS

deg. I de Selisapets 3 Nov. 1708

L'ITINÉBAIRE DE YOUGOSLAVIE



# L'ITINÉRAIRE DE YOUGOSLAVIE

### DU MÊME AUTEUR

### Voyages

L'ITINÉRAIRE ESPAGNOL. (Plon.) LE DIEU QUI DANSE. — Italie. (Albin Michel.) LA FÊTE A AMALFI. — Italie. (Albin Michel.)

### Romans

LE VAGABOND SENTIMENTAL. (Albin Michel.)
TAÏA. (Albin Michel.)
L'OR DU « CRISTOBAL ». (Albin Michel).
L'AMOUR AUTOUR DE LA MAISON. (Albin Michel.)
L'HOMME SEUL, 3 volumes. (Albin Michel.)

I. - Les Sept parmi les Hommes.

II. - Un Apostolat.

III. — Béni I<sup>er</sup>, roi de Paris. LA LÉGENDE DE DON JUAN. (*Piazza*.) LES CORSAIRES DU ROI. (Œuvres Représentatives.)

### Nouvelles

CEUX DE PROVENCE. (Grasset.)
CEUX DE LA MER. (Grasset.)
LE CARTON AUX ESTAMPES. (Mornay.)

### Poèmes en prose

POÈMES EN PROSE. (Messein.)
PETITES TRILOGIES. (Camille Bloch.)

### Réimpression

LA COMÉDIE ECCLÉSIASTIQUE. — VOYAGE EN ESPAGNE ET EN ITALIE DU R. P. LABAT. (Grasset.)

## A. T'SERSTEVENS

# L'ITINÉRAIRE DE YOUGOSLAVIE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE TROIS CENT UN EXEMPLAIRES DONT TROIS EXEMPLAIRES SUR JAPON NACRÉ NUMÉROTÉS JAPON I À III RÉSERVÉS A L'AUTEUR ET SES AMIS; DIX-HUIT EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS VELIN PUR FIL 1 A 10 ET I À VIII ET DEUX CENT QUATRE-VINGTS EXEMPLAIRES SUR ALFA OUTHENIN CHALANDRE NUMÉROTÉS ALFA 1 A 60 ET I À XX ET S.L. 61 À S.L. 260 RÉSERVÉS POUR LES SÉLECTIONS LARDANCHET.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie. Copyright by Editions Bernard Grasset, 1938

# A MATO VOUTCHÉTITCH AFFECTUEUSEMENT

### DE PARIS A FIUME

Paris-Bale. Route du Roi. Toutes ces vieilles routes de France tirent une ligne droite d'autorité à travers la campagne. Elles vont au but sans ménager personne. Pour ceux qui n'étaient pas contents, il y avait la Bastille ou Vincennes. C'est ainsi qu'on s'ouvrait les portes de Fribourg ou du Palatinat.

Nous allons grand train, car nous avons deux mille kilomètres à couvrir. L'équipage est celui d'Espagne 1. La voiture seule a changé, berline Citroën aménagée pour le campement d'après tout ce que l'expérience a pu nous apporter, couchettes plus larges et plus longues, mallettes intérieures, réservoir d'eau pour la toilette. Notre chat, le Puma, installé sur la literie, regarde par la fenêtre arrière le paysage qui fuit sous les roues. Marie-Jeanne a un livre ouvert sur les genoux et me tient des propos de ce genre :

— Imaté li chto da pocajété?

A quoi je réponds en ménageant ma salive :

Své yé za moyou litchnou oupotrébou.

Le dialogue continue sur ce ton. Ce sont les phrases classiques, à l'usage de la douane, que nous nous efforcons de traduire en serbo-croate ou yougoslave. Cela

<sup>1.</sup> Voir le chapitre II de mon Itinéraire espagnol (Plon, éditeur).

ressemble à du russe, moins évolué et plus dur, avec des mots allemands, français et même italiens, sans compter le turc. La langue raconte ainsi l'histoire de cette race venue de Galicie et qui fut asservie pendant des siècles par dix peuples européens ou musulman, jusqu'à ce que les traités de 1920 lui eussent rendu son unité et son indépendance.

Je dis à Marie-Jeanne :

 Travaille surtout la douane, les formules de politesse et le vocabulaire du restaurant. C'est ce qu'il y a

de plus utile et de plus urgent.

Les arbres défilent au pas de charge, fermes, anciens relais, clochers de pierre, villages encombrés d'enseignes et de postes d'essence, publicité insolente, pendant que la chère voix récite une étrange litanie :

- Khléba, le pain; vodé, l'eau; vino, le vin; pivo, la

bière; bakchich...

- Pourboire!

— Bien sûr... Ce n'est pas sorcier...

— On fait ce qu'on peut... Ah!... comment dit-on chat? C'est important.

Elle cherche dans son livre...

- Matchka.

Que de fois nous entendrons ce mot : Matchka! matchka! piaillé par les gosses, lorsque nous entrerons dans les villages, comme en Espagne : Un gato! un gato mayor! Rien de commun, cependant, avec la terrible marmaille espagnole, celle de Yougoslavie puissamment régentée par les taloches maternelles et les coups de pied au derrière, du père responsable.

Le matchka fait sa toilette avec la gravité d'un chat globe-trotter. Il a un harnais tout neuf, de cuir jaune, orné de trois clochettes et de deux médailles en argent. Depuis huit jours, il vivait couché dans les mallettes, pour être sûr qu'on ne l'oublie pas. Il est content, il a retrouvé son destin de vagabond. Moi aussi. Tout le poids de l'ennui s'est détaché de mes épaules. Il y a toujours de la lumière au bout de la route, l'horizon levé sur un décor bon ou mauvais, mais inconnu.

Bâle, Lucerne... La Suisse est en fleurs. Nous campons sous un cerisier tout blanc, dans une prairie au bord du lac, près de Vitznau. Au matin, la voiture est

couverte de pétales.

Nous repartons sous la pluie. La See, en face de l'Axenstrasse, est perdue dans l'averse. Nous roulons au fond d'un aquarium. Altdorf sommeille à cent brasses sous le déluge biblique. Tous les habitants sont noyés. Il n'y a plus que des parapluies flottant entre deux eaux.

De l'autre côté du Saint-Gothard, c'est déjà le soleil italien, des campaniles dans le ciel lavé, des maisons couleur de blonde, des lacs couleur de ciel, des bourgs aux noms chanteurs : Airolo, Bellinzona, Lugano, une langue qui m'est chère et familière.

La frontière est fermée par une grille, comme un jardin. Elle s'ouvre sur une Italie fasciste, propre, bien ordonnée, aussi attrayante qu'un prospectus de tourisme. La route est noire et lisse. Tous les dix mètres, un petit cube blanc vous saute dans la rétine, et tous les kilomètres, une stèle funéraire, coiffée de rouge, vous renseigne exactement sur le passé de la route.

A Côme, la façade du Duomo est dorée par le printemps lombard. De beaux jeunes gens flânent au coin des rues, s'entassent dans des Fiat minuscules où l'on

ne voit plus que des têtes entre des genoux.

Nous repartons vers l'est. Bergame nous accroche au passage, la ville d'en haut, la Città alta, dans ses remparts vénitiens, toutes les ruelles, en rampes ardues, menant à cette place étrange et délicieuse — Garibaldi, je pense, ou Cavour, ou Mussolini — qui se joue de

l'anachronisme, plante toutes les époques en un décor extravagant, de marbre, de bois, de granit, de briques et de dorures.

Vérone, un dimanche. Tout le monde est en uniforme. Les bébés s'en vont au pas, en colonnes par quatre, et saluent à la romaine; les ballilas vont en cohortes; les milices font l'exercice. La vieillesse a cela de bon qu'elle vous dispense du service militaire.

Vicence et ses Palladio. On dirait qu'on tourne les pages d'un Vitruve. Tous les architectes d'Europe, et même d'ailleurs, sont sortis pendant plus de trois siècles de ces arcades et de ces colonnades. On les a tant vues qu'on ne sait plus qui a commencé. C'est ici, c'est Palladio.

Padoue. Deux religions. Le paganisme, dans le temple d'Antoine. On s'étonne que, parmi les cierges, les lampes d'or et les ex-voto, par milliers, on ne sacrifie pas un bœuf ou un mouton, sur un autel sanglant. A l'autre bout de la ville, le christianisme ineffable, sur les murailles de l'Arena, les fresques de Giotto, peintes avec du ciel, livre d'images pour les anges.

Venise... On ne peut plus rien dire de ce rêve de marbre flottant sur les eaux.

Trieste. Nous entrons dans un monde nouveau. L'Istrie, c'était encore l'Autriche slave, il y a vingt ans, comme la Croatie et la Slovénie dont elle est le prolongement. Les bourgs sont mâtinés d'italianisme et de Saint-Empire germanique, églises d'un baroque tout bolonais, fontaines à la manière d'Insbruck ou de Klagenfurth, avec des lions tenant des écus. Le paysage prend peu à peu la physionomie calcaire de la rive adriatique orientale. La population de l'intérieur est nettement slave, en dépit d'une italianisation officielle de l'état-civil. Les Popovitch sont devenus par ordre Figliodiprete, les Yovanovitch se sont mués en Gio-

vanni. Il y a là des calembours très ingénieux. L'annuaire des téléphones, à Trieste, renferme un supplément de deux cents pages qui vous renseigne sur ces métamorphoses.

De Volosca à Fiume, apparaît dans son absolu l'inconséquence des traités. Une étroite langue de terre, longue de onze kilomètres, large de deux à peine, prise entre la Yougoslavie et l'Adriatique, rattache l'Italie et

Fiume, ville de 30.000 habitants.

On sait comment, à la suite de l'aventure d'annuuziesque. Fiume fut donnée à l'Italie, avec le mince couloir dont je viens de parler, et un petit cercle de collines autour de la ville. C'est une citadelle qui ne protège rien, une redoute qui ne sert à rien, condamnée à l'investissement. Comme Zara, une simple satisfaction d'amour-propre. Je ne veux faire aucune peine à mes amis italiens, surtout au prince de Monte-Nevoso, mais je suis forcé d'avouer que de toutes manières, historiquement, géographiquement, politiquement et économiquement, Fiume faisait partie de la Croatie, aujourd'hui vougoslave, et ne pouvait en être séparée. C'était depuis quatre siècles et demi le port commercial de la Croatie et de la Hongrie. Ce n'est plus le port de rien du tout, car il n'v a plus d'arrière-pays, et par conséquent plus de débouchés. Les traités ont ruiné cette grande ville. Quand nous y sommes entrés, il n'y avait dans l'immense rade ensoleillée qu'un seul navire, un vacht de plaisance, tout blanc, et battant pavillon anglais.

La ville, avec ses rues larges, ses banques, ses grands cafés, a une physionomie très autrichienne, qui en fait un Zagreb maritime. Elle regorge de soldats de toutes les armes. Le civil est noyé dans les uniformes. La promenade classique du soir, sur la via Garibaldi, ressem-

ble à un défilé militaire au ralenti.

Nous nous sommes installés à la terrasse d'un café, devant la darse vide et nette, qui ressemble à un grand bassin d'agrément, dans un parc. Nous prenons l'americano parmi des bottes et des éperons. Marie-Jeanne a étalé sur la table son manuel de conversation yougo-slave. Elle ressasse les phrases magnétiques qui ouvriront les portes de la douane :

- Imaté li chto da pocajété? - Vous n'avez rien à

déclarer?

Et la réponse que nous étudions depuis Paris, à travers la France, la Suisse et l'Italie :

- Své yé za moyou litchnou oupotrébou.

Je la saurai par cœur jusqu'à mon dernier soupir, et je la redirai à toutes les douanes du monde, sans hésiter, en serbo-croate, pour le seul plaisir de constater la fantaisie de ma mémoire.

- Je crois que ca peut aller, dit Marie-Jeanne en se

levant. Tu vas voir ce qu'on va les épater!

Nous remontons en voiture. Nous tournons sous les arbres de la via Fiumaria. Nous arrivons au pont de fer jeté sur le torrent qui sépare les deux pays. A un mât surmonté d'une étoile flotte le drapeau italien. Un autre mât surmonté d'un aigle dresse à l'autre bout un pavillon yougoslave. Les carabinieri et les gendarmes d'en face font les cent pas jusqu'au milieu du pont que coupe en deux une ligne au pinceau, et se rencontrent nez à nez avec un air de ne pas se voir.

Nos papiers tamponnés de toutes les couleurs, nous sommes autorisés à passer la frontière. Marie-Jeanne, qui tient le volant, s'arrête juste devant le poste de la douane yougoslave... C'est le moment!... Je l'entends qui répète à mi-voix :

- Imaté li chto da pocajété?... Imaté li chto...

Voici le douanier, très élégant, vareuse impeccable, képi verni, gants blancs. Il s'incline devant MarieJeanne. Pour un peu il lui baiserait la main. Il demande enfin:

Vous n'avez rien à déclarer?
Comme ça, en français, sans l'ombre d'accent.
Marie-Jeanne tient tout de même à la réponse :

- Své yé za moyou litchnou oupotrébou.

Il la regarde avec un sourire étonné. Il a un peu l'air de se moquer d'elle. Il continue à s'incliner devant la portière.

- Vous ne parlez pas le serbo-croate? demande

Marie-Jeanne un peu dépitée.

— Da, da, gospodjo! fait-il pour le prouver. Mais, excusez-moi, Madame, je ne comprends pas du tout ce que vous me dites.

### SOUCHAK ET TRSAT

A vant les traités, Fiume avait un faubourg assez misérable, pris entre la montagne et la mer, et séparé de la ville par un torrent et un canal mort. Pour contenter tout le monde, on a amputé Fiume de son faubourg, avec la partie du port qui s'y rattachait. Le torrent et le canal sont devenus la frontière, le faubourg est devenu la ville de Souchak¹, et le morceau du port un des plus actifs de la Yougoslavie. Il est plein de navires, et les quais sont encombrés de marchandises, parce qu'il a tout le pays derrière lui.

Les deux rives du canal appartiennent à la Yougoslavie, mais comme elle ne peut rien faire de la rive qui se trouve en territoire italien, elle loue ce quai à la ville de Fiume qui lui paie pour cela un dinar (32 centimes) par an <sup>2</sup>. En revanche, par l'incohérence des traités, le port de Souchak est la propriété de Fiume, et la ville de Souchak paie à Fiume, pour la location du port, une lire par an. Il n'existe, je pense, dans aucun pays du monde,

de loyer à aussi bon marché.

Comme le canal qui marque la frontière n'a pas

<sup>1.</sup> Autant que possible, j'écris les noms serbo-croates phonétiquement.

<sup>2.</sup> Mon évaluation du dinar est antérieure aux dévaluations francaises de 1936 à 1937. Aujourd'hui (1937) 60 à 65 centimes.







douze mètres de large, ceux qui en ont assez de l'un ou l'autre régime font un grand plongeon et par la force acquise atteignent sans une brasse à la rive du pays voisin. C'est arrivé pendant que j'y étais, de Fiume à Souchak, mais l'évadé du mussolinisme faillit se noyer car il vint donner de la tête contre la quille d'un bateau.

Du côté slave, un pont de bois traverse le torrent et donne accès au Delta. On appelle ainsi une sorte d'îlot triangulaire formé par le torrent, le canal et le port. La pointe de ce « delta » vient se placer entre le fond du canal mort et la douane italienne. Il y a là un petit café yougoslave qui a un jardinet dont l'entrée se trouvait jadis du côté fiumain. Elle est maintenant fermée par une grille farouche que recouvre un épais treillis en fil de fer. On voit de chaque côté de cette grille des gens qui se parlent d'un pays à l'autre, comme dans le parloir d'une prison. Ce sont les amis, les parents, les amants, qui n'ont pu obtenir un passeport. Les mailles sont si étroites qu'ils ne peuvent se toucher que du bout d'un doigt. Et quand les amants s'embrassent, il y a toujours entre leurs bouches un petit carré de fil de fer.

Près de cette grille se trouve une chapelle hexagonale dédiée à Saint-Jean-Népomucène. Il s'appelle, à droite, San Giovanni, à gauche Svéti Ivân. Elle n'a qu'un autel surmonté de la statue du saint qui porte le surplis, l'étole et la barrette. Comme c'est un lieu de grande dévotion, ni Fiume ni Souchak ne voulurent abandonner la chapelle, et l'on décida qu'elle serait commune aux deux villes. On divisa le sanctuaire en deux parties égales, non par une ligne idéale, mais tracée au pinceau. Elle partait de la voûte, descendait sur la barrette de la statue, coupait le visage verticalement, tranchait la robe jusqu'aux pieds, séparait l'autel en deux parts, courait au milieu du carrelage et passait la porte entre les deux battants. Ce travail de peintre ou de

géomètre fut accompli par le chef de la délégation yougoslave — je crois bien que c'était le vieux Pachitch — qui, en terminant le découpage du saint, se tourna vers ses compatriotes et leur dit :

- En définitive, messieurs, c'est à nous qu'il revient,

nous avons la meilleure part!

Car, en Yougoslavie, comme en France, les hommes

portent à gauche.

Il fut arrêté également que la messe y serait dite, le dimanche matin, tour à tour par des prêtres italiens et yougoslaves, les premiers aux heures paires, les seconds aux impaires, et sur la partie de l'autel revenant à chaque pays. Tout alla bien dans les premiers jours. Mais le cinquième dimanche, à onze heures, les prêtres de Fiume refusèrent de s'en aller, sous prétexte que l'office n'était pas terminé. Ceux de Souchak, pris d'une fureur patriotique, montèrent à l'assaut de l'autel. Les Italiens soutinrent le siège. On se battit à coups de candélabres et de missel, pendant que les fidèles des deux partis s'empoignaient aux cheveux. Il y eut cinq blessés, dont un prêtre, et tous les ornements de l'église furent détruits.

C'est à la suite de cette bagarre que les autorités des deux pays se mirent d'accord pour fermer la chapelle. Dans la porte italienne on ouvrit un petit guichet par où les dévots peuvent contempler le saint et déposer leurs offrandes. La porte slave, qui est une grille, fut condamnée, et personne n'entre plus. J'ai vu, derrière les barreaux, Saint-Jean-Népomucène tout couvert de poussière, sa verticale presque effacée. Le carrelage, du côté de Fiume, était jonché de fleurs et de gros sous.

On a travaillé comme on a pu pour faire de Souchak une grande ville, mais la place manque, et sauf un morceau de terrain plat, le long du port, il n'y a que la colline abrupte. On ne peut donc qu'échafauder les maisons les unes sur les autres. Le palais du Gouverneur est croché dans la roche comme un nid de faucon. Ce ne sont que rampes et escaliers, boueux ou poussiéreux, selon le temps. Ville sans caractère, comme presque toutes celles de la Croatie. Au moins, celle-ci a son excuse : elle ne peut faire mieux. A l'est, sur la route de Bakar, elle commence à se fleurir de jardins et de villas. Cela ressemble à la banlieue de Toulon, les îles d'en face, Krk 1 et Cherso, fermant une immense rade, comme les collines du cap Sicié.

Tout de même, ce n'est plus un faubourg, et l'entêtement slave finira peut-être par creuser la montagne

pour y bâtir une ville.

\*\*

J'ai trop aimé Gabriele d'Annunzio pour ne pas aller voir ce château de Trsat<sup>2</sup> que son aventure romanesque a transformé en acropole. C'est tout en haut de la montagne qui domine Souchak et le profond ravin de la

Rivetchina, le torrent frontière.

Il y a là une église blanche, comme je les aime, toute blanche et ingénue. Elle est dédiée à Notre-Dame de la Mer. Les murs et les piliers sont couverts de ces peintures naïves, dans des cadres dorés, où l'on voit un navire frappé de la foudre, et la Vierge, dans un nimbe rayonnant, qui tend la main à un naufragé. J'y ai même trouvé un ex-voto fait de coupures de journaux américains, apporté là par un rescapé du *Titanic*.

Rien n'est plus mélancolique que le bois touffu qui entoure le château, un bois d'essences résineuses, qui a peut-être été un parc. On y a transporté, je ne sais quand ni pourquoi, le monument que les armées de

Prononcer Keurk, en faisant rouler l'r.
 Prononcer Teursat, comme pour Krk.

Bonaparte avaient édifié sur le champ de bataille de Marengo. C'est un petit temple à colonnes doriques, qui ressemble à l'entrée d'un cimetière. Il est tout frémissant de lézards et rempli du silence odorant des lauriers.

Le château lui-même est au-dessus, sur la crête de la colline, murailles et tours crénelées, envahies par des lierres tout bruissants d'abeilles. Les quelques toits qui subsistaient ont été crevés par les bombes d'avion et les obus. Les légionnaires de d'Annunzio ont occupé cette citadelle jusqu'à la fin. C'est une histoire épique et funambulesque, comme en offrait parfois l'ancienne Italie, témoins les Mille de Garibaldi, un mélange d'héroïsme et de grand opéra, les nations alliées formant cercle autour du théâtre. Le chef d'orchestre d'aujour-d'hui sait mener ses ténors à l'assaut des plus puissantes forteresses.

Comme nous redescendons dans le jardin, Predrag Pavlovitch, qui nous accompagne, me fait remarquer une très vieille femme assise sur un banc de pierre, au fond d'une allée. Elle est habillée comme une femme de ménage, jupe de laine et caraco de cotonnade, les cheveux blancs sous un bonnet de tricot de soie. Elle appuie la main sur une canne, et, sans le regarder, parle à un chien noir accroupi devant elle.

— La propriétaire, me dit Pavlovitch, la comtesse de

Nugent... Elle est aveugle...

Elle a quatre-vingt-deux ans. Elle habite le château depuis cinquante ans. Elle ne l'a jamais quitté, même pendant l'occupation de d'Annunzio. Quand les bâtiments sont tombés en ruine, elle s'est retirée dans la maison du jardinier. Elle y continue ses vingt ans qui ne l'ont jamais abandonnée. Elle m'évoque l'ancienne cour de France, et je n'en suis pas si loin, car les Nugent sont une branche autrichienne des Nogent de Rotrou.

Elle a déjà vu que nous étions là : elle est douée d'une vue spirituelle qui remplace ses yeux défunts. Elle nous fait signe d'approcher. Pavlovitch nous présente.

- Et d'où venez-vous, ainsi, cher monsieur?

Elle parle un français correct, sans aucun accent.

- De Paris, madame.

- De Paris!...

Elle a poussé un petit cri qui ressemble à un soupir. Son visage s'est illuminé, en dépit des yeux voilés de cataracte.

— Paris!... Paris!... Vous savez que je vais bientôt le revoir. Je dois partir pour Londres, dans trois mois, où on va m'opérer et me rendre mes yeux. En revenant, j'irai revoir Paris que j'ai quitté il y a bien longtemps, monsieur, tout de suite après l'abdication de l'empereur. J'habitais place de la Madeleine, au-dessus du marché aux fleurs. Vous le connaissez, n'est-ce pas?

Je n'ose pas lui dire qu'il n'y a presque plus de fleurs sur cette place, mais la cohue noire et fiévreuse d'au-

jourd'hui.

— Et les Champs-Elysées, monsieur! et tous ses beaux hôtels avec leurs jardins! les victorias remplies de jolies femmes!

Elle rit d'un rire frais de jeune fille.

— Et les cochers de fiacre qui se disputent tout le temps, ceux qui ont des chapeaux blancs avec ceux qui ont des chapeaux noirs... C'est près de l'hôtel de Massa que j'ai vu pour la dernière fois le petit prince Louis. Il était assis à côté de sa mère, dans une grande voiture à la Daumont, habillé de velours bleu, avec ses beaux cheveux blonds et sa petite figure rose... J'irai revoir aussi la Vénus de Milo, et le Skating Ring, et les grands magasins : le Louvre, le Bon Marché, le Petit-Saint-Thomas... Si ça ne vous ennuie pas trop de promener une vieille femme, je vous demanderai de me conduire

dans les journaux. Mon père fréquentait beaucoup les journalistes. J'ai bien connu Monsieur de Villemessant qui était directeur du Figaro. Est-ce qu'il l'est encore?

Et sans attendre ma réponse :

— Il venait souvent nous saluer dans notre loge, car nous allions presque tous les soirs au théâtre. C'était plein de lumières. Cela sentait bon. Toutes les femmes avaient des bouquets devant elles... Il faudra que j'y retourne, toute vieille que je suis. Je me cacherai au fond d'une baignoire, et je regarderai et j'écouterai tant que je pourrai! C'est si joli le théâtre, monsieur, j'aime tant la musique de Paris!

Elle renverse la tête, elle chante d'une voix délicieuse,

tremblotante:

Va, petit mousse, Où le vent te pousse...

Nous ne sommes plus à Souchak, dans un château ruiné par la dernière querelle des races, nous sommes hors de la distance et du temps, dans un Paris qu'elle ne reverra plus, même si les médecins de Londres lui rendent ses yeux. Je suis bien sûr, d'ailleurs, qu'on ne les lui rendra jamais, et peut-être que cela vaut mieux, car elle ne retrouverait plus rien de son rêve intact et ne comprendrait pas la beauté nouvelle de Paris.

Elle se lève, elle nous accompagne jusqu'à la grille, suivie de son chien noir. Elle va d'un pas tranquille, appuyée sur sa canne, sans tâtonner devant elle, bavardant et riant, comme jadis, sur le boulevard, devant le café Anglais. Près de l'entrée elle se rappelle qu'on m'a

présenté comme écrivain.

— Je n'ai jamais rien lu de vous, monsieur, et je m'en excuse. Je lisais beaucoup lorsque j'y voyais, et je me fais lire de temps en temps, lorsque je puis me procurer un livre. Mais, ici, c'est bien difficile...

Elle ne veut pas dire que la guerre l'a ruinée comme son château, qu'elle ne peut plus acheter un livre. J'offre de lui en envoyer quelques-uns.

— Oh! dit-elle, un seul me fera plaisir, en souvenir de votre visite... Il y en a un que j'aimais beaucoup et que je voudrais bien relire... C'était... attendez... je ne me rappelle plus très bien... c'était l'histoire d'une femme qui meurt parce que son amant l'a quittée... ah oui!... je me rappelle...

Je retrouve sur mon carnet de notes cette ligne au crayon : « Envoyer à Mme de Nugent La Dame aux camélias. »

### LA ROUTE — LE PAYS

A route vougoslave... Elle n'est pas bonne. Elle est souvent mauvaise. Elle ressemble aux routes de France d'il v a trente ans, avant le ciment et le goudronnage. Il v a bien, en tout, vingt-cing kilomètres de routes modernes : à l'entrée de Split et de Raguse, et autour de Belgrade. Le reste a parfois de l'unité, surtout en Serbie et aux environs de Mostar. On travaille avec lenteur à améliorer les autres. Le type le plus commun, particulièrement en Croatie, est un rechargement de pierres concassées où les chariots ont formé deux sentiers zigzagants. Il y a pire. Au delà de Podgoritza, dans la Tsernagora (que nous appelons, à l'italienne, Monténégro), la roche affleure le sol, et l'on roule quelquefois sur des arêtes de schiste. Les plus belles routes, comme celle de Vélès à Skoplié, sont coupées tout à coup par de terribles fondrières : on doit faire des miracles d'équilibre pour ne pas sombrer dans les crevasses.

Dans les premiers temps c'était pénible, même douloureux. Ensuite, je m'y suis fait. C'est ainsi que j'ai appris à aimer les mauvaises routes. Et maintenant les bonnes m'ennuient. Leur monotonie m'engourdit. On

ne peut que s'y précipiter sans rien voir.

Il y a une manière de conduire sur les mauvaises routes. Il y faut une espèce de fatalisme, de la tranquillité et de la souplesse. Si l'on se croit toujours sur les routes de France ou d'Italie, on est perdu. Les amis qui sont venus me rejoindre à Raguse ont cassé leurs ressorts, déchiré leurs pneus et crevé leur boîte de vitesse. Ce n'est pas la faute de la route, mais celle de leur impatience. J'ai fait dans le pays dix mille kilomètres, et il ne m'est jamais rien arrivé. Je suis revenu en France avec une voiture et des pneus intacts.

Si j'étais sportsman ou voyageur de commerce, je me plaindrais de ces routes difficiles, mais je suis voyageur de plaisir et sportsman ailleurs qu'en auto. Je sais m'astreindre à rouler à trente à l'heure, ce qui est, en Yougoslavie, une bonne moyenne. Il est vrai que j'ai poussé quelquefois jusqu'à soixante, et même soixante-dix! mais il est vrai aussi que j'ai failli me tuer, ce qui ne serait rien si Marie-Jeanne n'avait pas été près de moi.

J'étonnerai peut-être bien des gens en affirmant que ces routes-là sont une des raisons qui me font aimer la Yougoslavie. Elles sont pénibles, c'est certain, mais elles font corps avec le pays et lui conservent tout son caractère. Elles sont une défensive non seulement contre l'invasion militaire, comme le pensait Pachitch, mais aussi contre l'uniformité de la civilisation. La difficulté du trafic, des rapports entre les villes, a laissé à chacune d'elles une personnalité émouvante. L'extrême diversité des costumes vient sans doute de l'isolement des habitants. Le tourisme commode, tel que la plupart des gens le conçoivent, n'a pas encore gâté cet admirable pays. Le jour où de belles routes asphaltées couvriront cette terre primitive, c'en sera fini de sa grandeur.

Elles ont la couleur du sol, elles en épousent toutes les formes. On ne les voit presque jamais dominer un remblai ou creuser une tranchée. Elles chevauchent les ondulations des collines, rampent sur les contreforts, accompagnent dans les vallées toutes les sinuosités des torrents. Elles ne tracent pas une ligne charbonneuse à travers des terrains multicolores. Elles sont blanches comme le calcaire qu'elles traversent, ou roses comme le granit, ou blondes comme l'argile des champs, pierreuses dans un pays de pierres, poussiéreuses à travers les plaines, toujours à l'image de la nature qu'elles parcourent. Pour avoir trop vécu dans des pays d'autostrades, nous ne savons plus rien de la route que nous brûlons. Celles d'ici nous font penser à elles.

Avec leurs ponts de bois, leurs cassis redoutables, leurs virages à angle aigu, leurs côtes vertigineuses — jusqu'à vingt-six degrés — leur étroitesse et leur audace, elles vous obligent en quelque sorte à une allure de piéton et vous révèlent pas à pas le paysage, les hommes et leurs demeures. Si, comme je l'ai toujours pensé, voyager c'est savoir s'arrêter, nulle autre route d'Europe n'est mieux faite pour le vrai voyage.



J'ai dit que, sur les routes d'Espagne, on rencontrait de tout, sauf un piéton. C'est le contraire en Yougoslavie. Il y en a partout, même dans les régions les plus désertes. Qu'il n'y ait ni village, ni ferme pendant des lieues, cela n'interrompt pas l'éternelle venue de ces gens poussés par un instinct de nomades, rarement isolés, le plus souvent en caravanes, non pas en groupes compacts, mais répandus sur le chemin, les hommes en avant, les femmes derrière, la torba dans le dos, appuyées sur un bâton ou donnant la main à un enfant.

Ce sont d'infatigables marcheurs. Cinquante kilomètres, ce n'est pour eux qu'une promenade. S'ils vous disent : « Ce n'est pas loin », méfiez-vous : il s'agit d'une étape d'une demi-journée. Avec cela, rapides, ignorant la flânerie. Qu'ils aillent en plaine ou gravissent un sentier de montagne, c'est toujours du même pas pressé. Chargés ou non, leur moyenne est de six à sept kilomètres, quelquefois plus. L'obscurité n'interrompt pas leur marche. Quand il nous est arrivé de camper près de la route, nous les avons entendus défiler toute la nuit.

Je ne sais trop ce qui les porte à ces perpétuels déplacements. Sans doute les raisons vitales de l'homme des champs: le travail de la terre, le troupeau, le marché. Mais ces choses-là existent aussi pour nos paysans sédentaires. Ce qui les mène, là-bas, est hors de proportion avec les résultats. J'ai vu, à Mostar, des femmes qui avaient fait cinq heures de marche nocturne pour venir vendre dix litres de lait à deux dinars (soixantecinq centimes) le litre. Bien entendu, elles en avaient autant à faire pour rentrer chez elles, avec leurs vingt dinars au fond du pot. Il n'est pas rare de voir des galopins couvrir quinze kilomètres pour se rendre à l'école, ce qui en fait trente dans la journée.

Quelle que soit la longueur de l'étape, ils ne se reposent jamais, et quand ils arrivent au but, ils ne s'assoient même pas. C'est à se demander si, comme les éléphants et les chevaux, ils ne dorment pas sur leurs

pieds.

Comme les paysans de tous les pays, ils ont des animaux de charge et de trait, mais, sauf en Dalmatie et dans la Macédoine, il est rare qu'ils les montent ou se fassent traîner par eux. Ils marchent à côté ou devant, même lorsque la bête ne porte rien. L'homme qui descend de la montagne avec son mulet chargé de bois n'enfourche pas sa bête lorsqu'il a vendu ses fagots. Ce n'est ni pitié ni ménagement de son bien, mais habi-

tude de la marche. Ils vont aussi bien derrière une carriole vide, avec des petits enfants sur les épaules. On ne met dans les véhicules que les impotents et les vieillards, je veux dire les très vieux, car les autres sont aussi résistants que les jeunes et plus durs encore vis-àvis d'eux-mêmes.

Ils ont aux pieds une chaussure rudimentaire qui s'appelle opanak, mais c'est presque toujours l'accusatif pluriel qu'on entend : opanké. La forme en varie de province en province. C'est un morceau de cuir de vache, qui fait semelle, se replie sur le pied, le poil en dehors, et se termine en languettes tressées qui servent de cordons. On les porte sur une soquette de laine blanche tricotée de dessins de couleurs crues, celle-ci recouvrant un bas de laine beige à dessins blancs. Elles ont parfois des formes extraordinaires, comme en Serbie, dans la Choumadia, où la pointe se termine par une sorte de poulaine évasée en cornet. C'est du moyen-âge turc, cela me fait penser aux planches gravées par Nicolas Nicolai. Elles sont plus souvent élégantes, travaillées en relief ou ornées de cuirs multicolores. Chaussure commode, qui laisse le pied à l'aise et permet les plus longues étapes.

Avec ça, les voilà partis sur leurs routes pierreuses, d'une allure vive et élastique, le torse droit, la tête levée, sans balancer les bras. Les jours de marché, c'est un peuple entier qui se dirige vers la ville. Pendant des lieues on les dépasse ou on les croise, et la seule présence de ces migrations en masse vous renseigne sur la proximité d'une foire.

Parmi la cohue des piétons, tous chargés de paquets, de vases, de corbeilles, et de ces torbas qui sont des sacs de tapisserie ou de poils de chèvre, maintenus sur le dos par des bretelles de corde, trotte la cavalerie des mulets et des ânes, sur l'échine un incroyable arrimage de caisses, de sacs, de paniers, de fagots, vacillant sous un réseau de cordelettes velues. Quelques gens à cheval, des femmes, le plus souvent, tenant un enfant contre leur poitrine, l'homme marchant à côté de la monture. Chars à bœufs, taillés à l'herminette par le paysan luimême, qui fait aussi sa charrue, sa herse et tous les instruments de son métier; chariots découverts, les mêmes du nord au sud du pays, de la Slovénie à Bitoli, longs, étroits, bas sur roues, entourés de ridelles semblables à des râteliers d'étable, tirés par des petits chevaux rétifs, ombrageux; et les troupeaux, moutons, chèvres, bœufs ou buffles, lancés au pas rapide de la foule, sur toute la largeur de la route, au milieu des cris et des coups de trique, dans un grand brouillard de poussière; tout cela s'est mis en marche au milieu de la nuit, au fond des vallées, dans la montagne, dans la plaine, converge vers la ville où le marché ne s'ouvre qu'à neuf ou dix heures.

Seulement, ce n'est pas la foule grise et uniforme de chez nous. C'est une bigarrure de costumes dont rien ne peut donner une idée. Ils changent de ville en ville, de village en village, et dans certaines villes chacune des quatre religions, orthodoxe, musulmane, catholique et juive, a les siens. Il me faudrait des pages entières rien que pour énumérer cet énorme panachement d'étoffes et de broderies qui recouvre le pays tout entier. Dans ma mémoire il forme un éblouissant parterre de soie. de laine, de toile, de dentelle, de paillettes, de métaux. de lourde bijouterie. Et tout cela n'est pas costumes de fête ou de cérémonie : cela va sur les routes, se presse vers les marchés. Dans la plaine de Skoplié, les femmes qui vont travailler aux champs, avec leur jupe et leur tunique pesantes de broderies, leur coiffe de toile d'un dessin compliqué, leurs nattes de faux cheveux tressés de rubans, ces femmes qui vont couper le blé à

la faucille ou glaner sur les chaumes, sont vêtues comme des princesses du moyen-âge et forment sur la route un

cortège de tournoi.

L'étoffe la plus commune, dans tout le pays, est la toile de lin, que les femmes tissent elles-mêmes et dont elles font des vêtements qui varient par la forme, et par la couleur des broderies. Aussi, le blanc domine-t-il sur les routes, même chez les hommes, qu'il s'agisse des pierrots aux larges manches qui se pressent sur les bords du Danube ou des paysans en braies et jupon court des rives du Vardar. C'est déjà quelque chose des foules blanches de l'Asie musulmane et de l'Afrique du Nord. Mais l'influence byzantine et magyare a semé la toile de broderies : jonchée de fleurs de soie, comme à Zagreb; géométries ténues, comme en Dalmatie; feuillages de perles, comme dans la Krajina; animaux synthétiques, comme dans le Novi Pazar; gros point blanc sur blanc incrusté de paillettes d'or, comme en Slavonie: lourdes mosaïques de laine, comme dans la Serbie du Sud.



Carrefour de l'Occident et de l'Orient, très européenne dans ses provinces naguère autrichiennes ou hongroises, plus turque que la Turquie dans ses provinces musulmanes, la Yougoslavie est, sans doute, le pays le plus passionnant de l'Europe. Il l'est par son extraordinaire variété, par l'ampleur et la sauvagerie de ses paysages, par sa population, enfin, travaillée par des influences millénaires qui ont donné à la race primitive des aspects innombrables.

Je ne connais pas une autre région où l'on puisse quitter une ville d'architecture toute vénitienne, comme Raguse, et se trouver, une demi-heure après, dans l'enceinte turque de Trébigné, avec ses minarets et ses maisons de bois; ou passer en trois heures de ce petit bourg français qu'est Cettigné, la capitale de la Tsernagora, à une ville comme Prizrèn, entièrement ottomane, ruelles d'Asie, mosquées et konaks.

Son humanité se ressent des mêmes influences, slave à peu près partout, mais travaillée par des siècles de guerres et de révoltes. Catholiques, orthodoxes, musulmans, issus d'une même race immigrée là vers la fin de l'empire romain mais divisée par les conquêtes successives, les transportations en masse, les conversions volontaires ou forcées. Serbes intacts de la Serbie et de la Tsernagora; anciens Bogoumiles de Bosnie convertis par lassitude, plus mahométans que Mahomet; catholiques croates et dalmates, semblables par la langue et la foi, très différents d'esprit; musulmans opiniàtres de la Serbie du Sud et de la Macédoine. Il y a encore les juifs de Sarajevo 1, de Skoplié, de Bitoli, venus d'Espagne comme ceux d'Istamboul, qui parlent un étrange sabir hispano-slave; et les tziganes - bohémiens, gitanos ou gypsies - noirauds, légers, paresseux, musiciens jusqu'au bout des ongles, dont on ne sait s'ils croient en Dieu, en Allah, au Gospodîn des orthodoxes ou à la sorcière Sarah.

Tous ces gens-là parlent la même langue, avec des nuances de dialectes, vivent côte à côte, interpénétrés, dans une entente au moins apparente, parfois réelle. A Sarajevo, le jour de la Fête-Dieu, j'ai vu le maire musulman et le rabbin suivre, derrière le dais de la procession, le Saint-Sacrement des catholiques. Dans la même ville, la maîtrise de l'église catholique comprend des orthodoxes et des musulmans. A Kotor, à la Saint Triphon, un prêtre catholique et un pope orthodoxe célèbrent la messe en même temps, chacun à sa ma-

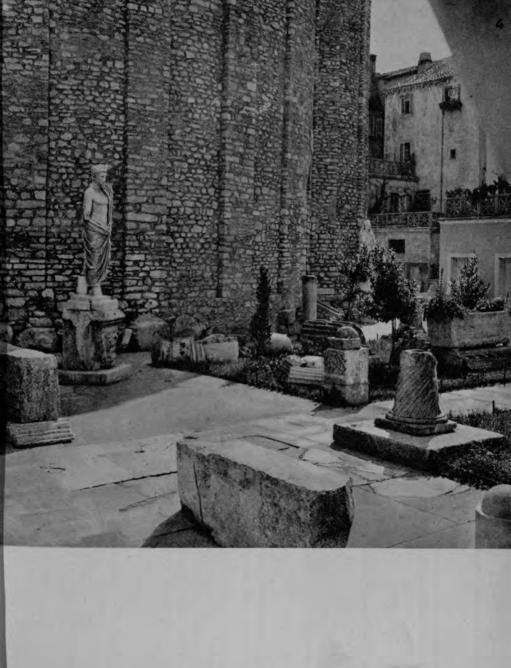
<sup>1.</sup> Prononcer Sarayévo.

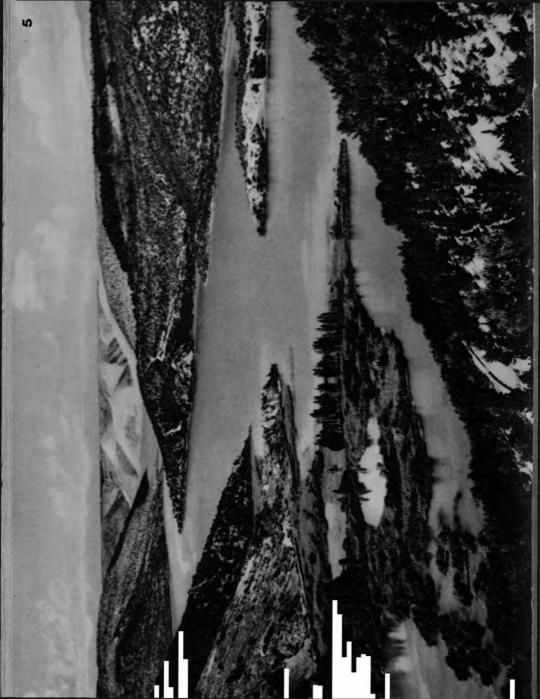
nière, au maître-autel de la cathédrale. Et quand on fête la slava d'un régiment, on peut voir, au milieu des troupes qui forment le carré. officier tous ensemble un curé, un pope, un rabbin et un hodja — prêtre musulman.

\*

Pays très montagneux, très vert, sauf la côte de l'Adriatique, son climat est à peu près celui de la France, la Dalmatie correspondant à la Côte d'Azur et l'Hertzégovine à la Provence. On peut donc voyager au printemps dans ces deux provinces, mais tout le reste réclame le plein été, de juillet à septembre. C'est un pays pluvieux, couvert de forêts, sillonné de torrents et de rivières. En mai, et même en juin, dans toutes les provinces qui ne sont pas la Dalmatie et l'Hertzégovine, il pleut autant et parfois plus que chez nous. Je sais bien que, par ailleurs, la Serbie du Sud et la Macédoine, qui sont les provinces les plus intéressantes, sont torrides en été. Je laisse donc au voyageur de choisir entre la chaleur et la pluie. C'est son affaire...

Je ne donne ici que des indications, je ne cherche pas à les codifier. Le voyage n'est pas une question de bon ou de mauvais temps, de chaud ou de froid, de confort ou d'incommodité. Le voyage est un jeu, un bonheur dans l'imprévu, une découverte du monde sous toutes ses lumières, un hasard divin : image, après tout, de cette vie que Dieu nous a donnée, où la plus grande douleur est encore une jouissance.





# IV

### PAYSAGES CROATES — LES LACS DE PLIVITZÉ

Vélébit nous roulerons à travers la Croatie.

Elle a été pendant dix siècles, jusqu'à la fin de 1918, rattachée politiquement à la Hongrie, mais elle est toujours restée purement slave, de race et de langage. Le 1er décembre 1918, elle se réunissait volontairement aux autres Slaves du Sud — Serbes et Slovènes — pour former le royaume qui se nomme aujourd'hui Yougoslavie, ce qui veut dire: Slavie du Sud.

Je donnerai pour chaque province de ces brèves notions historiques. Elles sont indispensables si l'on veut comprendre la Yougoslavie. Elles expliquent certaines influences, dans l'architecture, le costume, la musique, etc... Par exemple, les somptueuses robes brodées des environs de Zagreb et de la Slavonie sont évidemment d'origine hongroise; et les chansons croates, krvatské pesmé, ont le même dessin musical que les rhapsodies de Buda-Pest.



Littoral de la Riviera génoise, du côté de Recco; une Côte d'Azur plus sèche, avec la végétation des Cévennes. chênes, sapins, noyers. Mais l'horizon de la mer est rempli par des îles qui se superposent, en bleus toujours plus pâles, jusqu'au gris de perle. Ce paysage insulaire suit la côte, d'ici à Raguse, plus de neuf cents îles et îlots de calcaire étirés sur près de cinq cents milles. La mer, fermée de tous côtés, semble toujours un lac. Le ciel repose sur des eaux tranquilles qui en reflètent les couleurs.

La rive étage des gradins d'un mauve rosé, interrompus par de petites villes sans caractère, stations de bains pour une bourgeoisie économe: Bakar, au fond de son fjord, grise et feuille-morte; Crkvenica et sa place de dimanche banlieusard ombragée de vieux peupliers; Novi qui sommeille devant un lac maritime, son campanile vénitien tout frémissant de cloches.

Ce sont maintenant des collines pierreuses, d'un blanc cru, tombant à sec dans la mer, quelque chose comme les calanques de Marseille, entre la Madraque et Sormiou. L'étroit chemin qui sert de route ondule entre des murs de pierres sèches, qui ne protègent que des terres avares où croissent le chêne nain et l'arbousier. Au bord du flot, de longues échelles sont dressées obliquement au-dessus de l'eau. Ce sont les observatoires des pêcheurs de thon. Le guetteur, installé tout en haut, sur une banquette primitive, signale l'approche des thons qu'un large filet rabat vers la terre.

Senj n'a qu'un vieux château pour le sauver de la médiocrité balnéaire. L'ennui somnole sur le quai et les barques d'un petit port qui fut jadis un repaire de pirates. Les Uskoks ont donné bien du mal à la Sérénissime République. Leurs descendants sirotent des limonades à l'eau gazeuse sous des acacias-boules. Un idiot en guenilles nous présente une danse obscène qui scandalise ces fils de forbans.

Nous quittons la mer pour escalader la Kapéla. C'est la

première de ces montées brutales qu'offre l'ancienne route autrichienne. Elle s'accroche au flanc d'une roche micassée comme le borax. Rien ne pousse sur ce terrain chimique. Mais à mesure qu'on s'élève, un admirable paysage se développe sur la mer. Les îles, en montant sur l'horizon, se dessoudent, laissant entre elles de longues lagunes brillantes qui déclinent de l'orangé au jaune transparent de la topaze. Quand nous parvenons au col de Vratnik, cette vision de lumière et de terres suspendues occupe la moitié du ciel. On dirait la traînée de stratus bleuâtres sur un couchant africain.

De l'autre côté du col, le paysage se transforme brusquement. Par un de ces contrastes si fréquents dans le pays, ce ne sont plus que bois et prairies, vallées où poussent le jeune maïs et le blé en herbe. Maisons basses à tuiles de bois d'un gris satiné, sous de grands arbres à feuillage dru. La route n'est qu'un bourbier, ou un rechargement de cailloux que l'on traverse dans un fracas d'avion. Il pleut. Des filles splendides vont sous l'averse avec une indifférence princière. Elles portent une longue quenouille de bois, en forme de pelle ajourée, garnie d'une épaisse touffe de laine. Elles filent en marchant : leur fuseau suspendu devant elles tourne lentement au bout du fil.

A Ototchac, c'est le déluge. Le bourg n'est qu'une large avenue bordée de maisons banales, l'église blanche et sans style, le clocher protestant. Nous avons renoncé à camper sous la pluie et nous descendons dans une auberge de rouliers qui s'intitule pompeusement Hôtel de Plivitzé. C'est propre, parqueté en bois blanc, les murs peints à la chaux. Nous faisons connaissance avec le lit yougoslave qui est le même, hélas! dans presque tout le pays.

Il est en fer, large de quatre-vingts centimètres environ, et — comme le disait mon cher Gaston de Pawlowski — beaucoup plus court du côté des pieds que du côté de la tête. Sur des lames d'acier entre-croisées, quelquefois sur un sommier métallique, s'étale une paillasse de mais épaisse de trois doigts. C'est dur et craquant, cela fait sous les reins meurtris un bruit de feuilles mortes. Ou'on ne cherche pas le matelas, encore moins le traversin ou l'oreiller de plume. Un ou deux coussins de laine bien tassée en tiennent lieu. Le drap de dessus, à la manière de l'Europe centrale, est un prodige d'ingéniosité. Court et étroit, ses bords festonnés ne sont pas engagés sous la paillasse mais ramenés sur la couverture où ils s'attachent par des boutonnières à des boutons d'os ou de nacre. Comme on le pense, cet assemblage qui n'est maintenu d'aucun côté suit les mouvements du sommeil : on se réveille les jambes et le ventre à l'air, un gros paquet d'étoffe sur la poitrine. C'est alors qu'on se met à la recherche de ses pieds et qu'on les découvre bien au delà des barreaux du lit, suspendus dans le vide. Cela m'a toujours paru singulier dans une région où les hommes sont presque tous de ma taille, souvent même au-dessus. J'en ai conclu qu'ils devaient dormir en chien de fusil ou lovés comme des boas. J'imagine enfin que les Yougoslaves font l'amour par terre, assis sur une chaise ou debout, car je n'ai pas trouvé dans tout le pays un seul lit pour deux personnes.

Nous nous endormons aux deux bouts d'une chambre immense, comme Héro et Léandre séparés par l'Hel-

lespont.

Le matin nous retrouve sur la route, par un clair soleil, dans un paysage d'Auvergne, grands vallonnements, verdure sombre et mouillée. La forêt s'empare bientôt de la terre, une forêt dense, primitive, si touffue qu'elle enferme l'étroit chemin boueux dans un tunnel où règne une obscurité sous-marine.

Elle recèle dans ses frondaisons millénaires les lacs

de Plivitzé, une quinzaine de lacs et d'étangs qui se déversent les uns dans les autres par de puissantes cascades. Ils sont si bien enfouis dans la verdure qu'on n'en voit presque rien de la route, jusqu'au onzième, le Kosjak, où la vue se déploie sur un vaste moutonnement boisé, troué de chutes neigeuses et de nappes d'un vert d'absinthe. Il y a là un petit groupe d'hôtels et d'auberges où nous abandonnons la voiture et le Puma, car on ne peut visiter qu'à pied les dix lacs supérieurs.

Ce sont les plus beaux, quoi qu'en puissent vous dire les gens du lieu. Ceux du dessous, enfermés dans une sorte de cañon, sont d'un romantisme farouche qui frappe l'imagination par le tumulte des eaux et les falaises dramatiques. Mais ils n'ont pas, comme les autres, cet aspect de préhistoire ou de légende, ils ne sont pas,

comme les autres, submergés par la forêt.

On descend jusqu'au bord du Kosjak par une rampe sinueuse, au milieu de prairies d'un vert anglais semées d'arbres décoratifs, et l'on passe en barque sur l'autre

rive pour atteindre le sentier circulaire.

Il contourne les lacs supérieurs, souvent au ras de l'eau, quelquefois sur le versant des collines, toujours sous le couvert épais de la forêt. On ne peut dire si elle est envahie par les eaux ou si c'est elle qui les envahit. Parfois, elle en est recouverte, et l'on distingue au fond des lacs limpides l'ossature blanche des arbres chavirés. Ailleurs, c'est elle qui s'implante au milieu des rapides et jusque dans la tombée fracassante des cascades. Des hêtres centenaires jaillissent des eaux tumultueuses ou forment des cathédrales frissonnantes au centre d'un étang si calme qu'il semble poli par la lumière.

Les lacs se superposent au milieu de la forêt et sont soudés par elle. Celui-ci, d'un bleu de turquoise parce qu'un grand morceau de ciel pur le domine, est un cirque ovale que frange une feuillée compacte. Celui d'au-dessus est un étang shakespearien, d'un vert lucide, où flotte la transparence d'Ariel. Il en est qui ressemblent à des alcôves pleines de la musique délicieuse des sources. Il en est qui s'épanchent en torrents sous des transepts illuminés par le vitrail des verdures.

Quand on les domine du haut des falaises qui, vers l'ouest, suspendent les futaies au-dessus des cascades, on n'entend que leur immense symphonie, la même dont le premier accord s'éleva, le second jour de la Genèse, lorsque le Seigneur sépara les eaux de la terre.

Matinée de flânerie dans une solitude bruissante. On s'y retrouve magdalénien ou édénique, on plonge du haut des branches dans une eau fraîche, onctueuse, si claire qu'on peut suivre dans les fonds la fuite des écrevisses. Le ciel est au-dessus, d'un bleu lisse et brillant, de petits nuages floconneux accrochés aux ramures.



Nous déjeunons à la Tergovina Itchitch, une baraque en bois qui domine les grandes ondulations de la forêt et des eaux. Le patron a la tête classique du zouave barbu, coiffé de la toque croate, la kapa noire et rouge. Au dessert, il vient s'asseoir à notre table, avec un instrument de musique que je ne connais pas. Je rencontre ainsi, pour la première fois, la guzla 1 chère à Mérimée.

Elle a la forme d'une grande cuiller de deux pieds de long, faite d'un seul morceau de bois travaillé au couteau. Le bout du manche est orné d'un motif populaire, le plus souvent une tête de chèvre aux cornes ramenées sur l'encolure. Le cuilleron est recouvert d'une peau tendue sur laquelle s'appuie un chevalet de bois

<sup>1.</sup> Prononcer gousla.

qui supporte une seule corde de crin attachée à la pointe du cuilleron, tandis que l'autre bout s'enroule, au bout du manche, à une cheville de bois. On fait vibrer la corde au moyen d'un archet primitif fait d'un pinceau de crins tendu par un bâton très recourbé. Les notes sont données par quatre doigts de la main gauche qui viennent tour à tour se poser à plat sur la corde. Il n'y a que quatre notes, toujours les mêmes, quatre notes d'une sorte de mélopée ou de récitatif arabe d'une poignante monotonie. Elle accompagne un chant d'une pareille uniformité mais d'une tessiture un peu plus large, un chant nostalgique qui ressemble à une plainte, avec de brusques appels lancés d'une voix de tête, comme dans la copla andalouse. C'est toujours le chanteur qui s'accompagne sur son instrument.

Ce n'est, somme toute, que la récitation musicale d'un poème, et le poème seul a de l'importance. Il développe presque uniquement l'épopée des rois slaves d'avant la conquête musulmane ou les rapports des héros slaves avec leurs vainqueurs. Cela correspond, chez les Serbo-Croates, à nos chansons de geste. Mais chez ce peuple poète et musicien, les chansons de geste vivent encore aujourd'hui. L'épopée de Marko Kraliévitch est évoquée par des gens du peuple, des ouvriers et des paysans. J'ai rencontré de ces hommes ne sachant ni lire, ni écrire, qui m'ont récité pendant des heures, en s'accompagnant sur la guzla, les poèmes héroïques qui se transmettent oralement depuis des siècles.

On s'explique pourquoi la guzla et les chants de la guzla ont pour les gens d'ici un caractère presque rituel. Ce sont eux qui ont maintenu dans la race le souvenir de son ancienne grandeur. Ce pauvre instrument de bois, taillé par des mains rustiques, est en quelque sorte le symbole de la liberté yougoslave.

Certes, le brave Itchitch, sa guzla appuvée sur le

genou, avec sa figure débonnaire et sa grande barbe noire qui lui coupe le visage en deux, ne pense pas à toutes ces choses. Il chante et joue pour nous faire plaisir. Nous avons beaucoup appris depuis nos déconvenues de la douane, mais nous ne comprenons rien, cependant, à ce poème qui nous semble farci de slavon archaïque. Il s'en aperçoit, il en est déçu, il nous dit en secouant la frange de sa kapa:

— Ce n'est pas une musique pour des Français...

Cher Itchitch... S'il nous avait vus, quelques mois plus tard, sous le mûrier de Blagaï, écoutant la merveilleuse aventure de Djerzelez Alija, il aurait compris que la musique et la poésie parlent à tous les peuples, même aux Français.



En suivant la route de Molianatch, on longe le lac Kozjak jusqu'au cañon de la Korana où se déversent l'un dans l'autre, par des cascades majestueuses, les lacs inférieurs. Ils plaisent à l'amateur de pittoresque véhément, ils sont d'un romantisme à la Walter Scott, une terreur noire tombant avec les eaux entre les falaises écrasantes. Mais nous préférons le bonheur du matin dans la forêt peuplée de rumeurs liquides.

La route, vers Priboï et Lapatch, galope sur des contreforts périlleux. Le klaxon met en fuite des nuées de gamins coiffés de la kapa à fond rouge, de fillettes en jupe longue, le fichu sur la tête, de gros moutons pareils à des lamas, et de chevreaux en culotte de golf. A notre approche, les femmes grimpent sur les talus, se cachent la tête dans un buisson pour ne pas voir notre monstre mécanique. Quand nous passons près d'un cantonnier au travail, il se redresse, joint les talons et nous fait le salut militaire.

A Don Lapatch, nous campons dans la cour d'une ferme, sous un noyer, près d'un gros chien enchaîné au tronc de l'arbre. Il a partagé notre dîner, il a dormi toute la nuit sous la voiture. C'est une de ces amitiés que j'ai laissées sur la route, avec une mélancolie de vagabond.

Au matin, l'escalade du Vélébit nous mène sur les hauts plateaux d'Udbina. Ils sont d'une harmonie grandiose qui ne peut s'enfermer dans l'analyse verbale. Ici, la ligne, la couleur, la lumière, les lointains, forment un ensemble à la fois sauvage et classique que j'ai vainement tenté de traduire. Il y a dans quelques toiles de Poussin de ces grands espaces construits comme une architecture incommensurable et de ces collines où le géant Polyphème s'accoude à des sommets transparents.

Il en est ainsi jusqu'à Plotchka et Svéti-Kok où la montagne se déchire tout à coup sur un infini d'arêtes calcaires, de fjords indigo, d'îles en dérive sur une mer

soyeuse : la Dalmatie.

## LA DALMATIE - DU VÉLÉBIT A ZARA

'Est une étroite bande de roche qui suit l'Adriatique, de Zara à l'Albanie. Sa plus grande largeur, du côté de Knîn, n'atteint pas soixante kilomètres; entre Stôn et Bar, dans le sud, elle a de dix à deux kilomètres. Elle se continue en mer par trois ou quatre rangs d'îles minces et allongées qui sont les sommets de chaînes calcaires parallèles à celles du littoral. Ainsi le sol dalmate figure une série de vagues montagneuses qui s'étendent en ligne droite, du nord-ouest au sud-est.

La mer ronge et pénètre de tous côtés cette masse poreuse, creusant d'innombrables fjords dont certains, comme ceux d'Obrovatz ou de la Néretva, s'enfoncent à plus de dix lieues dans les terres. La côte déchiquetée dresse contre l'envahissement du flot de formidables murailles crayeuses. Du large, elle apparaît comme une énorme falaise aride. Mais elle recèle dans ses brisures des vallées débordantes d'agrumes et de vignobles.

Les Vénitiens ont occupé pendant quatre siècles les îles et les villes du littoral. Ce pays n'a jamais été pour la République qu'un rempart contre les Turcs et un vaste comptoir de commerce. A ce dernier point de vue, c'était pour elle quelque chose d'analogue à la côte d'Afrique pour les Portugais. Elle a exploité la

Dalmatie avec un réalisme impitoyable de marchand. Venise est bâtie tout entière sur les grands pins des anciennes forêts dalmates, rasées jusqu'aux souches. Elle n'a jamais pénétré fort loin dans les terres, que les Turcs occupaient jusqu'à Knîn, et même jusqu'à Kliss, à trois lieues de Spalato. La population est toujours restée slave, même dans les villes de la côte, quatre-vingt-seize pour cent en 1914. C'est ce qui explique le paradoxe de ces villes d'architecture vénitienne — Chibénik (Sébénico), Troghir (Traü), Split (Spalato), Makarska, Doubrovnik (Raguse), Kotor (Cattaro) — où l'on ne parle que le serbo-croate et son dialecte, mâtiné d'italien.

En 1805, Napoléon s'emparait de la Dalmatie qui, dix ans plus tard, passait à l'Autriche. Celle-ci l'occupait jusqu'en 1918, sans que son influence se soit en rien marquée dans le pays. Le traité de Rapallo rendait aux Slaves toute la province, à l'exception de Zara, la capitale, abandonnée à l'Italie, territoire minuscule enclavé dans les terres yougoslaves, derrière un triple rang d'îles yougoslaves. Folie politique plus grande encore que la cession de Fiume. Qu'on permette cet aveu à un homme qui aime passionnément l'Italie.



Il y a les Echelles de Cattaro, qui sont célèbres, mais il y a aussi celles de Makarska et celles du Vélébit, qui les valent bien. Ces dernières nous laissent glisser jusqu'à Obrovatz, qui est une petite ville propre, sans caractère, devant la boucle d'un fjord semblable à une rivière immobile. La surprise de trouver en plein cœur de la montagne un cargo amarré contre le quai.

Les flâneurs du dimanche somnolent à l'ombre des arbres, devant cette eau d'un vert de roche qui s'appelle, je crois, la Zrmanja. Les hommes ne portent plus que des rudiments du costume dalmate. Ils ont perdu le dolman rouge, le gilet brodé, la ceinture bourrée de pistolets à crosse de cuivre, toutes les belles choses qu'on voit encore à Sign (Sinj), dans la haute vallée, aux jeux de la Alka. Ils n'ont plus de chez eux que la chemise à plastron brodé et la kapa toute pareille à celle de Croatie, noire, à fond rouge, avec une longue frange de soie noire qui tombe sur la nuque. Mais les femmes, surtout les jeunes filles, gardent intact le costume de la province. Le minuscule toquet de velours ou de drap rouge qui occupe le sommet de la tête est maintenu par un foulard noué sous le menton et retombant en pointe dans le dos. Elles mêlent à leurs tresses blondes des torsades de laine multicolore et portent sur le front un rang de piécettes d'argent suspendues à une chaînette d'or. Leur corsage de lin blanc a le devant, les épaules et les poignets ornés de fines broderies géométriques. Sur leur jupe ballonnante, de toile blanche ou de laine outremer, flotte un tablier de cotonnade maintenu par une ceinture de tapisserie. Elles ont les jambes engoncées dans d'épais bas de laine à grands dessins de couleurs crues, agrémentés à la cheville de fleurs en relief, et portent des opanké larges et relevés du bout.

Pendant que nous faisons la sieste sous un micocoulier, au bord de la route éblouissante qui mène à Zara, nous voyons venir toute une bande de garçons et de filles qui s'en vont vers je ne sais où, à travers ce désert poussiéreux. Ils nous entourent avec une curiosité qui n'a d'égale que la nôtre. Les filles contemplent dans l'extase la robe de tricot de soie nacrée que porte Marie-Jeanne, pendant que celle-ci admire les broderies de leurs vêtements de paysannes. Il se fait aussitôt, entre ces femmes de deux civilisations, un échange spontané, au milieu d'éclats de rire interminables. Les petites paysannes dénouent leurs ceintures qui sont d'exquises mosaïques de laine semées de paillettes et les offrent

pour un mouchoir de batiste ou un miroir.

J'empêche Marie-Jeanne de dépouiller de son frontail de piécettes la plus jolie qui convoite un bracelet-montre. Cela ne va que sur ce petit front barbare, entre les bandeaux blonds lissés de cosmétique. J'ai peur aussi de l'envahissement de la banalité occidentale, qui s'est déjà emparée des garçons, pantalons rayés et ceintures de cuir. Tout le groupe jacasse dans une langue d'oiseau, nous souhaite bon voyage et s'éloigne avec de grands cris. Sur la route sèche, c'est une floraison de prairie que je garde toujours sous les paupières. A cette minute de printemps, la joie n'est plus dans le ciel semé de nuages en flocons, mais dans la plaine où les filles dalmates s'en vont avec des rires.

非非

La frontière est encombrée de longs chariots primitifs où s'entassent les paysans qui reviennent de Zara. Cette ville italienne ne peut vivre que des campagnes yougoslaves qui l'enferment de tous côtés. C'est un afflux constant des éléments slaves dans cette capitale dalmate que les traités ont rattachée à la Péninsule. Bien entendu, le gouvernement de Rome fait tout ce qu'il peut pour extirper jusqu'aux moindres racines l'influence indigène, mais il ne peut empêcher qu'au marché de Zara, et même dans quelques boutiques, on ne parle que le serbo-croate.

C'est une presqu'île dont les Vénitiens ont fait une île en coupant l'isthme par un canal. Le signe de Venise est partout, non seulement dans le lion Saint-Marc qui surmonte de sa griffe et de sa devise évangélique les portes des remparts, mais aussi dans l'architecture, encore qu'on y trouve, sur la façade des principales églises, une influence pisane inattendue. Mais tout le reste est vénitien, comme à Split, comme à Chibénik, comme à Raguse: le plan de la ville, avec ses ruelles étroites et ses places parcimonieuses; l'atmosphère resserrée de ses vieux quartiers et l'ampleur de ses quais sur une lagune clapotante; ses maisons à arcades et à fenêtres trilobées; la foule des piétons qui arpentent les rues où il n'y a pas plus de voitures que dans l'ancienne métropole. Seule, la Riva Nuova, construite par les Autrichiens sur l'emplacement des remparts du large, a le même caractère cosmopolite que le quai des Français en face du port de Split.

Nous sommes entrés un dimanche soir dans une ville encombrée de soldatesque, dix militaires pour un civil, une cohue en verdegriso, képis volumineux sur de grandes capes, bouquets de plumes de coq des bersaglieri, rumeur des voix et des godasses. Tout l'entour de Zara n'est qu'un bloc de casemates, d'artillerie et de bataillons. Dans le jardin public, des pièces de marine pointent leur menace vers les îles yougo-slaves. De l'autre côté, dans les îles et sur la terre ferme, pas un soldat, pas une tranchée, pas un canon. « Nous avons la montagne et nous! » disent les gens du pays. Et ils continuent à cultiver leurs terres pour nourrir les Italiens de Zara.

Marmont et ses Français de l'épopée napoléonienne ont occupé la ville pendant dix ans et y ont fait souche. On y trouve plusieurs familles qui viennent en droite ligne de soldats français mariés à des filles du pays et qui ne sont plus rentrés chez eux. Le propriétaire de notre hôtel, qui parle également l'italien, le français et le serbo-croate, se nomme Rougier et se réclame, au nom de son arrière-grand-père, lieutenant de l'Empereur, de la nationalité française. Qu'il n'y compte pas... On en fera un Italien, comme des Popovitch et des Pé-

trovitch de Trieste, et son fils s'appellera sans doute Ruggieri.

\*\*

C'est une chose bien émouvante que la rotonde byzantine de San Donato. Elle est semblable à San Vitale de Ravenne, moins les précieuses mosaïques de Justinien et de Théodora. Dans le fond, deux hautes colonnes de cipolin supportent des pleins cintres étroits et créent trois absides fraîches et profondes. Mais ce qui m'émeut ici ce n'est pas l'œuvre d'art, car Ravenne et ses basiliques m'ont laissé de trop grands souvenirs, c'est l'impudeur iconoclaste des constructeurs, cet esprit de refonte vigoureuse que j'ai célébré dans un de mes livres 1.

Les hommes qui ont bâti cette rotonde n'ont pas tiré les pierres de la montagne. Ils ont fait une carrière des temples romains de l'ancienne Iadera qui occupait l'emplacement de Zara, et ils ont édifié avec ces ruines du paganisme l'église de leur foi. L'assise des murailles, celle des colonnes et des pilastres, les murailles ellesmêmes, sont faites de fragments antiques tout sculptés, de frises, d'architraves, de chapiteaux, de stèles gravées, entassés les uns sur les autres avec un impitoyable mépris de ce culte archéologique qui nous a fait créer les musées. A la base des murs, les maçons chrétiens ont aligné des tambours de colonnes antiques renversés sur leurs cannelures, et cela d'une manière si brutale, si évidente, qu'on est obligé d'invoquer le symbole des divinités païennes écrasées par le christianisme.

Ailleurs, comme dans certaines églises de Rome, d'Espagne ou de Provence, les motifs d'architecture des temples anciens ont formé des décorations nouvelles, chapiteaux, corniches, fûts de colonnes. Les bâtisseurs

<sup>1.</sup> Le dieu qui danse. Chapitre I.

de San Donato les ont réduits à de simples matériaux de construction. Partout, sur les parois et les cintres, on découvre des fragments d'inscriptions romaines posées verticalement ou sens dessus dessous. Telle frise ouvragée de rinceaux n'est qu'une pierre parmi les autres pierres, telle volute corinthienne sert de cale à une plinthe. Et, bien entendu, ce dédain des formes abolies leur a fait créer un chef-d'œuvre.

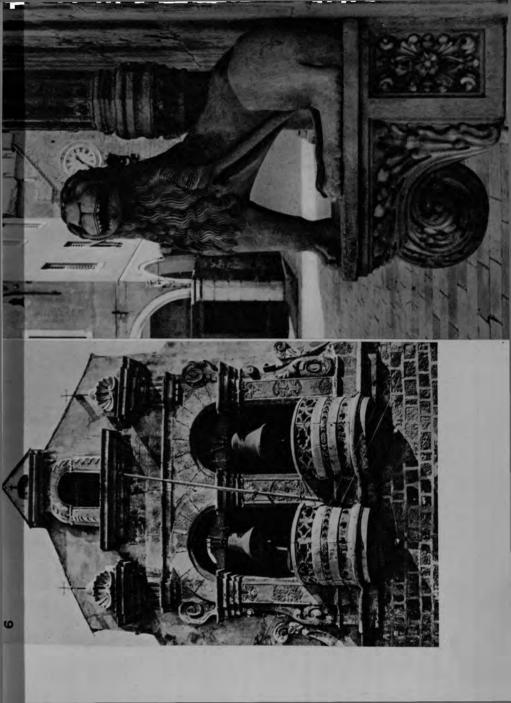
Comme il fallait s'y attendre, les archéologues n'ont pas compris cette sublime leçon. De ce sanctuaire chrétien plein d'une foi destructrice, ils ont fait un musée. Ils ont rangé soigneusement, étiqueté, numéroté, des fragments antiques tout semblables à ceux dont les maçons du x<sup>e</sup> siècle avaient fait des moellons. C'est d'une tristesse sans mesure, celle de toutes les choses dont la vie s'est retirée.

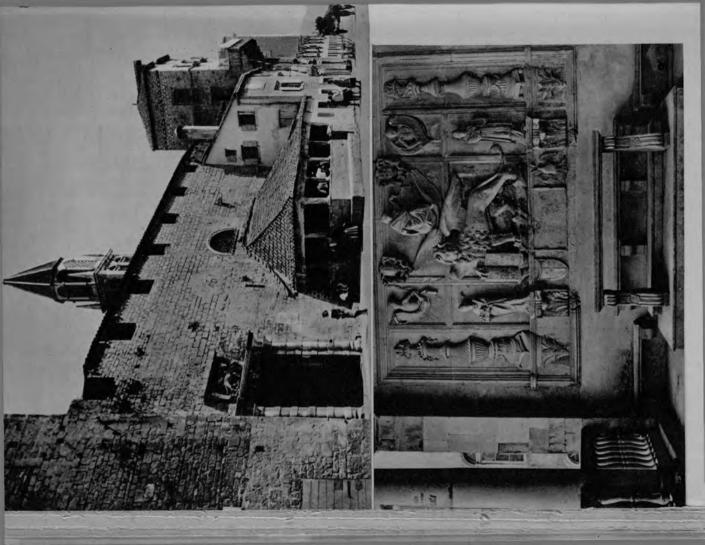
A la lumière, parmi de jeunes verdures, ces pierres romaines reprennent un peu de leur existence charnelle. Le chevet de San Donato est entouré d'un jardin des antiques que le soleil, réverbéré par les dalles, remplit d'une transparence dorée. Un sarcophage déborde de fleurs et de plantes vertes. Un oranger, sur sa tige flexible, a autant d'élégance que la statue de César adolescent qui se dresse contre la muraille nue.



Comme nous ne devons plus repasser en Italie au cours de ce voyage, nous consacrons nos dernières lires à bourrer les poches de la voiture de bouteilles de marasquin — la spécialité de Zara — de cigares hollandais, de chocolat suisse et de fruits confits, car dans cette ville sans douane, ouverte par nécessité aux marchandises du monde entier, tout est pour rien.

Nous remontons jusqu'au poste frontière et prenons la





route de Bènkovatz. Le soleil commence à décliner sur les îles adriatiques. Le reflet du ciel n'accroche plus rien dans cette lande pierreuse tachée de buissons noirs.

Nous cherchons un campement le long du chemin de Biograd-More. La roche, des taillis courts et épineux, pas un abri. Je mène la voiture à travers un terrain bouleversé jusqu'à l'extrémité d'un saillant qui domine l'incomparable paysage marin. Nous nous y installons pour dîner et passer la nuit. Les étoiles s'allument une à une. Le silence a cette qualité limpide qu'on ne trouve que sur les hauts plateaux. Une petite brise nous apporte parfois des bruits de clochettes et des voix humaines.

Nous avons fini de dîner. Etendus sur les sièges de la voiture, nous fumons des cigares de Bornéo qui ont des bagues énormes et sentent la peau de Malaise. Des paysans passent sur la route, non loin de nous, en poussant leurs troupeaux devant eux. Les femmes, dans le crépuscule, luisent encore comme des bouquets. Elles nous saluent d'un Lakou notch! - Douce nuit! - et continuent leur route sans se retourner. Les hommes viennent s'asseoir autour de nous et fument religieusement nos cigares. Ils se demandent ce que font au milieu de ce désert, à cette heure, cet homme, cette femme et ce chat décoré de médailles. Ils ignorent la France et Paris. Ils nous parlent de ce qu'ils savent : les champs. la pêche, le bétail. Une tranquillité puissante vient de leurs paroles aussi bien que de la terre. Quand ils se taisent, on n'entend que le frissonnement de la brise dans les buissons résineux. Les îles sombrent une à une au fond d'une mer laiteuse, sous un clair de lune très pâle...

Ils sont partis, en nous souhaitant le bonsoir. Lakou notch!... J'entends leur pas qui s'éloigne sur la route... Le silence agrandit encore le cercle de la nuit. Le monde

est dans sa plénitude, rond comme l'infini.

#### DE ZARA A TROGHIR

AMPAGNE française entre Benkovatz et Skradîn, cultures, vergers, vignobles. La Dalmatie est faite de ces contrastes. Skradîn, petite ville rose et gris-rose, enchassée par un fjord d'un bleu de voyage de noce, s'enfonce dans la vallée pendant qu'on escalade une colline

minérale, bossuée de chênes rabougris.

Trois kilomètres plus loin nous abandonnons la route de Chibénik et nous nous laissons descendre, à gauche, vers les chutes de la Krka <sup>1</sup>. Les gens d'ici les appellent pompeusement : le Niagara d'Europe. Elles sont très belles, mais elles ne ressemblent en rien aux célèbres chutes d'Amérique. Ce n'est nullement, comme là-bas, la tombée verticale d'un lac entier, mais une suite de cascades en gradins d'une si parfaite régularité qu'on les croirait taillés par un architecte versaillais.

Je ne suis pas très curieux de ces accidents de la nature, non plus que de cette sauvagerie pré-romantique que chérissaient les graveurs de la fin du xviiie siècle : je veux parler des belles planches de Cassas et Réville qui ont visité la Dalmatie vers 1790. Mais je suis émerveillé par le paysage qu'on découvre en descendant

<sup>1.</sup> Prononcer Keurka, en faisant rouler l'r.

vers les chutes. Il est dépouillé de tout caractère humain, sans traces d'habitation, de cultures, ni même de sentiers, fait de collines grises dont les pentes abaissent lentement des pointes successives dans une sorte de lac d'un bleu métallique, celui qu'on voit aux ailes des grands papillons tropicaux. Aux abords de la chute, cette eau lisse et brillante est couverte d'îlots d'un vert éclatant, presque tous de forme ronde. Les couleurs sont si fraîches et si unies qu'on les croirait étalées sous une vitre, à la manière des peintures persanes. Et la composition, inséparable de la couleur, est d'une harmonie si juste qu'il serait impossible d'en déplacer la moindre surface.

Au bas de la route, c'est le fracas des eaux blanches dans une gorge profonde, au milieu d'une végétation dense et crépue comme un tapis de haute laine. La montagne aride tombe à pic dans cette inondation de feuillage. Tout est mort autour de la vie opulente et tumultueuse de la rivière.

Un vieil homme qui a des gestes de sacristain nous mène par des sentiers compliqués à tous les étages de la chute. Chaque fois, il écarte les bras, comme on ouvre un rideau, et admire ces cataractes dont il connaît les moindres bonds. Il n'attend pas notre approbation, il est rempli de son extase. Il nous crie dans l'oreille des choses qui se perdent au milieu du vacarme des eaux. Il contemple leur déclin magnifique. Cela ne m'émeut guère. C'est sans doute tant pis pour moi. Je connais l'ennui du grandiose. Je rêve de me coucher sur l'herbe près d'un ruisseau qui chantonne.



L'arrivée au-dessus de Chibénik, dans un éblouissant midi, fait surgir, au tournant de la route, entre des forts d'ocre et de carmin, un décor d'îles et de lacs maritimes qui enferme la vieille cité vénitienne.

Elle n'est pas, comme Zara et Troghir, bâtie sur une île plate, elle s'accroche à la déclivité rapide d'une colline. Elle est tout en rampes, en escaliers, en raidillons. Pas une perspective qui ne soit projetée vers le ciel ou la mer. Ses ruelles sombres chevauchent ou contournent les nodosités du terrain. Elles s'étranglent parfois sous des voûtes ou forment à leurs carrefours des places minuscules. Toutes les rues dévalent vers le port, immense esplanade vide où le soleil rage de tous ses feux.

Petite ville robuste, ornée lourdement comme les courtisanes de Carpaccio. Les maisons, les églises, sont décorées de reliefs cossus, ornements compliqués, personnages trapus, le cou dans les épaules. Je trouve ici, comme à Troghir, comme dans ma maison de l'Ombla, cet étrange goût dalmate pour les visages grimaçants, alignés sous les corniches ou en culs-de-lampe au bas des voûtes.

Bien entendu, le pittoresque vénitien fleurit aux fenêtres à colonnettes, dans les balcons aux rampes ajourées comme des dentelles au crochet, dans les consoles ouvragées et les corbeaux militaires. Une petite église dont je ne sais pas le nom montre, sous des arcades jumelles, deux cloches vertes accoudées à des balcons renflés, parmi le rococo d'un pignon à volutes. La petite place qui longe la cathédrale est enrichie, à la manière de Radovân, d'une ornementation barbare qui participe de la flore et du bestiaire.

Du parvis, nous regardons le marché qui se tient près de la terrasse, sous des arbres sans ombre. Quelques paysannes portent l'ancien costume de la région, qu'on ne trouve plus que dans la Svilaja. Mais celui de Chibénik même, si vivace encore il y a vingt-cinq ans, a disparu. Il n'en reste que le petit calot orangé à broderies noires que portent les hommes du peuple, et des opanké rudimentaires sur des chaussettes de couleur. Dans toutes les villes de la côte, le modèle confection, type international, a remplacé la riche floraison du costume dalmate. Ce qu'on en rencontre encore, surtout les jours de marché, vient des campagnes environnantes. Mais au contact de la banalité et des journaux de mode, ces fantaisies d'étoffes et de broderies deviennent de plus en plus rares et finiront par disparaître. Le monde, d'ici cent ans, ne sera plus habillé que d'étoffe anglaise ou de bleu-mécanicien.

La gostiona où nous mangeons est dans une ruelle escarpée qui se termine par de larges degrés. C'est une salle voûtée, l'arc de pierre partant du sol sans soubassement. Il y règne une fraîcheur de sous-bois et l'odeur exquise du café « serbski » — je dirais plutôt : café turc — qui est aussi velouté qu'à Stamboul et au Caire.

La cuisine yougoslave pourrait être excellente si l'Autriche ne s'en était pas mêlée. Elle se perd souvent dans les goulaches et les farces massives. Ce qu'il y a de meilleur — les rôtis à la broche, les légumes au jus, les pitas d'épinard ou de fromage, les brochettes de mouton, les pâtisseries — est d'origine turque. Il faut placer la cuisine turque au troisième rang, après la chinoise et la française. L'Europe centrale a déversé sur les Balkans ses pommes de terre bouillies et ses sauces brunes, mais la Turquie leur a donné la pita feuilletée et l'agneau croustillant.

Les vins sont magnifiques, surtout en Dalmatie et en Hertzégovine. Il n'est sans doute rien de plus généreux, de plus moelleux, de plus bouqueté, que les vins des îles et le rosé de Liouboutchky. Ils sont vierges, sincères, loyaux, affectueux, optimistes. La vigne est leur mère, sans bâtardise.

A la fin du second repas, nous connaissons tout le monde. Les tables voisines sont envahies. On apporte de grandes carafes de ce vin de Tartar qui mûrit dans la pierraille, au-dessus de Skradîn. Un grand gaillard blond, moustachu, très droit, la tête renversée contre le départ de la voûte, les mains à plat sur les genoux, chante d'une voix jeune de ténor, pendant que les autres, la face penchée sur la table, l'accompagnent de longs accords vocaux.

Ce sont de petits poèmes courts, de deux à quatre vers, comme dans la copla andalouse. Ils n'expriment que des sentiments très simples, presque naïfs, en images d'une fraîcheur adolescente:

La montagne était morte.

Mais la pluie est tombée,

L'herbe pousse,

La montagne redeviendra verte.

Ou celle-ci, chantée sur une cadence allègre :

La jeune fille chante : La feuille s'unit à l'arbre, Et personne ne le saura...

Et cette autre qui fait comme un envol de jupes au milieu des basses chorales :

Angélina, tu n'es pas un verre d'eau pour boire, Tu n'es pas une pomme pour mordre, Tu es une jeune fille, Et c'est pour cela que je veux t'embrasser.

Ce ne sont autour de nous que des ouvriers, des pêcheurs, des petits employés, et toutes leurs chansons ont cette poésie chaste et sentimentale, la même, d'ailleurs, que je retrouverai dans tout le pays, chez les musulmans de Mostar, chez les tziganes de Skoplié, même à Belgrade, dans les boîtes de nuit. II en est peu de tout à fait récentes; le répertoire s'étend sur deux ou trois siècles, et les plus vieilles sont chantées par des hommes du peuple, dans les cabarets. C'est comme si nos syndiqués se réunissaient, le soir, pour chanter en chœur, avec des voix admirablement accordées, Auprès de ma blonde ou Le rossignol joli.

L'ivresse du Tartar est légère. Il en faut du reste beaucoup pour faire perdre la tête à ces gens-là. Quand nous les quittons, ils se lèvent tous en criant : Sbogôm! (Adieu!). Ils sont fermes sur leurs jambes, beaucoup plus que nous. En descendant la ruelle, nous les entendons qui se remettent à chanter. Jusqu'au milieu de la nuit, le vin leur donnera des voix claires et des âmes

d'enfants.



Sur le plateau où grimpe la route de Troghir, c'est le pathétique de la calcination. De loin en loin la nature fait un miracle : un arbre pousse dans ce terrain d'os et de craie. Et aussitôt l'animal propriétaire qu'est le paysan l'entoure d'un petit mur de pierres sèches. D'autres, plus acharnés, ont établi sur les coteaux une extraordinaire mosaïque, terrasses contre terrasses, rondes, ovales, triangulaires, soumises à tous les reliefs du terrain. Les murs construits, ils sont allés chercher de la terre, je ne sais où, sur leur dos ou sur celui de leur femme, ils l'ont apportée là, corbeille par corbeille, ils l'ont tassée avec leurs pieds, et dans cette désolation aveuglante ils ont créé des vignobles.

La bora secoue les ceps et balaie la poussière qui va plus vite que la voiture. Nous roulons dans un brouillard plâtreux. C'est un vent du nord, la bora, que les gens d'ici osent comparer à notre mistral!... Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'en est rien. Ce petit ventelet qui perd le souffle en vingt-quatre heures n'est qu'un soupir à côté de notre furieux de Provence qui pousse les chariots dans le fossé, trousse les femmes jusqu'au menton et fait balancer les ponts du Rhône comme des escarpolettes. Qu'ils viennent donc y voir un peu, ces Dalmates, sur la roche des Baux ou dans la plaine de Maillanne! Ils sauront ce que c'est que du vent, et ils s'enfuiront de terreur, eux et leur bora!

s'enfuiront de terreur, eux et leur bora!

Tout au bout du plateau, la poussière s'abat et je freine brusquement devant un à-pic redoutable, avec un cri, non de frayeur mais d'admiration. De cing cents mètres, la route domine la mer, une immense perspective de grandes îles déchiquetées : Troghir, au premier plan, dans ses remparts massifs, d'un roux de terre brûlée: Tchiovo, plate et bombée comme une raie: Soulet et Bratch, en face de Split qu'un ravon de soleil levant traverse de part en part; Khvar, qui surgit de l'eau comme une bête de préhistoire. Au très lointain, on distingue Kortchoula: plus loin encore, Mliet, naufragée sur l'horizon. D'autres, plus petites, et des écueils par centaines, font un moutonnement de terres et de terres superposées, parmi des mers fluides qui semblent tomber les unes dans les autres par des torrents invisibles. A gauche, la terre ferme a la netteté d'une carte en relief, à nos pieds la route blanche qui fait un grand Z au milieu des vergers. Dans le fond, les crêtes paisibles des Alpes Dinariques, violacées par le contre-jour. Des maisons blondes et roses, des plages d'étain, des golfes encore bouchés par l'ombre des montagnes, des navires, des voiles, de longues traînées vaporeuses, un ciel fin. comme envolé du monde...

#### VII

### TROGHIR, SPLIT ET KHVAR

Cette ville m'est chère parce qu'elle ressemble à un navire. Un pont l'amarre à la terre ferme, un autre à l'île de Tchiovo. Trois campaniles qui se dressent dans sa longueur la rendent pareille à une frégate.

On y pénètre par une porte basse et étroite, celle de la Terre, surmontée des vestiges du lion Saint-Marc. Le signe de Venise marquait aussi la porte de Mer, la forteresse, le palais du Conseil et le transparent bas-relief de marbre qui orne la loggia du Tribunal. Dans une éruption de chauvinisme slave, quelques jeunes imbéciles ont brisé à coups de marteau ces emblèmes historiques que la France et l'Autriche avaient su respecter. Le mieux serait sans doute de les rétablir. Le sceau de l'ancien empire vénitien n'est plus une marque d'esclavage, mais affirme, au contraire, que la Dalmatie a reconquis sa liberté.

Rien de plus vénitien, d'ailleurs, que cette petite ville demeurée intacte dans son enceinte de murailles. Elle est aujourd'hui ce qu'elle était il y a deux ou trois siècles, comme Khvar et Kortchoula, beaucoup plus que Zara et que Split. Son isolement, sa déchéance commerciale, lui ont épargné les « embellissements » modernes. Comme elle remplit très exactement l'îlot qui la supporte, ses faubourgs sont relégués sur la terre ferme et sur la rive de Tchiovo.

Entre le rempart et la mer, il n'y a qu'un large quai tout blanc qui l'entoure de sa clarté. Celui du sud, avec ses vieilles maisons adossées à la haute muraille, ses campaniles pointus et les tours crénelées de sa forteresse, sous un ciel d'aquarelle, apparaît comme une vue d'optique d'un autre siècle, et l'on s'étonne de ne pas y retrouver les diadèmes et les dalmatiques brodées que portaient les femmes de ce temps-là. Il faut le voir d'en face, au bout du pont de pierre, à l'entrée de ce faubourg de pêche et de carénage où j'ai vécu de si belles heures maritimes, dans le tapage des herminettes et l'odeur du goudron. Ce jour de juin, le quai de la cité est couvert de toiles blanches, étalées sur le sol et jonchées de petites fleurs pareilles à de la camomille, que l'on fait sécher au soleil. L'air est rempli d'un parfum de tisane.

La ville elle-même n'a rien perdu de son pittoresque vénitien. Une seule place, l'une des plus charmantes que je connaisse, non seulement par l'architecture de sa cathédrale, de sa tour d'horloge, de sa tribune et de ses maisons qui ressemblent aux demeures ouvragées du Grand Canal, mais surtout par sa couleur d'un orangé brûlé, celle, d'ailleurs, de toutes les pierres dont la ville est bâtie.

C'est un dédale de ruelles, de portiques, de cours à escaliers, de placettes traversées d'arcades et écrasées par des balcons énormes; des coulées de soleil derrière des voûtes noires; de hauts murs nus, troués de fenêtres damasquinées; de grandes portes ornementales, le linteau chargé d'écus, de tenants et d'archanges; d'invrai-

semblables cheminées, hautes comme des obélisques, sur des bicoques trapues, en plein milieu du toit. Partout, l'ambre chaud de la pierre et le rose fané des tuiles, les mêmes que dans ma Provence, longues et arrondies, veloutées par le lichen.

Vers la pointe ouest — je dirais : la poupe — les ruelles s'aèrent, deviennent blondes et mauves. Nous v découvrons une petite gostiana où les nappes sont propres, la cuisine passable et le vin splendide. C'est lui, et peut-être aussi la chaleur, qui nous obligent à aller faire la sieste dans l'ancien cimetière de la ville, sur la terre ferme. Rien de baudelairien dans ce choix d'un cimetière. C'est le meilleur endroit, le plus ombragé, le plus tranquille, le plus silencieux, pour se reposer à l'heure de la méridienne, le moment pénible du vagabondage. Au surplus, ce campo santo n'est qu'un bois de vieux cyprès autour d'une petite église dont le clocher veut imiter le campanile de Saint-Marc. Il n'y a plus de tombes mais une herbe épaisse mélangée de plantes aromatiques. L'ombre est saturée de leur odeur. Des bourdons, en passant, font un bruit de soleil.



C'est une véritable huerta que l'on traverse en allant vers Split, terre d'alluvion d'une fécondité surprenante dans cette Dalmatie poreuse, rongée de sel marin. La route longe la côte, entre des lauriers, des églantiers et des grenadiers en fleurs. Le dessin strict des oliveraies et des vignobles est coupé par des groupes de cyprès qui encadrent des maisons de plaisance ou des chapelles d'un rococo délicieux. Comme dans la campagne de Murcie, des galopades de bourriquets pas plus grands que des chiens viennent à notre rencontre, chacun por-

tant son personnage, homme ou femme, et flanqué de seaux, de bidons et de torbas multicolores.

Quelques hommes ont la kapa de la région : un tout petit calot, en forme de galette, noir ou rouge vif, posé sur le devant du crâne et maintenu par un cordon qui se noue sous l'occiput; ou un autre calot, un peu plus élevé, dont les bords plats sont en laine noire, crépue comme l'astrakan. Mais la plupart ont des casquettes ou des chapeaux de feutre, les mêmes qu'on voit à Shanghaï, à Sydney, à Buenos-Ayres, à Lisbonne...

On arrive à Split sans la voir, enfouie derrière les collines d'une presqu'île, et l'on débouche dans cette cité romaine par un quartier de garages et de jardins publics. L'arrivée est beaucoup plus belle par mer, comme dans tous les ports, n'est-ce pas. Elle révèle d'un seul coup cette grande ville claire, étalée sur un fond de montagnes grisâtres qui font ressortir sa carnation.

La rive est encombrée de tartanes dont les poupes s'ouvrent sur le quai et forment des étalages de fruits et de légumes, marché nautique que je n'ai vu nulle part ailleurs. La promenade des Français aligne ses palmiers-ananas de Côte d'Azur. A l'un des bouts, une place, Marmontov Trg (en souvenir de notre duc de Raguse, général de Napoléon) ouvre son quadrilatère qui veut imiter les Procuraties de Venise. A l'autre bout se dresse la haute façade plaquée de colonnes de la Stari Grad, la ville ancienne, bâtie dans les ruines d'un palais de l'empire romain. Elle occupe un cinquième à peu près, de la ville actuelle, qui n'est pas grand'chose à côté de cet extraordinaire phénomène de végétation historique.

On sait comment Dioclétien, s'étant retiré des affaires après fortune faite, avait fait bâtir ce palais, non loin de sa ville natale, pour y finir ses jours en cultivant des légumes. Je n'invente rien. Chez ces aventuriers de l'Imperium il y avait du parvenu, du provincial qui a gagné à la loterie. Ceux qui n'étaient pas assassinés par leur milice revenaient dans leur patelin et y faisaient construire une belle maison pour faire enrager leurs concitoyens.

Bien entendu, la maison de cet homme-là était à sa taille et à celle de Rome. Un carré de cent cinquante mètres de côté, des murailles de vingt-cinq mètres de haut, ornées de colonnades et de statues, seize tours, rondes ou carrées, quatre portes triomphales, des logements pour deux mille personnes, des vestibules, des casernes, des gynécées, un péristyle, un mausolée, un temple, etc...

Il y vécut neuf ans, très occupé à faire pousser des laitues, et y mourut en 313. L'administration des domaines impériaux, ne sachant que faire de ce colossal bâtiment perdu sur une rive lointaine, y installa une manufacture de vêtements militaires, avec un personnel féminin. On logea aussi, dans le palais intérieur, des princes exilés, comme cette Galla Placidia qui dort son éternel sommeil à Ravenne, dans son mausolée de lapis, d'or et d'albâtre.

Il est probable que, pendant trois siècles, les bâtiments commencèrent à tomber en ruine. Et quand, en 600 et quelques, les Avares déferlèrent sur la Dalmatie, les habitants chrétiens de Salona, la ville la plus proche, se réfugièrent dans ce palais. C'était une forteresse toute faite, des murs, des tours et des portes faciles à défendre. Ils y transportèrent leurs meubles, leur or, leurs reliques, et dans ce palais d'un empereur, se mirent à édifier une ville, Palatium, qui est devenue Spalato, et pour les Slaves, Split.

C'est dans les cours, les vestibules, les chambres de ce palais qu'ils installèrent leurs nouvelles demeures, abattant les voûtes des couloirs pour créer des ruelles. divisant les hautes salles en étages, trouant de fenêtres les murs intérieurs et même la grande muraille du midi, entre les colonnes et les statues brisées.

Dans cet édifice frappé de mort par l'oubli et la guerre. ils ont fait naître une cité vivante. Jamais ce que j'ai appelé le parasitisme de la vie ne s'est développé si vite ni avec autant de force. En moins d'un siècle, l'intérieur du palais avait disparu sous la végétation des maisons nouvelles. Les occupants n'avaient gardé que le péristyle impérial, qui devenait la place publique, le mausolée dont ils faisaient leur cathédrale, après en avoir expulsé les restes de l'empereur, et le temple qu'ils transformèrent en baptistère. Encore, la place leur manquant, ont-ils construit un campanile à six étages audessus de l'escalier qui monte au mausolée, en sorte qu'on passe à travers le clocher pour entrer à l'église. Dans les arcades du péristyle, ils ont édifié des maisons, fleuries maintenant de balcons vénitiens, ou construit de petits oratoires que la vie, toujours pareille à elle-même, a transformés en boutiques. D'autres maisons ont germé autour du baptistère dont trois facades sur quatre avaient disparu derrière les bâtisses, en sorte qu'on retrouvait hier encore, dans les chambres de l'étage, des chapiteaux et des corniches.

La sécurité venue, les habitants se mirent à édifier une sorte de faubourg contre les murailles extérieures, ne laissant libres que les portes. La façade du midi, du côté de la mer, vit des maisons champignonner à ses pieds, d'autres pousser de l'intérieur des balcons et des terrasses, d'autres s'élever sur ses crêtes : trois étages de bâtiments sur le moellon romain. Les autres côtés disparurent tout entiers, avec leurs tours, derrière des maisons à quatre et cinq étages, les toits de tuiles appuyés sur le couronnement.

Aujourd'hui, c'est un fouillis de ruelles étroites, tra-

versées de bouts d'arcades, dominées par des falaises de maçonnerie, sans plan ni direction. La vie y est grouillante et bruyante, un torrent de piétons roulant sans cesse d'une porte à l'autre. Ce ne sont que boutiques, restaurants, barbiers, petits bars, magasins de pêche et de corderie. Les souterrains du palais impérial sont devenus des chais pour le vin, de celliers pour l'huile, des entrepôts de poisson fumé. Les remugles de la mangeaille et de la mer remplissent le sous-sol voûté où l'on enfermait les rapines de César.

Ainsi le vieux palais romain s'est animé de toute la

jeune vie qui s'est emparée de ses pierres.

Malheureusement, les archéologues sont venus. Ils se sont attaqués au péristyle et au baptistère, et il est probable qu'ils n'en resteront pas là. Je les soupçonne d'avoir mis le feu à un couvent qui enfermait le mausolée et bouchait une arcade de la place. Ils ont profité de cet incendie pour démolir le couvent et ont ouvert de ce côté un petit cimetière de colonnes mutilées où leur incurable sottise doit se pâmer d'allégresse. Dans cette vieille ville pleine comme une grenade, cela fait un vide affreux, irréparable. Leur manie de « dégagement » leur a fait abattre, derrière le baptistère, une ou deux maisons qu'ils ont remplacées par un grand mur nu, peint en blanc, sans une fenêtre, sans une porte, dans un ensemble où pas un mètre carré de façade n'est perdu.

J'ai déclaré la guerre à cette espèce d'archéologues qui n'hésite pas à détruire des maisons vivantes pour exhumer des pierres mortes. Il n'est pas d'individus humains que je méprise comme ces déterreurs de cadavres, ces avorteurs de la vie amoureuse et féconde. Qu'on laisse faire ceux de Split, qu'on leur donne de l'argent! Ils feront de l'admirable, de la toujours jeune Stari Grad une ruine toute neuve, le véritable palais de Dioclétien! une nécropole de murs branlants, de fûts de colonnes, d'arcades chevronnées, de portes béantes — tout comme les gens de la Rome fasciste ont fait du cirque de Marcellus et des forums impériaux. Car ce genre d'idiots universitaires est de tous les pays du monde et ne peut, hélas! que se propager, la bêtise et l'impuissance ayant

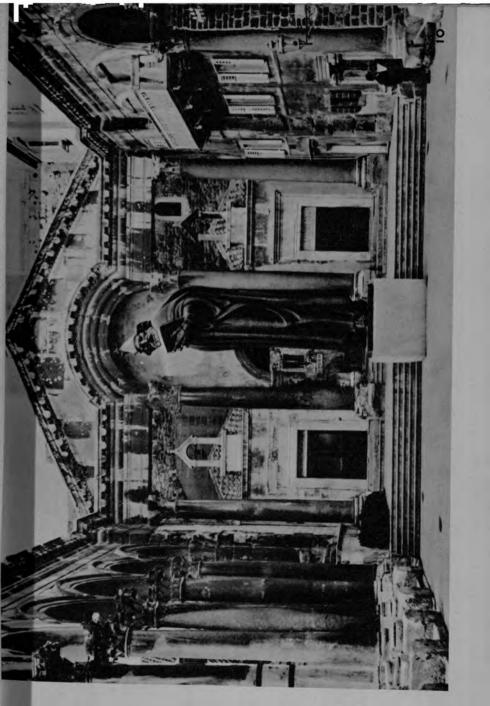
aujourd'hui des visages scientifiques.

Pour achever ce malheureux péristyle, la politique a fourré là une énorme statue de Mestrovitch, une belle chose d'ailleurs, qui serait très belle n'importe où, mais qui écrase ce gracieux ensemble architectural. C'est une machine qui doit aller dans les neuf à dix mètres de haut, tout en bronze, avec un geste pathétique, au milieu d'une place de douze mètres sur trente : un salon! Cela figure, sous les espèces de Grégoire de Nîn, la reprise par les Slaves de cette ville slave. La fausse interprétation du patriotisme, qui a brisé les lions de Troghir, abat sous ce colosse d'airain une intime et précieuse chose de pierre.

Je sais que les archéologues de Split ont toujours protesté contre l'intrusion de cette statue. Mais je me doute bien que ça devait être pour creuser un trou à la place et exhumer quelques vieilles briques ou la base d'une colonne.

Tout de même, on ne sacrifie pas un pareil décor, foncièrement latin d'ailleurs, à l'apologie du panslavisme. L'Autriche, qui a occupé cette ville pendant cent ans, n'a jamais songé à mettre un kaiser équestre au milieu du péristyle de Dioclétien, pas plus que Venise, en quatre siècles, n'y a installé un condottière de bronze. Il y a beaucoup de place sur le port pour la statue de Grégoire de Nîn. Il y affirmera bien mieux qu'ailleurs le retour des Slaves sur la rive adriatique. Et la petite place retrouvera sa grâce et son équilibre.

Le reste de la ville a de jolies rues fantaisistes et une





place joyeuse, la Gospodsky Trg, où se promènent, vers le soir, les belles filles dalmates, dorées comme des brugnons, grandes, élancées, la poitrine haute et ferme. Comme le disait Tallemant : « le sang est beau » à Split.

\*\*

On peut aller voir les ruines de Salona, qui n'étaient que sous la terre cultivée, et où Mgr Bulitch a créé un paysage sicilien de pins, d'oliviers et de cyprès parmi les basiliques et leurs sépultures. Et qu'on veuille bien tirer son chapeau devant le sarcophage de cet archéologue qui était tout de même un ami charmant et qui m'avait juré de ne plus toucher à la Stari Grad. Il n'a, du reste, pas eu le temps de revenir sur sa parole. Je l'ai photographié assis sur les marches du tombeau qu'il s'était fait construire, et il est mort deux mois après.

Hic jacet Franciscus Bulitch, peccator et indignus pres-

byter.

Rien n'est moins vrai, si ce n'est qu'il gît et qu'il s'appelait Bulitch, car c'était un bon prêtre et un brave homme. Quand je me promenais avec lui, il avait les poches pleines de bonbons qu'il donnait aux enfants. Je l'entends encore leur dire:

Kako sé cagé ? (Qu'est-ce qu'on dit ?)
Khvala, gospodiné (Merci, monsieur).

Il portait avec lui un petit sac de cuir où il déposait les monnaies, les fibules, les perles de collier et les lampes d'argile que les paysans venaient lui vendre. Car la terre de Solîn (Salona) est si fertile qu'elle donne de tout, même des trésors.

On peut aussi monter jusqu'à Kliss, vieille forteresse turque dans un paysage tumultueux où les montagnes ont le mouvement des nuages.

Mais on ne manquera pas l'île de Khvar et sa petite

ville du bord de l'eau, vénitienne comme on ne peut pas l'être plus, son arsenal pour le défunt Bucentaure, ses quais à pyramides, sa loggia, ses églises, ses palais ruinés, ses maisons fleuries à toutes les fenêtres et surtout, — chose unique, même en y comprenant Venise — son petit théâtre à la Goldoni, au-dessus de l'arsenal, un joyau de Commedia dell'arte, d'une évocation si forte qu'on y retrouve des mesures de quatuor et la lueur des beaux regards par les fentes de la bautta. Que j'ai revu de menus gestes à la Pietro Longhi pendant que Marie-Jeanne faisait sur la scène la Serpina de Pergolèse.

Il y a, tout au bout de la ville, dans une anse très abritée, un couvent de Franciscains. Il est bien certain, comme je l'ai vu, que tous les gens ensevelis dans l'église ont des noms en itch, mais tout de même, c'est furieusement italien. Le jardin, derrière le couvent, terrasse de citronniers au-dessus d'une mer d'un bleu opaque, me fait songer à ma petite maison de Lerici. Un cyprès en ombrage le centre, un très vieux cyprès dont on a jadis forcé les branches, et qui s'étale horizontalement. Sur une table de marbre, près du tronc, est gravé dans la pierre un échiquier, et deux moines poussent les pions sans dire un mot.

Le Père Paul nous montre avec orgueil les trésors de sa maison. Tout est Véronèse, ravennate ou padouan. Je reviens avec gourmandise vers le jardin qui sent le citron vert. Jusqu'au soir où les feuilles noircissent et où les fruits s'éclairent, je combattrai contre un vieux moine, sur l'échiquier de marbre, et je serai invariablement battu.

## VIII

## DE SPLIT A RAGUSE

A côte fait banlieue jusqu'à Omich, à l'exception d'un petit port de pêche dont je ne sais plus le nom, où les tartanes, serrées les unes contre les autres, forment un bosquet nautique qui se reflète dans l'eau verte. Une lagune de même couleur entoure la vieille bourgade d'Omich — je ne parle pas de la station balnéaire — que surplombe une falaise violette, à l'entrée du défilé tragique de la Cetina.

Il faut ici prendre, à droite, après avoir passé le pont, la nouvelle route de Makarska, excellente, au moins jusqu'à cette ville. Après, c'est l'habituelle aventure, et même l'un des plus effarants chemins de carriole que j'aie rencontrés dans le pays. Mais le paysage est d'une telle majesté que j'y suis repassé plusieurs fois.

L'île de Bratch s'allonge de l'autre côté d'un canal maritime si régulier qu'on le croirait creusé de main d'homme. La tristesse de ces îles qui semblent toujours inhabitées vous accable d'un silence grisâtre. On ne s'en libère qu'en gravissant la montagne où les villages, Rogoznica, Don Bréla, Batchkavoda, sont blanchis à la chaux jusque sur les dalles du toit.

On domine de là-haut, une suite de contre-forts

qui tombent tout droits dans une mer d'ardoise. Un orage noir et argent se précipite à notre rencontre. Il crève sur nous pendant que nous traversons des forêts de pins et d'oliviers, car ces derniers sont si vieux, si grands et si pressés qu'ils forment, comme les pins, des forêts profondes.

Makarska est un petit port dans une conque presque fermée, comme celle de Pasajes. Les pins entourent cette crique d'une margelle d'un vert violent. La ville a de jolies maisons vénitiennes, et même, comme en

Flandre, une maison à pignon chantourné.

De la mer, ce n'est qu'une mince ligne blanche, écrasée par une montagne qui remplit le ciel comme un autre orage: le Biokovo, qu'il nous faudra gravir demain par une route dont on ne distingue rien dans cette verticalité.

Nous campons au bord de l'eau. La mer clapote doucement près des roues de la voiture. Pas un souffle de vent sous les pins qui nous enferment comme une alcôve.

C'est par un chemin taillé dans une paroi de roche qu'on atteint le sommet du Biokovo. Neuf cents mètres d'altitude, moins de trois cents à vol d'oiseau, entre le col et la mer. Un paysage que rien ne saurait décrire et qui n'a d'analogie nulle part, une houle presque verticale, blanche et grise, tombant dans cette mer dalmate

que peuple un archipel innombrable.

Sur l'autre pente, vers l'Hertzégovine, c'est une tempête pétrifiée, un chaos de roches déchiquetées comme la crête des vagues. On descend vers la grande route construite par les soldats de Napoléon, et dont chaque section a porté le nom d'un régiment français. Elle glisse sur le flanc de la montagne, au-dessus de la plaine de Liouboutchky où des étangs font des plaques luisantes de métal. Ce n'est bientôt qu'une jetée à travers les marais de la Néretva, pays de fièvre coupé de pâturages. On voit parmi les bêtes les bergers couverts de grandes capes de peau de chèvre à longs poils noirs, qui les rendent pareils à des bisons. Les femmes qu'on rencontre sur la route portent le costume orthodoxe de l'Hertzégovine : corsage de toile blanche, à larges manches; gilet de laine noire qui ne couvre que le dos et est maintenu par des bretelles contournant les épaules; jupe de toile blanche, très courte, laissant dépasser des culottes bouffantes en laine de même couleur; bas noirs et opanké trop larges faisant des pieds énormes. Le tablier qui, dans toute la Yougoslavie, distingue les femmes orthodoxes, est de satinette ou de coton, et toujours noir. Sur la tête un fichu de laine à frange, dans les rouges vifs. Seuls le blanc et le rouge frappent les yeux. Dans la lumière sèche de la contrée, ce costume, aussi laid soit-il, fait une floraison éclatante.

Metkovitch, où l'on arrive par la jetée, est un petit port fluvial de rien du tout. Le marché offre des poulets à trois francs la paire, des œufs à un franc la douzaine et des fruits magnifiques à six sous le kilo. Ce sont les prix de ce pays de Cocagne où tout est pour rien. A Bitoli, dans la Macédoine, j'ai acheté un mouton entier pour sept francs et j'en ai revendu la peau pour quarante sous. La première fois que Marie-Jeanne est entrée dans une boucherie pour y acheter, comme à Paris, un franc de foie, le déjeuner du Puma, on lui a tendu un foie entier. La ration du Puma est descendue à deux sous. Encore en laisse-t-il...

De Metkovitch à Raguse, il y a deux routes. Je les ai suivies toutes les deux quatre ou cinq fois. Celle qui s'éloigne vers Mostar n'est pas mauvaise mais semble interminable. Elle touche un petit bourg musulman plein d'ombre et d'eau, Stolatz, où j'ai rencontré Mehmedbachitch, le dernier survivant des conjurés de Sa-

rajevo. Elle a, de plus, l'avantage de vous faire découvrir Raguse du plus beau côté, celui de l'est, ce qui n'est pas à dédaigner lorsqu'il s'agit de cette ville irréelle.

L'autre est détestable, un chemin muletier qu'on a rendu praticable, si l'on peut dire, aux voitures. Il paraît, d'ailleurs, qu'on est occupé à le refaire. On a raison, car le pays qu'il traverse est d'une inexprimable beauté, cinquante kilomètres dans un désert pathétique, quarante sur une corniche de mer qui n'a de comparable que la route aérienne de Positano à Amalfi.

Cette route, la seconde, contourne d'abord les paluds de la Néretva, une contrée lacustre où le paysan va travailler la terre en s'embarquant dans son bachot. Ce n'est pas la Bièvre, pourtant, ni les Maremmes. Tout, ici, est rendu grandiose par les proportions des entours et l'absolu de la solitude. Dès qu'on a quitté la côte adriatique, la Yougoslavie montre sa véritable grandeur. Ce n'est jamais un pays pour le touriste aimable et les petites femmes sentimentales. Il vous entre dans le cœur et le cerveau comme un coup de poing, il vous marque à jamais l'intelligence. Aussi n'en est-il pas dont je me souvienne avec plus de passion. Il répond à tout ce qu'il y a en moi de plus âpre et de plus vigoureux. Celui qui ne connaît que les villes dalmates n'a rien vu de ce pays étonnant.

Au delà du col de Mislina, on retrouve les grandes ondulations arides, ce qu'on pourrait appeler la Dalmatie Pétrée. Ce qu'on voit de la mer, le fond de la poche du Peliéchatz (Peljecac) — l'ancien Sabioncello — est, en dépit de la lumière, d'une tristesse blafarde, une rive d'Achéron.

Ce n'est qu'à Slano, autour de sa baie délicieuse, qu'on entre dans cet enchantement méditerranéen qui ne nous quittera plus jusqu'à Kotor. La route passe sous un couvert d'oliviers et de lauriers en fleurs. La mer, que l'on domine de très haut, semble une soie crêpelée, d'un vert de péridot.

Arrêt à Trsteno, sous le plus gros platane d'Europe, douze mètres de tour. Avec son frère voisin, un peu plus petit, il couvre un terrain plus vaste que la place Pigalle. Nous descendons à pied, par des tunnels de chênesverts, de lauriers et de buis géants, jusqu'à la maison du comte Gozze. Elle est enfouie dans un bois tropical où se confondent toutes les essences, jusqu'au bananier et au poivrier. Sous leur ombre, des fontaines muettes, ornées de statues, ont la grandiloquence des jardins

Aldobrandini ou de la Granja de Ségovie.

C'est un charmant palazzo italien, d'une architecture très simple, ouvert, d'un côté, sur des pergolas de vigne et une terrasse de palmiers dont la loggia domine la côte et les îles. Le comte est un petit vieillard de quatre-vingt-deux ans, alerte et loquace, vieux patricien de Raguse, les Gozze étant, après les Caboga, la plus ancienne famille de la République. Il parle un français bizarre, dont la plupart des mots ont une terminaison italienne. Il parle aussi le croate, mais seulement à ses domestiques. Il nous accueille avec une sorte de lyrisme que je croyais de politesse mais qui est dans sa manière habituelle:

— Soyez les bienvenuti, chari signori! Jé souis content que la bellezza et la poésia entrent en même tempo dans ma casa!

Il prend Marie-Jeanne par la main, il nous fait entrer dans une grande pièce fraîche, ouverte des deux côtés, sur la terrasse et sur le bois. Partout, des vases débordants de tubéreuses.

— Jé adoro les flori! Elles sont la félicita de ma vita! Il nous mène à travers cette maison où tant de choses se sont arrêtées depuis tant d'années et ont pris le visage de ceux qui les possédèrent. Le hasard les a placées là.

les amitiés, le souvenir, les héritages, et non le goût du bibelot. Il y a des merveilles à côté d'objets sans valeur, de belles toiles anciennes voisinant avec des agrandissements photographiques, de vieilles tapisseries bosniaques et des carpettes de bazar, des porcelaines de la Compagnie et des faïences communes. Ce n'est pas ici l'appartement d'un amateur d'antiquités mais la maison d'un homme qui y est né, comme son père y est né, son grand-père et beaucoup d'autres. Certains furent marins de Raguse, et je touche avec émotion des étendards de poupe pris aux galères de Venise.

— Ceci est le portraito de l'emperor Massimiliano.

Il a été l'ami de ce malheureux Habsbourg, de l'archiduc Rodolphe, assassiné à Mayerling, de sa femme, Stéphanie de Belgique. Il n'a jamais connu Maria Vetchera, dont il ne parle que du bout des lèvres.

- Una pauvre bambina...

Je vois la chambre où a couché Marmont, celle de lord Byron.

- Voyez, caro poéta, cette lettera...

C'est une lettre que sa grand'mère écrivait à sa mère à elle au moment où Byron avait annoncé sa visite. Elle est en français, dans le style guindé qu'on affectionnait à cette époque :

Je suis vivement curieuse de voir cet homme si célèbre par ses aventures amoureuses, mais vous pouvez être sûre, Madame, que les conseils de sagesse que vous m'avez donnés me mettent à l'abri de ses entreprises.

Comme on la sent déjà dans les griffes de Child Harold! et quel jeu de séduire les femmes quand on en a la réputation!

Il dormait dans un lit empire très étroit. Rien de la couche tumultueuse de don Juan. Le mobilier est sévère. Le lustre est une couronne métallique piquée de bougies, que j'ai retrouvée dans les monastères du sud. Sans doute la grand'mère, la jeune épouse de ce temps-là, ne voyait-elle « cet homme si célèbre par ses aventures amoureuses » que de la tribune à moucharabieh qui surmonte la porte du salon, car on était, ici, près de la Turquie, et les maris de Raguse enfermaient leur femme dans cette tribune lorsqu'il y avait un étranger dans la maison.

J'ai revu souvent le comte Gozze. Qu'elles sont belles et stendhaliennes les anecdotes qu'il m'a contées dans son français juteux comme l'italien! C'est à lui que je dois de connaître l'intimité de Raguse, toutes ces choses qu'il me faudra laisser dans mes notes, avec la mélancolie du vagabond. Car dans un livre aussi, il faut abandonner les choses qu'on aimait le plus et poursuivre son voyage.

\*\*

Terre enchantée, que je connais maison par maison, arbre par arbre, et ce qu'il y a derrière chaque roche, et quelle fille sourit à sa fenêtre, et sur quelle pierre vient se poser la vague. Toute cette côte n'est qu'un jardin, un jardin de nature, sans une villa, sans un hôtel, les demeures d'été si vieilles, dans leurs murs vénitiens, qu'elles se confondent avec le sol.

C'est enfin l'Ombla, que l'on contourne longuement avant d'entrer à Raguse, l'Ombla, cette étrange rivière qui sort de la roche, d'un seul coup, et jusque près de sa source peut porter des navires. Elle est jalonnée, de loin en loin, par d'admirables palais Renaissance, dans des jardins fermés par des murailles aristocratiques.

Nous nous sommes arrêtés longtemps devant le plus beau. Sa façade harmonieuse, son étage de hautes fenêtres princières, son couronnement d'une élégance florentine, sont drapés du haut en bas par une seule vigne vierge, d'un vert jaune, presque doré. Sa terrasse domine l'estuaire, une terrasse noble comme le château lui-même, devant la chapelle seigneuriale, porche festonné, clocheton de têtes d'anges, rosace gracieuse comme un bracelet. Tout autour, un jardin, un jardin d'ici, un bois touffu de lauriers, de pins, de magnolias, de cyprès, de palmiers, de mimosas, tapissé de cyclamens, hérissé de cactus, enguirlandé de roses, une explosion végétale sous la lumière jubilante.

Nous nous sommes éloignés avec regret... J'y pense encore, dans une nostalgie pleine d'amour... Car nous sommes revenus deux jours après, et pendant trois mois ce beau palais de songe a été notre maison.

office. You want out by the foot owned, was within

## RAGUSE

DOUBROVNIK: c'est ainsi que les Yougoslaves appellent Raguse. Ils ont pour cela d'excellentes raisons historiques, ethniques et politiques. Mais pour un Français qui se souvient de Marmont, et pour un poète qui a l'habitude d'établir un rapport entre la vision et la sonorité verbale, c'est dommage. On aurait pu tout aussi bien l'appeler Doubrava, qui a de la grâce et du velouté, et qui est aussi slave et plus dalmate que l'autre. Pour moi, je ne consentirai jamais à l'appeler autrement que Raguse. Ce nom fait partie de l'amour que je lui porte, comme cet autre, Marie-Jeanne, est inséparable de ma tendresse.

Je connais Raguse intimement, j'y ai vécu en toutes saisons, et pas un instant je n'ai perdu le sentiment de son charme. Il est fait de volupté, de paresse, d'intimité, et d'un tas d'autres choses qui s'adressent aux sens autant qu'à l'esprit. Une joie continuelle remplit ses rues comme le soleil adriatique, en sorte qu'il y règne un éternel dimanche. Sur chacune de ses places déferle une lumière symphonique, aussi riche en timbres que la plus libre fantaisie instrumentale. Nulle part ailleurs on ne trouve pareille union des heures du jour avec l'architecture et la couleur de la pierre.

Elle est ceinte de murs et de tours de tous côtés, mais, c'est étrange, ses murs ne l'enferment pas. Elle est aussi épanouie qu'une coupe ou une corbeille. Ses murailles ont l'air de n'être là que pour donner plus de densité

aux formes et aux matières qui la composent.

Elle est bâtie entièrement, à l'exclusion de la moindre façade, à l'exclusion du moindre mur, de la même pierre calcaire qui prend, à l'air et au soleil, la blondeur qu'a la peau des jeunes filles qui se promènent dans les rues. Façades et terrain, car toute la ville est pavée de larges dalles semblables aux pierres des édifices, en sorte que l'architecture est à la fois plane et verticale, se continue d'un côté à l'autre des places. C'est le miracle de cette ville qu'une pareille unité de forme et de couleur ne soit brisée par rien, car les toits de vieilles tuiles rondes, patinées par le lichen, ont pris un hâle doré, d'une suavité presque charnelle.

Elle ne tient à la terre qu'au nord, sur la pente du mont Sergi que des ruelles à escalier gravissent en ligne droite, et par la moitié des remparts de l'occident. Tout le reste est encerclé par la mer, glauque, verte, lapis ou aubergine, selon le ciel et l'heure. La ville elle-même se pare de toutes les lumières, rose au matin, presque blanche à midi, de la couleur, au coucher, de la pêche de vigne, et toute verte au crépuscule. Quand je la contemple du fort Saint-Laurent, à l'heure où le soleil décline sur le promontoire de Lapad, je la vois s'enfoncer, avec toutes ses demeures, dans l'ombre des remparts, tandis que la couronne murale garde à son faîte une lueur émeraude.

Vénitienne, évidemment, bien que toujours rivale de Venise. Mais l'influence de cette dernière était si grande que même une ville hostile imitait son architecture. Seulement, plus d'unité que Venise, moins de richesses entassées, rien du disparate que les trafiquants des RAGUSE 77

lagunes ont créé pour montrer leur opulence. Rien, par contre, de l'ampleur et de la majesté de Venise, mais une intimité et une harmonie que celle-ci ne connaît pas. Rien, enfin, du pittoresque vénitien, méandres de canaux et de ruelles, imprévu des échappées. Raguse est construite sur un plan strict, dans un esprit classique, même du côté du large où la falaise et le rempart la ferment en cul-de-sac. Presque toutes les rues se coupent à angle droit. Mais la disposition des places, des monuments, est si heureuse qu'elle apporte à cette cité presque géométrique une variété d'aspect qui la renouvelle à chaque instant.

C'est une très petite ville. Elle n'est pas beaucoup plus grande que l'île Saint-Louis de Paris, peut-être un peu moins longue, un peu plus large. Mais il n'est pas une maison qui n'ait une âme, parfois collective, comme celle du Stradoun, le plus souvent toute personnelle, fière, aristocratique. Peu d'ornements. La proportion des façades, la disposition des fenêtres, des balcons et des corniches suffisent, avec la qualité de la pierre, à

créer de la beauté.

J'ai été longtemps à la connaître. A chaque instant je découvrais un motif, une perspective, que je n'avais pas vus, même dans les endroits où j'étais passé souvent. Ce n'est pas une ville qui se donne tout de suite au premier venu. Je pense qu'on peut y passer une semaine sans la voir, peut-être parce qu'on la regarde. Je sais qu'on ne voit bien certaines villes que lorsqu'on ne les regarde plus. C'est alors seulement qu'elles s'adressent à notre cœur.

J'aime celle-ci d'une ardeur spirituelle, sentimentale et sensuelle. J'éprouve à la contempler, je dirais presque à la toucher des yeux, une joie profonde qui se renouvelle incessamment comme le plus bel amour.



Elle a été libre pendant des siècles, relativement libre, car elle payait un tribut à la Turquie, et l'on voit encore, sur le toit de la Douane, un turban de pierre qui symbolise cette espèce de suzeraineté. Les armées de l'Empire absorbèrent la vieille république. Le fort qui la domine, sur la crête du Sergi, fut bâti par les soldats de Napoléon. Depuis, elle a suivi le destin de la Dalmatie. Mais elle n'a jamais admis cette confusion. Aux assemblées des provinces, pendant la période autrichienne, les comtes Gozze et Caboga, qui représentaient Raguse, refusaient de « se compromettre » avec les Dalmates, questi barbari, me disait Gozze.

Quand on vient par la route de l'ouest, ce qui est aussi le chemin de la gare et du port, on traverse le faubourg de Pillé dont les maisons blanches et les jardins s'étagent sur les pentes du Sergi, et l'on arrive sur une petite place encombrée de voitures, qui n'est rien du tout et qui est un cosmos international. Elle est devant l'entrée de la ville, un haut rempart couronné de tours, flanqué d'échauguettes, tapissé de lierre et de bougainvillées, troué d'une seule porte en plein cintre dont le pont franchit un fossé débordant de verdure.

Du côté de la mer, cette place forme une esplanade ombragée par des platanes et des mûriers, promenade des crépuscules, devant les tables des cafés. C'est, à l'heure de l'apéritif, le rendez-vous du monde cosmopolite qui peuple la ville pendant l'été, curieuse migration toujours renouvelée et d'une déconcertante variété, depuis les membres du Pen-Club jusqu'à des congrès de pédérastes. On y rencontre les plus grands noms, les plus belles aventurières, des gens d'esprit et des escrocs, cette faune passionnante des carrefours de la paresse européenne, comme Monte-Carlo et Capri.

RAGUSE 79

Que d'heures savoureuses j'ai passées là, dans le cercle des fauteuils d'osier, avec S..., son chapeau de paille dans le cou, son petit cigare à cinq sous pendu à sa lèvre, sceptique et goguenard; avec la baronine K..., une Allemande longue et mince comme la Chasseresse, mais travaillée d'inquiétudes sexuelles; la grande actrice Y..., qui porte ses robes de telle manière qu'elle semble toujours être nue; le diplomate et poète D..., ses enthousiasmes explosifs, son grand nez casanovien, et ses rafales d'anecdotes scandaleuses sur les politiciens de Genève; le professeur M..., qui s'est consacré tout entier à l'étude des peintures de l'ancienne Serbie; Mme L..., altière, despotique, d'un vieux sang ragusain, et qui se laissait traiter comme une fille par son bellâtre d'amant.

Le français domine, comme il en est partout entre gens de qualité, mais enrichi par les nuances de quatre ou cinq langues, mosaïque subtile qui donne à la pensée un éclat chatoyant. Et tout le monde a cette liberté de propos, cette audace et cet immoralisme des gens certains de se séparer bientôt, peut-être pour jamais.

La mer est tout près de là, entre le mur blanc d'une église et la falaise rousse du rempart. On n'en voit qu'une petite anse semée de roches violettes, où les bar-

ques semblent glisser sur du verre.

Quand on a franchi la porte de la vieille cité, on se trouve dans une courtine entourée de hautes murailles nues, et dominée par un chemin de ronde à créneaux. Ici encore, Mestrovitch a fait des siennes. Au milieu de ces puissantes surfaces de pierre, il a fait édifier une rampe et un escalier d'un style byzantino-serbe du plus mauvais goût. Car Mestrovitch, qui est souvent un grand sculpteur, est quelquefois un dangereux architecte. Le malheur, c'est qu'il s'imagine en être un excellent, pareil en cela à mon cher et grand Bourdelle dont

le maître yougoslave s'est beaucoup inspiré. Cela donne, à Paris, la colonne de l'Alma, hélas! et à Raguse cet escalier bizarre, aussi mal placé que le Grégoire de

Nîn, à Split.

Le bas-relief équestre de Pierre I\* — toujours de Mestrovitch — qui surmonte la seconde porte, se rattache aux condottières vénitiens et est, par conséquent, dans le style de la ville. Il est fort beau. Il faut considérer comme une licence plastique la position des pattes du cheval, les deux droites avançant simultanément, ce qui ne pourrait se voir qu'au cirque. Pendant que j'étais à Raguse, deux soldats de la cavalerie s'en firent des gorges chaudes. Ils ne se plaçaient évidemment qu'au point de vue professionnel. Ils eurent tout de même doublement tort, car, pour s'être moqué du cheval du feu-roi, ils furent arrêtés et mis au cachot « pour crime de lèse-majesté ».

La rampe qui descend à gauche de l'escalier est réservée aux corbillards, à l'exclusion des autres véhicules qui ne peuvent entrer que par la Porte de la Mer. Il est bien regrettable qu'on laisse pénétrer les voitures dans la vieille ville, du moins en dehors des heures du marché. Cela fait sur l'admirable place Lutza, devant les plus beaux monuments de Raguse, un parc à autos

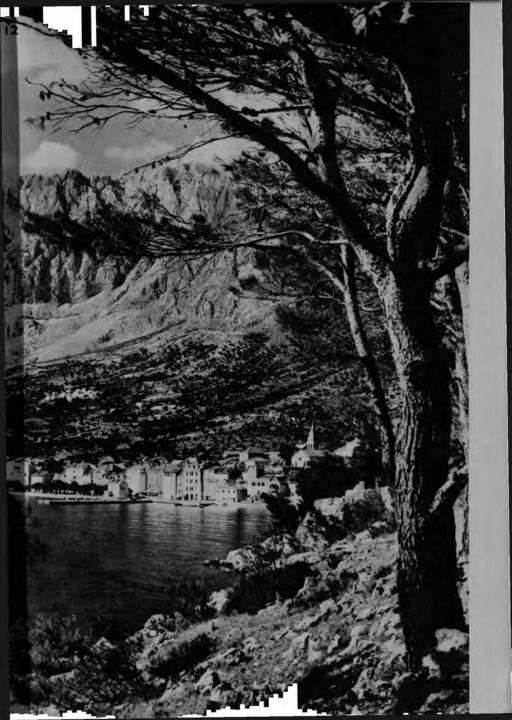
qui en détruit le rythme et la couleur.

La seconde porte de l'ouest, en contre-bas, s'ouvre sur une longue rue droite, le Stradoun, qui traverse la ville d'un bout à l'autre, quelque trois cents mètres. Je ne veux pas, ici, m'en faire le cicerone, pas plus que je ne parlerai des monuments. Tel n'est pas mon lot.

Je parle sur un mode impressionniste, j'essaie de faire voir ce que j'ai vu, sentir ce que j'ai senti, donner une image mouvante de la Yougoslavie. Le reste appar-

tient aux baedekers.

Ce Stradoun n'a pas le style de la Raguse vénitienne





81

qu'on trouve dans le Prijeko, ruelle qui lui est parallèle, sur la Tomislava, près de la cathédrale, et dans le quartier de Prestijéritzé, au sud du vieux port. Le tremblement de terre de 1667 a détruit le centre de la ville, et le Stradoun fut rebâti d'un seul coup, dans cette manière simple et uniforme qui en fait tout le caractère. Ce qu'il y a d'ornemental dans la ville, les églises, les fontaines, la Douane, le palais des Recteurs, prend une valeur singulièrement décorative au milieu de ces façades unies qui sont toujours belles par leurs proportions et par la qualité de la matière. Que ce soit la porte des Franciscains où fleurit une Pieta émouvante, ou la petite fontaine à l'angle du Marché, partout j'admire ce mariage de l'ornementation délicate avec les puissants murs nus.

RAGUSE

Il faut laisser à la flânerie de découvrir Raguse. Ce n'est pas une ville qu'on traverse, ni même qu'on visite. Elle exige une constance d'amoureux. Je n'y ai jamais fait que des promenades sentimentales, au sens que Lawrence Sterne donnait à ce mot. Et comme dans toutes les villes où j'ai vécu, j'y ai cherché surtout la qualité humaine.



Elle a trois couvents, aussi éloignés que possible les uns des autres. Celui des Franciscains est à la porte Pillé, celui des Dominicains à l'autre bout, même au delà de la porte Ploca. Les Jésuites gîtent quelque part, sur les hauteurs, devant la seule place où l'on ait planté des arbres, dans cette ville minérale.

C'est un cul-de-sac plein d'ombre, à l'entrée du Stradoun, qui mène au couvent des Franciscains. Les galeries du cloître sentent bon la verdure chaude, la cire et les herbes médicinales, car les Pères fabriquent des cierges et ont une vieille apothicairerie pleine de ces pots de faïence cylindriques, décorés de latin de cuisine. Le milieu du cloître n'est qu'un massif de bambous, de palmiers et d'orangers. Une seule allée, faite de deux bancs de pierre, en vis-à-vis, où de grosses touffes de marguerites versent leur odeur amère. Au bout de l'allée, une fontaine figure Saint François debout dans une vasque, et qui lance de menus jets d'eau par les blessures des stigmates.

Cela me rappelle cette fontaine espagnole, dans la sierra de Gredos, qui représente la Mater Dolorosa, les sept poignards dans la poitrine, et dont les yeux versent deux filets d'eau qui sont les larmes de sa douleur. Il y a quelque chose du même genre au Bom Jesus de Braga, dans le Minhu portugais, mais j'en parlerai dans un autre livre.

Nous aimons venir nous asseoir dans ce jardin du cloître franciscain et faire une petite voix miaulante à l'usage des chats. Il en sort aussitôt de chaque plant de marguerites. Ils viennent se frotter contre nous en ronronnant. Sans doute sont-ils tous de la même famille, car ils sont tous roux, avec des yeux d'or.

Le Père Spas, qui aime bavarder à l'ombre, nous a raconté leur histoire.

Il y a deux ans, la vie, à Raguse, a été dure pour les pauvres gens, si dure qu'ils pouvaient à peine se nourrir, et plus du tout nourrir leurs chats. Mais ils savent encore, dans cette ville catholique, que le petit Pauvre d'Assise parlait aux bêtes et les nourrissait. Ils s'en vinrent donc, tout naturellement, porter leurs chats aux Franciscains. Cela risquait de faire en quelques jours un grand peuple de chats. Ils envahiraient le cloître, les jardins, les cellules, le réfectoire, on en trouverait jusque dans la cuisine et l'église...

- Il est bien certain, nous disait le Père Spas, que

RAGUSE 83

nous ne pouvions pas laisser mourir de faim ces petites bêtes. Mais c'était une charge hien grande pour le couvent, et après tout nous n'étions pas seuls chrétiens à Raguse...

Il y eut donc réunion du chapitre. On y parla des chats et de leur destin. Et quand les pauvres gens, le lendemain, vinrent présenter leurs bêtes, le Père Spas

leur dit :

— Mes chers enfants, nous comprenons vos peines mais nous ne pouvons pas être seuls à les soulager. Nous sommes des Pères Bruns, nous voulons donc bien nous charger des chats bruns, roux ou jaunes, mais allez porter les chats blancs aux Pères Blancs et les noirs aux Jésuites.

Il riait de nous voir rire, il disait en ouvrant les mains :

— Voilà pourquoi vous ne voyez que des chats roux! Je n'ai pas besoin de dire que je n'ai pas vu un chat blanc chez les Dominicains. Bien qu'ils soient gens d'étude, ils n'aiment pas les chats. Aussi le bonheur de la vie s'est-il retiré de leur couvent. Leur cloître est fait de pierres lavées et d'arbres sans ombre. Un beau puits à colonnes jumelées attend vainement l'eau du ciel.

Quant aux Jésuites, on m'a dit qu'ils avaient encore quelques chats noirs, et même des chats bigarrés, ce qui va bien, sinon avec leur robe, du moins avec leurs principes.

\*\*

Mes flâneries me ramènent souvent dans cette ulitza de Prijeko, la seule rue de Raguse qui ait résisté tout entière au tremblement de terre du xvii siècle. Longue et étroite, bordée de hautes maisons, une église la ferme à chaque bout. De vieux ceps de vigne sortent du pavé, grimpent le long des façades, comme des serpents noirs, et vont couvrir de tentes végétales les lourds balcons vénitiens. Je ne sais trop si je n'y suis pas attiré aussi par les petites vinaras qui ouvrent sur la rue leurs caves voûtées où l'on débite, avec du jambon fumé de Serbie, les admirables vins dalmates.

J'aime aussi m'asseoir au pied du mât de Roland, dans l'encoignure que forme le piédestal, entre l'église de Sveti Vlaho et le palais ouvragé de l'ancienne Douane. C'est le centre animé de la ville. La porte Ploca y déverse continuellement son flot de piétons. Malheureusement, le riche costume ragusain, qui remplissait encore les rues il y a vingt ans, a presque disparu. On ne le voit plus que sur un ou deux guides et sur quatre ou cinq portefaix toujours accroupis sur les marches de l'église. Encore est-il réduit à ses éléments de formes et de couleurs.

En revanche, on y voit beaucoup de femmes qui portent la robe de toile blanche de Konavli : des paysannes venues au marché ou des servantes des Ragusains. Elles sont grandes, très belles, et ont gardé leur longue chevelure blonde qu'elles ramènent en tresses au-dessus du front. Sur cette couronne naturelle, elles posent la minuscule kapa dalmate qui est ici rouge et bordée de bleu pâle ou de blanc.

Le corsage porte à la jointure du décolleté deux ou trois gros pompons de laine orangée. On met, par-dessus, un petit boléro de laine noire soutaché de violet. Une large ceinture noire, d'une étoffe raide et bien tendue, amincit la taille et rend ces grandes filles encore plus sveltes. La jupe, qui descend jusqu'aux chevilles, montre par son drapé qu'elle est un rudiment du pantalon turc. Presque toutes ces filles ont abandonné les opanké et portent sur des bas blancs des souliers noirs à talon plat.

RAGUSE 85

Les femmes mariées se distinguent par une grande coiffe blanche de moniale, de toile empesée, dont les ailes sont libres, et par un tablier bordé, au bas, d'un

large dessin de tapisserie.

Rien n'est plus gai ni plus gracieux que ce frais costume de la haute vallée. Malheureusement, comme tous ceux des provinces catholiques et orthodoxes, il tend à disparaître, et d'ici quelques années le marché de Raguse perdra cette lumière, comme se sont éteints les marchés de France, d'Espagne et d'Italie. Le gris-noir européen, imaginé par la saleté universelle, remplira

cette place délicieuse.

Elle est déjà déshonorée par une affreuse statue de Gundulitch. Je n'ignore pas ce qu'est ce grand poète pour le Doubrovnik slave. Au xvii siècle il a déjà célébré, dans son poème Doubravka, la libération des Slaves du Sud. La tolérance autrichienne a laissé édifier ce monument de révolte. Au point de vue esthétique, elle a eu bien tort. En dépit des pigeons qui perchent sur sa tête, c'est un épouvantail. Serait-elle admirable, et Mestrovitch s'en fût-il une fois de plus mêlé, que cela ne vaudrait pas mieux. Raguse est une ville qui ne supporte pas une statue. On m'a bien promis de transporter celle-ci dans un faubourg quelconque, mais je n'y compte pas trop.

Si j'avais à dépeindre cette Raguse à la fois slave et stendhalienne dont je ne pourrai presque rien dire ici, je raconterais longuement la mort du dernier Gundulitch. Cet homme riche et usé, qui ne sortait plus de son palais, est descendu, un jour, acheter deux grands cierges de cire. Il est rentré chez lui, les a plantés dans des torchères de cuivre, les a allumés de chaque côté de son lit. Puis il a revêtu son costume de soirée, habit, plastron, souliers vernis, la cravate de commandeur autour du cou. Enfin, s'étant couché sur le lit, entre les

deux cierges, il s'est posé un crucifix sur la poitrine et s'est tiré un coup de pistolet dans la tête.

Mort romantique mais d'une haute dignité humaine. Ce dernier Gundulitch a, comme son ancêtre, créé son poème. Il a prouvé qu'il n'est pas obligatoire de mourir comme un condamné, parce qu'on ne peut pas faire autrement, ni comme un fonctionnaire, parce que l'heure est venue de quitter son emploi. Il a choisi son heure, et il est mort comme il lui a plu.



Trois portes donnent accès au vieux port, l'ancien port Casson, toujours encombré de tartanes aux voiles latines pareilles à un rassemblement d'étendards. Il est presque fermé par de hautes murailles nues et par l'énorme bastion du Muo. Rien n'est plus vieille marine que ce décor de remparts et de voiliers. Sous le bastion se dressent encore des bornes d'amarrage usées par les câbles des galères.

Entre ce port et la Lutza se trouve le plus beau café d'Europe, le Gradska Kafana, installé dans l'ancien arsenal ragusain. C'est une suite de voûtes blanches, d'un émail velouté, unies, sans ornements. Dans le fond, trois immenses arcades se déploient sur le port, un premier plan de voiles et de mâtures devant les vieilles bâtisses du faubourg et l'échappée majestueuse de la côte orientale. Le jour, ces arcades sont remplies de figurations maritimes, le soir, de fanaux et d'étoiles.

C'est ici le rendez-vous nocturne de ce public cosmopolite dont j'ai parlé tout à l'heure. On y achève la paresse de la journée, car il faut être fou ou besogneux pour travailler à Raguse. S... a toujours son petit cigare pendu à la lèvre, Mme Y... est de plus en plus nue. Les romances tziganes frémissent sur les tympanons. On RAGUSE 87

danse sous le chemin de ronde et les vignes-vierges. Une langueur méditerranéenne vient de ces nuits toujours belles. La poésie facile du clair de lune et des orangers en fleurs prépare les amours brèves des femmes d'Oslo ou de Berlin. Car pour celles d'ici...

— On voit, me disait le poète D..., que vous êtes gâté par vos femmes de France qui sont, en amour, si simples, si réalistes, si commodes en un mot. Vous en êtes devenu difficile, peut-être même blasé... Nous, avec nos femmes compliquées, sentimentales, et qui, vraiment, ne savent pas ce qu'elles veulent, nous sommes comme des pirates qui courent depuis longtemps sur la mer. Quand ils voient paraître un navire, c'est la folie, l'enthousiasme, l'appétit du risque. Et l'on se rue à l'at-

Il s'enivre, comme un vrai Slave, de ses propres

paroles.

— Moi, en amour, continue-t-il, j'ai toujours été lyrique, je me suis toujours évadé de la terre, j'ai plané...

taque que l'on sait difficile et dangereuse...

Mme L..., de sa belle voix nonchalante, l'interrompt dans son poème :

- Hé oui! mon cher ami, vous êtes tellement distrait...



Avant de quitter Raguse, nous irons voir l'île de Chipân qu'il faut traverser à pied d'un bout à l'autre pour en goûter les étranges contrastes, et celle de Kortchoula où vit la plus belle race du pays dalmate, dans un décor de forteresse maritime.

Mais il en est une autre plus belle, toute petite, et si près de Raguse, qu'on y peut aller à la nage : Lacroma, qu'on appelle aujourd'hui Lokroum. Je l'ai décrite longuement dans mon roman Taïa, mais elle est encore plus émouvante que je ne l'ai dite. J'ai parlé de

sa végétation passionnée, de son silence odorant, de ses souvenirs tragiques. Je n'ai pu décrire sa longue allée de cyprès, ses carrefours de myrtes, ni la côte rocheuse du large, les grands degrés calcaires qui descendent lentement vers le flot.

C'est de cette île qu'on voit le mieux Raguse, parce qu'on est à la fois près d'elle et loin d'elle. Elle se présente en plan élevé, comme sur les cartes des vieux atlas. Il faut la contempler au premier matin, quand le soleil remplit ses remparts. Elle est alors rose et dorée. Avec ses murs doucement hâlés et ses toits vermeils pressés les uns contre les autres, elle est pareille à une jeune fille qui tient dans ses beaux bras une corbeille de fruits.

A STATE OF THE PARTY OF THE PAR

## DE RAGUSE A KOTOR

A corniche, au sortir de Raguse, monte lentement à travers des jardins d'une végétation si dense qu'elle semble laineuse. Svéti Yakov, petit monastère de tuiles, est perdu dans les agaves et les mimosas. Au milieu de la mer, Lacroma arrondit son dos velouté.

Sur de belles gravures qui datent de 1850, j'ai connu une Côte d'Azur française pareille à ce littoral vierge, entre Raguse et Çavtat. Qu'on imagine la route de Nice à Menton sans une villa, sans un hôtel, les villages cachés dans les oliviers ou derrière des rideaux de cyprès. La montagne décline brusquement dans la mer, une falaise touffue, odorante, sans une demeure humaine. On ne voit rien de Mlini où l'on descend par un sentier de mulets, ni de Çavtat où conduit une route en lacets, la seule qui touche la rive. Les plages, au fond des criques, sont pareilles à ce qu'elles étaient à la naissance du monde.

Au carrefour de Zvékovica, nous voyons des groupes de garçons et de filles qui se dirigent vers la vallée des Konavli. Toutes les femmes sont en blanc, telles que je les ai décrites à Raguse. Les hommes ont un boléro noir sur leur chemise blanche, la culotte turque à large fond pendant, et une petite kapa rouge posée sur le haut du crâne. Ils marchent en chantant, les filles se tenant par le bras, les garçons derrière, les mains ballantes, une fleur entre les dents. Ils ont le visage réjoui de gens qui se rendent à une fête.

Nous abandonnons la voiture et nous les accompagnons à pied, à travers cette riche vallée coupée d'étiers qui ont donné leur nom à la région. Les filles ont adopté tout de suite Marie-Jeanne, sans doute parce qu'elle est blonde comme elles. Les garçons me supportent gentiment. Ils sont tous grands, admirablement faits et de la plus pure beauté slave. Avec mon mètre quatre-vingts sous la toise, je dois lever la tête pour leur parler. Ils me prennent pour un Russe. Où que je sois allé, on m'n toujours pris pour un Russe, et je me suis toujours demandé pourquoi. Ma mère m'a légué les cheveux, le front, les yeux, le nez surtout, d'un homme du Midi. Avec tout ça, il me faudra passer ma vie dans la peau d'un Russe...

Ils vont au sanctuaire de Pridvorié où l'on fête un saint dont je ne comprends pas le nom.

Tout le pays s'achemine à travers champs vers l'église et le monastère catholiques. On voit de longues files blanches sur tous les sentiers de la vallée et de la montagne, des chariots et des carrioles bâchées, même une auto couverte de monde jusqu'aux marchepieds et qui vacille dans les ornières. A huit heures du matin, les groupes partis de Grab, de Grouda, de Çavtat, et même de Morinj, à trente-cinq kilomètres de là, sont déjà près du but.

C'est un vieux chêne, au milieu d'un terrain nu, devant une église dont la porte est enguirlandée de fleurs. Une estrade circulaire, construite autour de l'arbre, supporte, d'un côté, un autel rudimentaire, fait de tréteaux et de planches, de l'autre, un petit harmonium. Sur le sol, devant l'autel, un banc de communion couvert d'une nappe brodée. Les alentours sont parsemés de comptoirs à mangeaille et de tentes qui abritent des tonneaux de vin. Contre le mur de l'église, des étalages primitifs offrent des cocardes en toile cirée, des icones de papier d'argent, des gâteaux ornés de sucre de couleur, qui figurent des cœurs à devise et des chevaux harnachés.

La procession, la messe sous le vieux chêne, la communion en plein air, la fête elle-même, seraient pareilles à ce qu'elles sont chez nous, au Portugal, en Italie et dans d'autres pays, s'il n'y avait les costumes. A l'exception d'un quatuor de tziganes chargés de faire danser les couples, nous sommes deux seuls à porter le vêtement banal de ce qu'on appelle la civilisation européenne. Quelques filles ont la tunique vert d'eau de Trébigné, le voile de dentelle blanche fixé à la kapa par de longues épingles d'or, et flottant sur la nuque et les épaules. Tous les autres portent le costume des Konavli, toile blanche, laine noire, pompons orange, toques écarlates, grandes coiffes empesées. Les femmes ont la poitrine chargée de colliers d'or et de lourds camées. Les hautes ceintures noires sont entourées d'un ruban bleu nattier dont les bouts laissent pendre sur la hanche des effilés de soie.

Après la cérémonie religieuse, les tziganes se sont installés sur la petite estrade de l'autel. Qu'on ne s'imagine pas les langoureux violonistes en tunique à brandebourgs que Buda-Pest exporte à travers le monde. Je n'en ai jamais vu de cette espèce en Yougoslavie, même dans les cafés de nuit de Belgrade et de Sarajevo. Ces quatre-ci, comme la plupart des tziganes du pays, sont de pauvres bougres dépenaillés, pareils aux vagabonds des routes, ce qu'ils sont en effet. J'en ai rencontré souvent de semblables, sur des chemins déserts, pieds nus ou chaussés de godillots, sous un soleil d'enfer ou sous

la pluie, avec leurs cuivres, leurs clarinettes et leur grosse caisse, rarement un violon. Ils sont de toutes les fêtes, ils vont de village en village s'offrir pour les noces, les fiançailles, les bals publics, et même les enterrements où ils marchent devant le cercueil en jouant des airs qui n'ont rien de funèbre.

Ici, à Pridvorié, ils font danser la foule. Comme partout, ce sont des valses, des blues, des tangos, mais sur une cadence toujours ralentie. Seulement, de temps à autre, un coup de grosse caisse et une phrase lancée par la clarinette provoquent des rires, des appels, et tout

le monde se met en place pour le kolo.

C'est la danse populaire de la Yougoslavie, comme la czarda hongroise, comme la dabka de Turquie, auxquelles elle ressemble par certains rythmes et par les figures. Elle se danse de toutes manières, à deux, à quatre, à vingt, à cent, entre hommes seuls, entre hommes et femmes, sur les places, dans les champs, dans les cafés chics, dans les cabarets, et jusqu'au palais du roi, à Belgrade, où les bals s'ouvrent toujours par le « kolo royal ». Ses cadences sont diverses, de l'andante au presto, sur des modes nombreux que ce peuple très musicien reconnaît immédiatement. Le rythme seul occupe les danseurs. Rien de plus chaste qu'un kolo. Si les hommes, entre eux, se tiennent parfois aux épaules, hommes et femmes ne se touchent que des petits doigts crochés ou par les deux bouts d'un mouchoir, ou même se font simplement vis-à-vis, comme dans l'ancien quadrille.

En foule, le kolo forme de vastes rondes qui tournent lentement de gauche à droite, à pas mesurés, d'un seul mouvement. Ici, aux Konavli, avec toutes les robes blanches, les coiffes et les pompons, ou dans la campagne de Skoplié, quand les costumes moyenâgeux, alourdis de broderies, se meuvent dans la lumière, c'est un spectacle inoubliable. Rien ne peut exprimer la floraison de ce parterre animé. Celui qui n'a pas vu danser le kolo par la population entière d'un village ne sait pas ce que c'est que la joie humaine, claire, ingénue, désintéressée, profonde, presque grave, quasi reli-

gieuse.

Ils danseront ainsi jusqu'au soir, entre les beuveries et la ripaille, avec cette simplicité dans le plaisir que j'ai retrouvée sur tant de foires du monde et qui ne serait pour moi que de l'ennui. Ils ne nous voient même pas les quitter tant ils sont pleins de leur allégresse. Nous revenons à la route, à travers la vallée déserte maintenant, et nous retrouvons la voiture entourée par une caravane de Tchécoslovaques qui contemplent le Puma assis derrière la vitre et faisant minutieusement sa toilette.



Ces Bouches de Kotor (Cattaro) n'évoquent pas un fjord, bien qu'elles s'enfoncent à plus de trente mille dans les terres, mais une suite de lacs italiens. Ce sont les rives peuplées, les montagnes et la végétation du lac Majeur, et le dernier a même ses îles Borromées.

Le premier, qui a dans le fond Hertzegnovi, est encore un golfe parce qu'il s'ouvre largement sur la mer. La petite ville n'a plus grand'chose de l'ancienne forteresse que les Vénitiens et les Turcs se disputèrent pendant des siècles. En revanche, c'est une touffe de verdure sicilienne, agrumes, vignes en pergolas, grenadiers, lauriers-roses en bosquets, autour des maisons blanches à toits provençaux. Cela vaut un temps d'arrêt dans une auberge, sous les oliviers d'une terrasse qui fait romance. Le vent du large pousse encore des vaguelettes, l'eau reste bleue sous un grand espace de ciel.

Plus loin, les rives se resserrent, forment un canal

d'un vert glauque, et l'on débouche dans le second lac, celui de Téod, qui est le Toulon yougoslave. Casernes, base aérienne, torpilleurs embossés sur les eaux plates, promenades de marins en blanc, six pieds de haut, l'air de géants en croisière. Il y a même une vieille frégate désarmée, avec sa batterie blanche et ses sabords sans canons, et une grande ancre de la vieille marine, debout sur le rivage, deux fois plus haute que moi. La rive devient abrupte, la corniche serpente sous des pins et des yeuses.

C'est ensuite un canal si étroit qu'on a pu, jadis, le fermer avec des chaînes. Il y a là quelques officieux qui vous proposent de transporter la voiture sur l'autre rive. Ils ont appris cela dans toutes les langues et se chamaillent dans la leur. Il vaut mieux, de toute manière, se passer de leurs services. Leurs bacs sont des plates-formes titubantes, installées sur des chaloupes conjuguées. On risque d'aller au fond de l'eau. De plus, cette traversée ferait perdre la plus belle partie des Bouches, ce que j'appellerai le troisième lac.

Ici la montagne s'élève à des hauteurs considérables, pesant de tout son poids sur une nappe d'eau immobile qui prend des tons d'ardoise et de cipolin. De grandes nuées fumeuses courent sur les sommets d'en face, la chaîne énorme de la Tsernagora (Monténégro).

Elle enveloppe dans un décor tumultueux deux petites îles basses et allongées, d'un calme de navire sommeillant sur une rade. Chacune est entièrement couverte par un monastère et son église, en sorte que les bâtiments trempent dans l'eau et s'y reflètent tout entiers, la tête en bas. L'une a des toits rouges et un clocher pointu, au milieu d'un cercle de cyprès; l'autre est toute blanche, sans végétation, avec une coupole bleue ou verte, selon les heures.

La côte est sèche et pierreuse, d'un gris de schiste

pommelé par des touffes de lauriers. Hameaux de pêcheurs, maisons basses et barques multicolores sous des arbres à feuillage clair. La solitude se fait lourde

de tout l'écrasement de la montagne.

On retrouve avec joie la rive très peuplée de l'est. Entre Rissân et Kotor, ce n'est qu'une ligne de bourgs sans profondeur, pris entre la falaise et la mer, et noyés dans une végétation exubérante. Les beaux palais vénitiens de Rissân et de Pérast sont faits de cette pierre noire qui a donné son nom à la Tsernagora. Quelquesuns, ruinés par les guerres, ouvrent leurs belles fenêtres à ogives sur la roche nue ou sur des jardins aux feuilles luisantes.

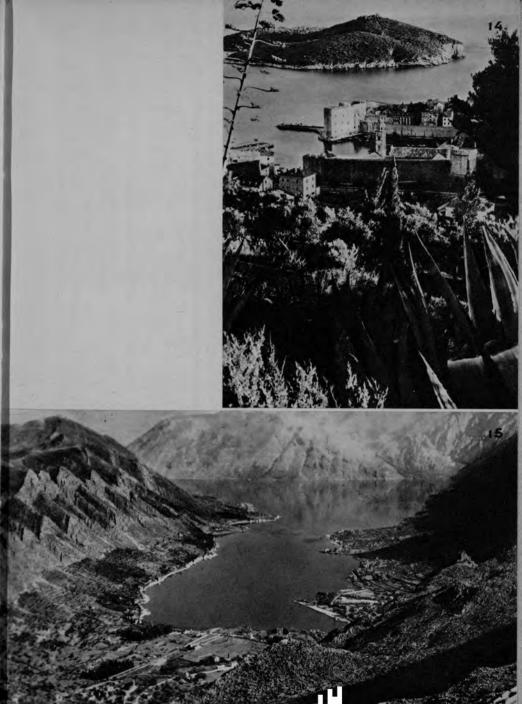
Le lac se ferme, n'est plus qu'une poche étroite entre des montagnes colossales, non par leur altitude, mais par leur verticalité, rendues plus énormes encore par leur couleur sombre et les nuages qui les surhaussent. Tout au fond, une masse abrupte, fuligineuse, le mur nu, de mille sept cents mètres de haut, qui surplombe une petite ville enfermée dans ses remparts : Kotor.

En arrivant, on ne voit que ces remparts et le quai de la Marine, large, planté de beaux arbres, avec les navires tout blancs du tourisme international. La ville, ensevelie sous le mur du Lovcèn, disparaît aussi derrière son propre mur. On ne voit d'elle que des chapelles et des vieux forts, accrochés aux éboulements de la falaise. Kotor, au printemps, est toute la matinée dans l'ombre des hautes roches, et le soleil la quitte avant cinq heures du soir.

On y entre par une porte basse surmontée du lion Saint-Marc. Sous la voûte fleurit, entre deux anges de salutation, une Vierge à couronne d'argent. Quelques rues étroites et deux places resserrées, mais une profusion de motifs originaux. Toute l'histoire de cette petite ville qui fut aux Byzantins, aux Serbes du xm, aux Hon-

grois, aux Espagnols et à Venise, est dans son étrange cathédrale, ses chapelles, ses palais, ses grilles, ses balcons, ses cheminées et ses toitures.

Elle vaut mieux qu'une brève visite, mieux surtout que l'excursion classique de Cettigné. Nous y avons flâné pendant des heures. Ses coins et ses recoins sont pleins de découvertes fantaisistes. C'est ainsi que nous avons trouvé, dans une petite cour verdie par l'humidité, la statue en pierre d'un amiral vénitien du xvii siècle. Il a une petite figure étonnée, sous une énorme perruque qui lui descend jusqu'aux coudes. Au bout de son bras droit alourdi par le parement, on lui a mis une main de bois, comme s'il avait perdu la sienne dans un abordage.





#### XI

## LA TSERNAGORA — DE KOTOR A PETCH

#### LA ROUTE DES QUATRE MONTAGNES

les agences touristiques et sont recommandées par tous les manuels de voyage. Passe encore pour l'ascension qui est magnifiée par le déplacement gigantesque du décor. Mais on a tout vu quand on est arrivé à Kerstatch, et le reste est sans intérêt.

Pour les mystiques du volant, ce n'est même pas une route à acrobaties. Elle est commode, beaucoup moins abrupte que celle du Biokovo. Avec ma Citroën 10 CV, j'ai grimpé les Echelles tout entières en seconde vitesse, même dans les virages, ce que je n'ai pu faire au Biokovo.

Enfin, pour celui qui ne va pas plus loin que Cettigné, c'est une folie de monter si haut pour découvrir cette banale sous-préfecture qui ne donne aucune idée de la Tsernagora. Ses gros villages, comme Andriyévitza et Kolachîn, sont beaucoup plus caractéristiques. Le paysage pierreux qu'on traverse entre Niégouch et Cettigné ne nous renseigne guère sur cette région de forêts splendides, de riches vallées, comme celle de la Zéta,

et de lacs mystérieux. La légende du « Monténégro » aride et affamé a été créée par des gens qui ne sont pas allés plus loin que Cettigné. La campagne de Niktchitch, que j'ai traversée quelques mois plus tard, et les gras pâturages de la Tara, leur auraient appris qu'il existe une autre Tsernagora, et pourquoi les Turcs ont tant

cherché à s'emparer de ce pays.

Ce sont des Serbes échappés au carnage de la bataille de Kossovo qui se réfugièrent, en 1389, dans la Montagne Noire et fondèrent son royaume. Depuis, personne n'a pu les vaincre. Seuls parmi les Slaves du Sud, ils sont toujours restés libres. Les Turcs, les Vénitiens, les Français, les Autrichiens, ont vainement tenté d'occuper leur pays. Cette citadelle du slavisme est demeurée inexpugnable. Bien plus, ses guerriers ont battu plusieurs fois les Turcs, et se sont emparés, en 1912, de Petch et de Scutari d'Albanie. En 1918, la libération des Slaves du Sud étant accomplie, ils se rallièrent volontairement à leurs frères serbes, croates et slovènes pour former le royaume yougoslave.

Telle est brièvement l'histoire de ce petit peuple qui, en 1912, n'avait pas trois cent mille habitants, et qui déclencha, par un coup de canon tiré sur Scutari, la guerre balkanique, le refoulement des Turcs vers l'Asie.



Une longue courbe, sur la pente douce de la montagne qui forme le cul-de-sac des Bouches, mène au premier palier, un avant-plan de calcaire devant la nappe unie d'un lac vert-amande. Il faut dire adieu aux cultures qui s'élèvent en gradins jusqu'à la base des hautes roches, à la végétation méridionale de la rive. Tout de suite la pelade ronge les versants. La ville s'enfonce dans un trou, la forteresse la suit, puis les montagnes d'en face se nivèlent comme le reste. La mer du large apparaît de l'autre côté, pendant que l'on gravit un à un les quelque soixante-dix échelons de la route. Tous les plans du paysage glissent lentement du centre vers la périphérie. Dans le gris et le noir de la pierre, le golfe brille d'une couleur indicible.

On laisse derrière soi la route blanche, tordue comme une lasagne sur le flanc abrupt. C'est la monotonie des hauts cols, chaque degré de même longueur, chaque virage de même profil, la même coupure tous les dix mètres dans le parapet de pierre. Quand nous y sommes passés la première fois, un régiment, sans doute, s'était amusé à déposer sur ce parapet une crotte entre chaque intervalle. Que celui qui n'a jamais été soldat ménage son indignation. C'est un métier où on ne rigole pas tous les jours. Ces sentinelles régulièrement espacées représentaient, après tout, la forme la moins dangereuse de l'activité militaire.

Dans la courbe de Kerstatch, à l'endroit où le gardefou est remplacé par une balustrade en fer, on découvre,
sur une pente vertigineuse ravinée par les pluies, les
restes de l'ancien chemin muletier qui menait de Kotor
à Cettigné, avant la construction de la route par les
Autrichiens. C'est un effroyable casse-cou. Un faux pas,
et l'on déboule jusqu'à la mer. C'est pourtant par cet
invraisemblable chemin que des soldats de Pierre II
transportèrent sur leurs épaules, depuis Kotor jusqu'au
palais de Cettigné, un énorme billard de marque française, pour les délassements du prince. Il est probable
qu'ils en avaient fait une gageure car il était beaucoup
plus simple de le faire monter par Riéka.

A Niégouch on abandonne la Dalmatie et on entre dans la Tsernagora. L'écriture cyrillique apparaît dans les indications de la route. C'est un alphabet qui ressemble au russe et qui est en usage dans toutes les provinces serbes du pays. Il est bon de se familiariser avec ces caractères néo-grecs qu'on ne trouve pas seulement sur les poteaux des carrefours, mais aux enseignes des boutiques et sur la carte des restaurants, ce casse-tête des voyageurs.

Nous ramassons une demi-douzaine de gosses qui se rendent à l'école, car les ravages de l'instruction obligatoire n'épargnent même pas le désert, et nous continuons à monter avec cette marmaille entassée sur les marchépieds. Ils sont maigres et malpropres, hydrocéphales et morveux. On les sent nourris par les champs de maïs jaunâtre qui de temps en temps forment au milieu de la roche nue un cercle entouré de pierres sèches, pas plus grand que la piste d'un cirque forain. Ils nous abandonnent au haut de la côte, devant un paysage inconcevable, une immense étendue de crêtes chaotiques, bouleversées par un désastre originel, et d'un noir de suie.

Nous sommes au sommet de la première montagne, à treize cents mètres d'altitude. Nous en aurons trois plus hautes à franchir pour traverser la Tsernagora, en retombant la première fois au niveau de la mer. Et coupant l'allumage, ce qui est notre sport favori dans les descentes de montagne, nous nous laissons glisser silencieusement jusqu'à Cettigné.

Cette ancienne capitale de la Tsernagora s'étale dans une plaine circulaire, au fond d'une cuvette dont les bords sont faits de collines rocailleuses. On y entre par une avenue trop large, à quatre rangées d'arbres, bordée de petites maisons sans étage qui la rendent encore plus vaste. On se rend bien compte du grand voyage que les habitants ont à faire pour se rendre chez leurs voisins d'en face. C'est sans doute pour cela qu'il n'y a personne dans les rues.

Les maisons ont la pauvreté de style, ou même l'ab-

sence de style du plus banal village français. Il n'y a pas si longtemps qu'elles étaient encore couvertes de chaume, ce qui pouvait leur donner un caractère champêtre: elles le sont maintenant de tuiles industrielles et de plaques de fibro-ciment. Toutes sont peintes de ces couleurs fades, gris sale, vert maladif ou jaune délayé, que nous retrouverons dans la Vieille Serbie. Dans l'infini de cette avenue piaillent sous une ombre maigre des moutards et des poules.

Les autres rues sont un peu moins larges, lignes droites de maisons semblables, et qui se coupent à angle droit. Pas un morceau d'architecture, pas un dessus de porte, pas un balcon, pas un pilastre, des murs secs, des fenêtres sans saillie, des portes qui sont un trou rectangulaire. Et peut-être cela vaut-il mieux, si l'on s'en rapporte aux statues en ciment et aux lions du même qui ornent la Banque du Commerce, ou à la façade en céramique de couleur de la Narodna Banka.

- C'est effarant, me dit Marie-Jeanne, d'être venu

si loin pour trouver ça!

Une petite place de chef-lieu de canton a un bel arbre qui abrite les tables d'un café. Les autres sont d'immenses aires de cailloux où s'étiole un ormeau veuf. On avait de la place, on ne l'a pas ménagée, et la ville s'étire tant qu'elle peut pour avoir l'air d'une capitale. Son jardin public n'en finit plus, avec ses longues allées de sapins noirs où règne une ombre de cimetière.

Ceux qui rêvent du costume monténégrin feront bien de pousser jusqu'au cœur du pays. Encore ne rencontreront-ils quasi nulle part la redingote traditionnelle des Tsernagortses. Il se promène encore dans la ville quelques vieux messieurs, la canne ou le parapluie à la main, qui portent la kapa à fond rouge, la culotte bleue à la turque, des jambières de laine et le gilet rouge à broderies d'or sous un veston de confection. Ils ont même dans leur ceinture drapée un revolver bien astiqué, et sont munis d'une large cartouchière dans laquelle ils entassent, à défaut de balles, leurs cigarettes. Mais c'est bien l'agonie de ce somptueux costume de la Tsernagora que je contemplais, enfant, sur des boîtes à biscuits.

En revanche, nous avons vu à Cettigné les plus magnifiques guenilles que j'aie admirées dans mes voyages, deux types qui s'en allaient gravement, avec cette noblesse dans la démarche qui n'appartient qu'aux gens d'ici. Leurs vêtements, du haut en bas, n'étaient qu'une mosaïque de pièces soigneusement cousues, variées comme un carnet d'échantillons.

- Chiche, me dit Marie-Jeanne, que je retrouve l'étoffe d'origine.

- Je tiens le pari.

Nous les avons suivis pendant un bon quart d'heure, avec pudeur et prudence, car les gens de Cettigné sont terriblement susceptibles, nous avons examiné chaque carré d'étoffe, cherché à établir une moyenne, supputé les dates et les déplacements, nous n'avons pu résoudre le problème, et Marie-Jeanne a perdu son pari.

Les femmes, entièrement vêtues de noir, portent sur la tête une mantille de veuve retenue par les nattes de cheveux qui se croisent au-dessus du front, et sur les épaules un grand châle noir ou bleu-marine à longues franges de soie. Elles sont presque aussi grandes que les hommes — et c'est ici une race de géants — noires de peau et de cheveux, un profil et des yeux de chèvre, souvent laides, rarement belles, quelquefois admirables. Cela tient de la Corse, avec, d'ailleurs, un air de vendetta, et cette maigreur, et cette âpreté, et ce deuil éternel...

Nous avons fait, comme le touriste classique, la visite du palais royal. La bâtisse ressemble à la maison du notaire dans une petite ville de Picardie. L'intérieur est entièrement meublé par un Dufayel de 1880. J'imagine l'encaisseur de la maison de crédit gravissant, chaque mois, à bicyclette, les Echelles de Cattaro, pour venir présenter sa traite. Faux Louis XV, faux Louis-Philippe, acajou de Sadi Carnot, carpettes courantes, glaces de bazar, régulateurs. Je n'ai vu quelque chose d'analogue qu'au château de Cintra, dans les appartements du dernier roi de Portugal, ou dans certaines résidences de chefs marocains.

On voudrait que ce roi de pasteurs et de guerriers eût habité une maison de bois, couverte d'essentes, comme toutes celles que nous rencontrerons dans la montagne. La grandeur réelle de ce chef d'une tribu invincible ne s'accommode guère de cet immeuble de parvenu, meublé par un grand magasin.

- Filons! me propose Marie-Jeanne après vingt-

quatre heures de Cettigné.

Nous repartons vers Riéka. Pour la dérider, je lui raconte des histoires de Monténégrins que m'a fournies le docteur L... pendant que nous étions ensemble chez le barbier. (Comme ce dernier s'imagine connaître le français, il a fait peindre sur sa boutique, au-dessous de son nom: Raseur.) Les histoires de Monténégrins font la joie des Yougoslaves, comme celles de Marseillais chez nous. Elles sont basées sur un courage réel et sur une indomptable fierté qui confine à la rodomontade.

— Il y a celui, m'a raconté L..., qui pendant la guerre est blessé dans une bataille et transporté à l'hôpital militaire. Comme l'infirmière lui demande de présenter la partie nécessaire à prendre la température, il proteste avec chaleur: « Moi, un Monténégrin, tourner le dos?

Jamais! »

— Si tu racontes tout ça dans ton livre, me dit Marie-Jeanne, je te conseille de ne jamais repasser par Cettigné. Tu recevrais certainement une balle de revolver.

— Dis plutôt une cigarette!... D'ailleurs, sois tranquille, je n'y reviendrai plus.

Nous y sommes tout de même repassés deux fois. Et on ne m'a pas encore tué. Gare à la prochaine fois!



Franchi le bord de la cuvette, la route descend rapidement dans une vallée de pierre ponce. Plus bas, le miracle de l'eau rajeunit la terre. C'est parmi des vergers et des cultures qu'on arrive à Riéka, un gros bourg qui n'est qu'une place ou un quai, avec des moulins et un vieux pont turc, les façades de couleurs chaudes. On est tout surpris de trouver sur la rivière, entre les hauts versants boisés, une petite canonnière battant pavillon national. Nous sommes revenus au niveau de la mer. C'est ici l'extrême pointe du lac de Scutari qui pousse dans un défilé ses eaux couvertes de nénuphars.

Je passe la soirée à jouer aux échecs, dans un cabaret, avec un quartier-maître de la marine royale, et je me fais mettre échec et mat à chaque partie. Ces Yougo-slaves, les Serbes surtout, sont imbattables sur l'échiquier. Marie-Jeanne, pendant ce temps, potasse la méthode Sauer: elle se lance maintenant dans les conjugaisons de cette langue subtile qui a des gérondifs et des participes passés passifs. Nous allons finalement camper au bord de la rivière, dans un grand concert de grenouilles.

Au petit matin, nous escaladons les collines de chênes nains qui nous séparent de Podgoritza. Nous recueillons un jeune otatz barbu et chevelu, coiffé du bonnet tubulaire. Sa robe noire est roussie de crasse. Il pue comme un bouc et ne cesse de regarder d'un air lubrique

le corsage de Marie-Jeanne. Le Puma, dégoûté, s'est

réfugié au sommet de la literie.

C'est un moine du monastère de Daybalé. Nous avons quitté les provinces catholiques que nous ne retrouverons plus avant de longues semaines. La Tsernagora est de religion presque exclusivement orthodoxe, et fleurie de monastères étonnants, comme celui d'Ostrog, dans la vallée de la Zéta, plaqué contre une falaise gigantesque.

Nous laissons notre moine à l'entrée de Podgoritza et nous fumons chacun deux cigares, toutes fenêtres closes,

pour noyer son odeur.

La ville est une espèce de Cettigné, en plus étendu, et de la même banalité. Mais c'est jour de marché 1 et la foule des paysans commence à envahir la place. Nous décidons d'aller à leur rencontre sur la route d'Andriyévitza par où ils affluent des riches vallées environnantes — cela peut vouloir dire à cinquante kilomètres de rayon.

Ils viennent en caravanes pressées, la plupart à pied et par longues foulées, quelques-uns montés sur de petits chevaux ombrageux ou sur des ânes, d'autres entassés contre les ridelles de chariots primitifs, très longs et à roues pleines. Les vêtements sont tristes, de laine noire grossière ou d'une confection à bon marché. Rien ne distingue les hommes de l'ordinaire européen, si ce n'est la kapa, la ceinture et les opanké. Quelques-uns portent une sorte de turban fait de ces pechkirs dont je parlerai plus loin, serviettes de lin brodées de figures et de géométries. Ils ont presque tous un parapluie passé horizontalement sur la nuque, comme les Asiatiques portent leur fusil.

<sup>1.</sup> Les marchés, dans tout le sud du pays, sont d'un tel pittoresque et transforment à ce point la physionomie des villes, que je crois nécessaire d'en indiquer le jour de la semaine, chaque fois que je le pourrai. A Podgoritza, le lundi.

Les femmes ont la robe de deuil de la Tsernagora, mais de temps en temps s'épanouit dans leur troupe noire une grande fille vêtue d'une lourde robe de lin blanc brodée de laine foncée, qui s'évase par le bas et se dandine comme une cloche. Certaines marchent sur la route, de ce pas rapide des gens d'ici, portant sur les épaules et derrière le cou un jeune veau, comme le Bon Pasteur porte son agneau. D'autres ont sur l'épaule ou sur la tête un berceau de bois à archets, d'une menuiserie compliquée et ornée de sculptures, dans lequel sommeille un bébé maintenu par des sangles de tapisserie et couvert de médailles pieuses. C'est leur manière de porter leur enfant, pendant des lieues, et l'on croirait à les voir marcher que cet édifice ne pèse rien.

Cette migration paysanne, que nous retrouverons tant de fois sur les routes, entraîne avec elle des troupeaux de bœufs, de chèvres et de gros moutons mérinos, des ânes chargés de bois, des mulets ployant sous des sacs de farine ou sous des couffes de laine remplies de neige durcie et qui pissent sous la chaleur, dans la poussière du chemin.

Longtemps, nous croisons la foule nomade. Les groupes deviennent plus rares à mesure que nous nous élevons dans la vallée de la Moratcha. La rivière s'écoule au fond d'une ravine, entre des murailles de poudingue creusées en balcon par les eaux. Nous la quittons pour gravir la pente du Konovi, dans un décor montagneux d'un romantisme outré, un Gustave Doré pour l'Enfer de Dante. Cela nous mène à douze cents mètres, au milieu d'une solitude affreuse, sur un chemin qu'affleure la roche, de telle sorte qu'on semble parfois monter un escalier aux marches inégales.

C'est au milieu de ce désert pierreux, sans trace de vie humaine, que nous avons trouvé, au tournant du chemin, un monsieur très élégant, en complet clair, faux col et cravate de soie, assis sur une roche, les jambes croisées, une rose dans la main. Sans doute attend-il encore sa fiancée...

La deuxième montagne franchie, nous nous laissons descendre jusqu'à Kolachîn à travers une Suisse verte et boisée, versants de pâturages, forêts d'ormeaux, de hêtres et de sapins.

Kolachîn 1 est un vrai bourg tsernagortse, et le marché répandu dans ses rues exaspère son pittoresque. On est déjà dérouté par la variété des costumes. Mes notes commencent à s'embrouiller dans cette multitude de formes, de coloris et de matières. Que sera-ce plus loin! Il v a des femmes en fichu à franges, d'autres en coiffe de lin, d'autres en mantille noire. Certaines ont la grande chemise de soie naturelle, tissée par elles-mêmes en longues raies blanches, ton sur ton, largement ouverte sur la poitrine. Le tablier de tapisserie des orthodoxes et le gilet de Novi-Pazar tranchent sur des robes de toile. Les hommes, Serbes ou Arnautes musulmans, sont noirs comme des mineurs. La calotte d'enfant de chœur, le tchoulaf, monte de Petch jusqu'ici, mais ici elle est noire, comme aussi la veste et le chakchiré (la culotte).

 — Ça devient rudement amusant! s'écrie Marie-Jeanne qui empile dans sa mallette les belles chemises de soie.

Je lui donne le volant pour gravir la troisième montagne. La route est excellente. Elle nous porte à seize cents mètres pour nous faire retomber à huit cents, dix kilomètres plus loin, dans la grasse vallée d'Andriyévitza <sup>2</sup>.

C'est, avec Mourino qui le suit dans la même vallée, un des deux gros villages les plus typiques de la région.

<sup>1.</sup> Marché le lundi. 2. Marché le lundi.

D'ensemble, on ne voit que des toits, argentés quand ils sont neufs, noirs quand ils vieillissent, faits de ces petites planches de sapins, superposées comme des tuiles, qu'on appelle des essentes. Ils sont énormes, plus grands que la maison qu'ils coiffent d'un chapeau carré. Les murs sont blancs ou badigeonnés de couleurs vives. Marie-Jeanne me fait remarquer que les volets peints en brun et divisés en sections ressemblent à de grandes tablettes de chocolat.

Qu'on ne cherche pas ici une architecture. Ce sont des bourgs de montagnards, c'est fait de la roche et de la forêt, cela rejoint, par conséquent, la Biscaye ou le Jura. Qu'on y ajoute l'âpreté balkanique, ce quelque chose de primitif qui aboutit à l'isba. Rien d'agréable dans ces agglomérations de paysans noirs. Elles sont tristes et pauvres. Ces gens-là n'ont de précieux que ce qui se transporte: costumes, linge, bijoux. On dirait qu'ils attendent toujours l'invasion d'une armée incendiaire.

Nous gravissons maintenant la dernière montagne. C'est une ascension interminable, dans un décor d'une telle puissance qu'il vous ramène aux principes de l'épopée slave. Dans cette solitude tragique, on croit entendre la plainte des vilé, ces walkyries de la Tsernagora. Les montagnes sont couvertes de forêts centenaires où vivent encore des loups et des ours. Tout en haut, à mille sept cents mètres nous sommes pris dans un orage monstrueux. La voiture est secouée par les rafales, la pluie ruisselle sur les vitres, un nimbe électrique illumine la crête des monts. Nous ne verrons rien de l'autre versant, au moins cette première fois. La verdure est si dense et la pluie si serrée que nous ne pouvons rien découvrir du majestueux paysage qui nous entoure.

Cette route qui dévale vers Petch en suivant les cas-

cades d'un torrent date de quelques années. Ce n'était à l'époque de la guerre, en 1915, qu'un étroit sentier de mulet, l'un de ceux que suivirent les régiments pendant l'atroce retraite d'Albanie. A l'entrée du défilé on fit rouler dans le torrent les canons et les camions qu'on devait abandonner. Les hommes, à pied, épuisés par la faim, se traînèrent jusqu'au sommet de la montagne. Des centaines de Serbes et de Français sont tombés sous ces hêtres et ces chênes. Ceux qui survivaient enlevaient les chaussures des morts: tous les cadavres avaient les pieds nus. Un tiers seulement de ceux qui s'engagèrent sur ce sentier maudit parvint à Scutari d'Albanie.

La route d'aujourd'hui est un monument aux Morts.

## XII

# PETCH ET DETCHANI

est si serrée entre des falaises géantes qu'elle doit se tordre comme un nœud et passer sous ellemême à travers la roche, on voit se déployer le grand polié de la Métokhia, plaine de cultures qui s'étend de Petch à Prizrèn, le long de la frontière albanaise.

C'est l'entrée de la Serbie du Sud, cette vaste province dont les Turcs s'emparèrent, avec tout le royaume serbe de Douchân, après la bataille de Kossovo, en 1389, et que les Serbes reprirent à la Turquie en 1912. Elle a donc subi la domination turque et musulmane pendant plus de cinq siècles. Je tiens à souligner ces dates qui ont une importance capitale si l'on veut étudier le problème complexe que représentent les mœurs, les religions et les monuments de la province.

Dès qu'on y pénètre, avant même d'avoir touché la ville de Petch, on rencontre l'édifice symbolique de l'Orthodoxie serbe, la très ancienne Patriarchie, la Mecque

des Yougoslaves orthodoxes.

On domine de la route les bâtiments trapus du monastère et les trois coupoles de son église, aplaties comme le casque de guerre des soldats anglais. Un mur bas et épais, blanchi à la chaux, enferme ce lieu sacré. Rien ne l'a jamais préservé contre l'émeute et la destruction. Il est cependant demeuré intact, après cinq siècles de domination de l'Islam, comme d'ailleurs les quelque trois cents monastères orthodoxes disséminés à travers la Serbie du Sud et la Vieille Serbie.

Il n'en existe pas moins, en Yougoslavie, une histoire officielle, enseignée dans les écoles, où les Turcs sont dépeints d'une manière analogue à celle dont la royauté française est décrite dans nos manuels scolaires. Ce ne sont qu'assassinats, destructions systématiques, persécutions religieuses, etc. Les trois cents monastères qui témoignent clairement de la tolérance turque ne peuvent rien contre les souvenirs d'un esclavage réel, mais qui n'a pas eu un caractère religieux.

Non seulement, les Turcs, après la bataille de Kossovo, laissèrent debout la plupart des églises et des couvents orthodoxes, mais ils autorisèrent l'exercice du culte et accordèrent même aux confréries religieuses des statuts qui garantissaient leur existence et les enrichissaient. Ce peuple musulman, qui s'interdit la représentation de la figure humaine, ne se permit pas de toucher aux peintures byzantines qui remplissaient de rois, de saints, d'apôtres, d'anges et de personnages évangéliques les parois et les voûtes des églises orthodoxes. La négligence des moines a laissé périr dans l'humidité et la décrépitude une bonne partie de ces fresques que le « fanastisme » turc avait conservées.

On l'accuse tout de même, dans les manuels, d'avoir, par exemple, crevé les yeux des saints et des apôtres peints sur la cimaise, c'est-à-dire à portée de la main. C'est une inculpation absurde, car ces hommes qui avaient le droit, né de la force, de badigeonner, comme ils l'ont fait ailleurs, les peintures religieuses, n'avaient aucune raison de s'amuser à gratter les pupilles. J'ai pu constater, du reste, que ce sont les dévots eux-mêmes

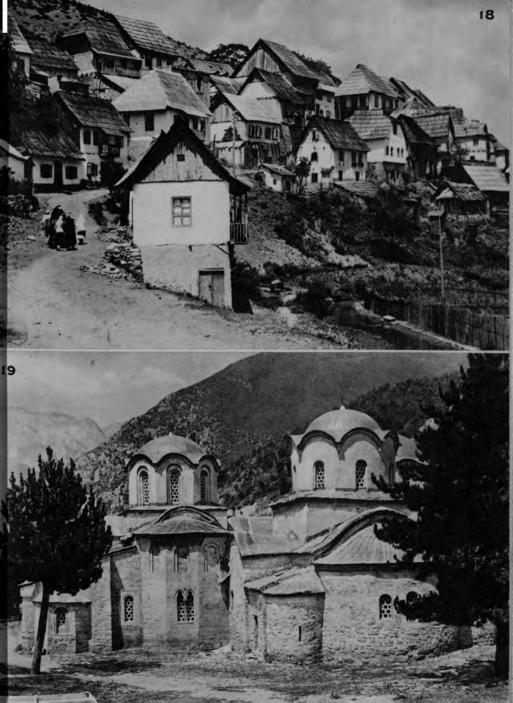
qui se livrent à cette mutilation. Le paysan orthodoxe n'a rien trouvé de mieux, pour guérir les maladies d'yeux, que de répandre sous les paupières la poussière colorée qu'il a obtenue en grattant les yeux des peintures saintes. Plusieurs moines m'ont dit qu'il était impossible d'empêcher les paysans de s'adonner à cette médecine iconoclaste.

Une seule chose est vraie, une seule chose compte en somme : c'est que les monastères de Petch, de Detchani, de Skoplié, de Gratchanitza, de Stoudénitza, de Zavala, et tous ceux de la Franchka Gora, et tous ceux de la vallée de la Morava, ont subsisté dans les deux Serbies pendant cinq siècles de domination turque. Et s'il n'en existe plus un seul en Bosnie, c'est parce que les Bogoumiles, Slaves convertis de leur plein gré à l'islamisme, au commencement du xvº siècle, les ont détruits de fond en comble avec un acharnement de néophytes.

Les peuples sont toujours injustes à l'égard des régimes qu'ils ont renversés. Les sottises de notre enseignement scolaire à propos des grands personnages qui ont créé la France et qui l'ont faite sous leur règne la première des nations, rejoignent les erreurs flagrantes de l'enseignement yougoslave qui a fait de la domination turque une ère de fanatisme et de barbarie. Ce sont des réactions peut-être nécessaires, au moins en ce qui concerne la foule des ignorants. Mais qu'on me permette de tirer ici mon chapeau à la grandeur des rois de France et à la tolérance turque.



Nous contournons le mur de la Patriarchie et nous nous arrêtons devant un portail de ferme qui est l'entrée du monastère. Tous ceux que nous rencontrerons sur des centaines de kilomètres auront ce même aspect







de huerta, comme disent les Espagnols: un mur circulaire autour d'un grand verger où sont disséminés l'église, l'habitation des moines, celle des serviteurs, la métairie et les ateliers. Il en est de grands ou de petits, de riches ou de pauvres, mais la disposition est toujours semblable.

L'enclos de la Patriarchie est planté de pommiers, de noyers et de mûriers dont l'un, noueux et mutilé, date certainement de la fondation du monastère. Sous l'ombre heureuse des arbres, une fontaine chante par ses huit jets tombant dans une cuve cylindrique de marbre rouge, ornée de reliefs primitifs, plantes, aiguières et personnages. C'est la Sainte-Eau qu'il faut boire pour recevoir la bénédiction du Gospodîn (Seigneur). Quelques otatz barbus, coiffés du pot à fleurs noir, sont assis sur des bancs de pierre ou se promènent sous les pommiers.

L'église est du type de presque toutes celles de l'ancien royaume serbe, petite, trapue, très simple, d'influence byzantine, des coupoles basses sur de hauts tambours troués de fenêtres de forme romane. Elle a la couleur tendre de la chair des blondes. Elle est bâtie de gros blocs rectangulaires, irréguliers. Par place, un reste d'enduit laisse deviner des fresques à peu près effacées. Il est probable que les murs extérieurs étaient décorés de peintures, au moins du côté de l'entrée.

Il y a trois chapelles jointes, où si l'on veut deux nefs courtes et une plus longue au milieu, sans communication entre elles. Toutes trois sont réunies par un atrium ou péristyle fait de colonnes et d'arcades qui primitivement devaient être ouvertes mais qui sont murées depuis très longtemps.

L'otatz Yosip, avec une énorme clé de citadelle, ouvre une porte basse et me fait signe d'entrer. Je pénètre dans le péristyle qu'une ombre douce remplit de ferveur religieuse. Peu à peu se dessinent autour de moi de longues formes humaines aux gestes hiératiques, rois, saints, apôtres, Vierges et princesses, tous lunés de grandes auréoles. Je distingue bientôt leurs dalmatiques, leurs manteaux brodés, leurs tuniques ornées de croix, leurs couronnes, leurs trônes, enfin leurs visages liturgiques aux grands yeux inexpressifs, comme ceux des mosaïques de Ravenne. Tout l'atrium, murs, piliers et voûtes, et les trois nefs, du haut en bas, sont couvertes de peintures byzantines, personnages plus grands que nature, figurations symboliques, scènes de l'Evangile.

C'est pour moi une véritable épiphanie, car le mot révélation n'a pas le caractère mystique de cette découverte. Depuis longtemps, je me demandais ce qui comblait le vide, dans l'histoire de la peinture, entre Ravenne et Cimabue, entre le viº siècle et le xiiiº. La réponse, je la trouve ici, dans ces fresques qui revêtent l'église

d'une tapisserie somptueuse.

Qui les a peintes? On ne sait trop. On dispute làdessus depuis des années. Cinq ou six thèses s'affrontent. Probablement des moines grecs qui avaient conservé la tradition de Byzance. Mais le problème est plus complexe. Une étrange vie anime certaines figures, particulièrement dans les scènes de la vie du Christ. Cela va plus loin que la raideur byzantine. On pense quelquefois à Duccio da Boninsegna, sans qu'on puisse dire qu'il y ait la moindre influence, au moins de ce côté-ci. Le trait a encore l'épaisseur de la mosaïque mais le dessin a plus de liberté. Il s'agit évidemment d'un art traditionnel, très antérieur à Cimabue et Giotto, bien que la plupart de ces peintures soient contemporaines de ce dernier.

J'imagine des moines venus du sud, de la Macédoine, des îles grecques ou du mont Athos. Ils sont montés jusqu'ici à l'époque du développement de l'ancien empire serbe et de ses fondations religieuses. Douchân et ses successeurs ont créé d'innombrables monastères. Il y avait de la besogne pour ces ouvriers infatigables. Leur peinture n'a pas de date précise, ni par ses inscriptions ni par sa manière. Cela se porte sur deux ou trois siècles, cela n'évolue pas plus que la sculpture égyptienne en un même nombre d'années, et cela meurt avant la fin de l'empire serbe. Toutes sont antérieures à la domination turque.

Chose étrange, si ces fresques décorent un grand nombre de monastères des deux Serbies, il n'y en a presque pas ailleurs: dans deux couvents de Bulgarie, deux ou trois de la Russie méridionale, c'est tout. Quels étaient donc ces hommes qui semblent attachés à la dynastie serbe de Némanitch? On ne le saura sans doute jamais, car les travaux de M. Millet ont été aussi loin que possible et ne nous apprennent rien là-dessus. Je l'ai rencontré dans un monastère abandonné, au plus profond de la noire vallée de la Treska, près de Skoplié. Il n'a pas voulu trancher la question. C'est un savant plein de prudente sagesse, comme tous ceux qui ont touché le fond des connaissances humaines.

Qu'importent, après tout, les origines et les auteurs de ces admirables fresques. Qu'importent l'homme et la signature. L'œuvre, peinture ou livre, n'est qu'une pierre d'un monument fragile, quelque chose comme ces amas votifs que les conducteurs de caravane, dans les déserts de Chine, forment lentement en jetant chacun son caillou, en passant.



Petch 1 est la première de ces petites villes turques

<sup>1.</sup> Marché le samedi.

qui se ressemblent toutes et que je décrirai ici en une seule fois: Djakovitza, Prizrèn, Gostivar, Okhrid, Bitoli, Prilep, Vélès, etc., avec leurs maisons de bois et de torchis, leurs mosquées blanches, leurs eaux bruis-

santes, leur pavé de gros galets.

Elles sont bâties sans aucun plan, comme pousse un taillis, et suivant la conformation du sol. Dans la plaine, comme Petch, elles s'allongent dans tous les sens, avec de grands espaces vides qui ne sont ni des rues ni des places mais des espèces de terrains vagues bosselés et semés de gravats. Dans la montagne, comme Prizrèn, elles émergent du torrent générateur, grimpent aux pentes, chevauchent les arêtes, mélangent confusément leurs baraques et leurs cimetières. Elles sont noires, à cause de leurs toits de vieilles tuiles trop cuites, de pierres ou d'essentes, et de leurs appentis de planches vermoulues, mais aussi propres que peut l'être une ville de bois, ce qui n'est pas la propreté de céramique et de ciment dont nous avons fait un principe.

Il y a dans chacune de ces villes la mosquée ronde et blanche — parfois plusieurs — sous une coupole aplatie, flanquée de son minaret pareil à un long cierge coiffé d'un éteignoir pointu, et bagué à mi-hauteur par le balcon du hodja (muezzin). On voit ce dernier, aux heures de la prière, jeter aux quatre points cardinaux, les mains en cornet, l'appel aux fidèles, ce qui n'est pas en vain dans cette région où l'islamisme a conservé toute sa vigueur. Il y a aussi la tour de l'horloge, qui continue à marquer l'heure d'Istamboul. Elle a souvent des formes étranges, comme celle de Petch qui ressemble à une lunette marine à moitié développée.

La ville elle-même est faite de maisons basses, un seul étage en saillie, recouvert d'un crépi et blanchi à la chaux, le rez-de-chaussée occupé par des boutiques sans fenêtres, fermées d'épais volets de planches qui se rabattent de haut en bas et forment éventaires. Les petits métiers y pullulent, batteurs de cuivre, tailleurs, corroyeurs, etc., les artisans assis à la turque sur un

faux plancher et travaillant sur leurs genoux.

Tout ce que je dis là, je le sens, n'est pas visuel et exprime moins de choses que la plus banale des photos. Il n'est pas possible de fixer dans la phrase ce qui fait l'attrait de ces petites villes musulmanes, leur désordre architectural, l'imprévu des constructions et des matières, la fantaisie du dessin, le champignonnement des hangars, des réduits, quelque chose de bâclé, d'éternellement provisoire, même lorsque cela tombe en ruines. On sait que je déteste le pittoresque de la saleté. Ce n'est pas ça du tout. C'est la ville dans ce qu'elle a de plus profondément humain. Chaque demeure a sa personnalité, répond à la manière de vivre de celui qui l'habite ou y travaille.

Il va de soi que l'Etat fait tout ce qu'il peut pour banaliser ces villes savoureuses. Il y a dans chacune d'elles un petit groupe d'affreuses bâtisses occidentales qui joue des hanches et du derrière aux dépens du reste. Petch a déjà son jardin public et sa mairie. A Prizrèn il n'y a rien à faire : c'est la plus belle turquerie que je connaisse dans le pays. Mais Vélès et Bitoli cèdent du terrain, Débar a des acacias en boule, et

Tétovo s'apprête à mourir.

Sans doute l'évolution d'un pays a ses exigences, mais les mœurs d'une province ont aussi les leurs. Le mieux serait sans doute d'appliquer ici les principes de notre grand Liautey au Maroc : bâtir la ville nouvelle à côté de la ville ancienne et non dans celle-ci. C'est ce qui s'est produit à Skoplié, bien par hasard, parce que le Vardar sert de fossé entre l'ancien Ouskoub et la jeune cité yougoslave.

非非

Quatre jours de flânerie dans Petch. Un éternel bruit d'eaux courantes dans toutes les rues, le torrent divisé en une multitude de ruisselets qui courent sous des planchers disjoints, traversent les maisons, arrosent les jardins.

Nous mangeons dans un de ces petits restaurants turcs où des choses exquises sont présentées dans des plats de cuivre, sur un fourneau de maçonnerie qui tient le milieu de la pièce. Il y a là un brave homme qui nous a adoptés parce qu'il sait le français, dit-il en serbe. En vérité, il n'en connaît que trois mots, les plus bizarrement assemblés, qu'il répète à chaque instant avec un rire magnifique:

- Oui comme chéval.

A tout ce que nous lui disons en français, et même en serbe, il commence toujours par répondre :

- Oui comme chéval.

Je n'ai jamais pu me faire expliquer ce qu'il voulait dire ni par quel sortilège ces trois mots lui étaient restés de son contact avec les nôtres pendant la guerre. En désespoir de cause, nous l'avons appelé: Oui-commechéval. C'est avec lui que nous trimbalons dans la ville, avec lui que nous allons prendre le café, l'incomparable café du pays, dans un petit cabaret qui porte comme enseigne, en français mais en caractères cyrilliques: Café de Paris.

Il défile devant nous une population étonnante. L'élément serbe ou tsernagortse, qui représente le progrès, a introduit la confection et le bleu-mécano. Mais ce n'est pas grand'chose, et tous les autres portent les costumes traditionnels.

Les plus nombreux sont les Arnautes, musulmans de lointaine origine albanaise, très grands, blonds pour la plupart, qui forment presque uniquement la classe paysanne de la région. Ils ont un vêtement de laine blanche rugueuse, passementé de larges galons noirs qui contournent les poches et recouvrent les coutures. Le pantalon, le chakchiré, qui ressemble à des braies, a le fond pendant de la culotte turque. La veste, le fermen, est bâtie comme une vareuse de marin, avec le grand col carré dans le dos. Ils portent sur la tête une petite calotte de laine blanche, pareille à celle de nos enfants de chœur. Par temps de pluie ou en hiver ils s'enveloppent dans une pèlerine à capuchon, la vapoundza, soutachée de noir elle aussi, et d'une fantaisie de dessin, blanc et gris de plusieurs tons, absolument cubiste. Elle est d'une élégance pleine de noblesse et donne à ces paysans une allure princière. Certains portent un turban de toile blanche dont le bout forme un drapé autour du visage.

Je parlerai des autres costumes en décrivant le marché de Prizrèn où toutes les variétés de la province se trouvent réunies dans un tumulte bigarrè. Le marché de Petch est moins riche parce qu'il n'a pas d'accès direct

avec l'Albanie et les vallées de la Djalica.

Oui-comme-chéval nous chaperonne de visite en visite chez des amis musulmans. La maison occupe le milieu d'un jardin fermé de hautes murailles. Quand on frappe du marteau, on entend des petits cris, un bruit de volaille apeurée. Ce sont les femmes qui se cachent : le marteau heurté d'une certaine manière a annoncé des hommes. On ne trouve plus que les mâles de la maisonnée, le maître descendu à notre rencontre, son fils aîné ou un parent. L'accueil est si cordial qu'on se croirait de très anciennes connaissances.

Une treille épaisse fait un auvent de verdure tout autour de la maison. Une charpente d'un bleu de fresque, le bleu même de Giotto à l'Arena, supporte un étage de torchis, peint en blanc. Le rez-de-chaussée n'est habité que par les serviteurs, qui sont aussi des artisans travaillant pour le compte du maître. Un escalier de bois monte à l'étage. Il est de bon ton de laisser ses chaussures au bas de l'escalier, car la propreté musulmane est minutieuse, parquets de bois blanc, savonnés, grattés à la paille de fer, tapis de chiffons d'un blanc immaculé, délicieux de fraîcheur sous les pieds nus, comme un gazon ou de la mousse.

Le salon de réception est une grande pièce claire au plancher couvert de tapis bosniaques. Un large divan règne dans le fond de la pièce, sous des fenêtres si rapprochées qu'elles forment une longue verrière. Les murs sont faits de placards ouvragés, polis et blancs comme l'os, et qui renferment les fontaines d'ablutions et les garde-robes. Très peu de meubles et de bibelots : un régulateur, un miroir à cadre doré, surmonté d'un voile de lin brodé d'or.

On s'assied sur le divan : un mince matelas couvrant les coffres de mariage peints d'arabesques et de fleurs vives. Un serviteur, pieds nus, apporte le café sur un plateau de cuivre et le slatko, coupe de fruits confits au sirop, entourée d'une multitude de verres d'eau et de petites cuillers. On m'en offre d'abord, à tous les hommes ensuite, à Marie-Jeanne en dernier lieu, car si elle est l'étrangère invitée, ce n'est tout de même qu'une femme. Je suis très embarrassé de cette foule de cuillers et de verres d'eau. Qui-comme-chéval me tire d'affaire. On prend une cuillerée de confiture et on la mange en tenant un verre d'eau au-dessous, on pose la cuiller sur le plateau et l'on boit une gorgée d'eau. On ne se sert jamais ni de la même cuiller ni du même verre. Autant de cuillerées, autant de cuillers et de verres. Le serviteur les renouvelle sans cesse. Il ne se présente jamais que de face, s'éloignant à reculons pour sortir de la pièce. Quand il se tient immobile, il a les pieds joints et les deux gros orteils crochés l'un sur l'autre.

A la demande de Oui-comme-chéval, notre hôte enlève les matelas du divan et ouvre les coffres de famille. Ils sont bourrés de merveilles qu'il déplie lentement devant nous : lourdes tuniques de soie à larges manches tombantes, gilets brodés d'or et de soie, ceintures fluides, pechkirs de noces qui ne sont qu'une feuillée d'or blond sur un tissu impalpable, larges pantalons de plusieurs mètres de tour, la cheville faite d'une large manchette de passementerie. Il v a aussi des bijoux d'or et d'argent, de nacre, de corail rouge, tout ce que portent les femmes sous le dzar de coton et le voile de visage, le chember noir, quand on les rencontre dans les rues. Car ces affreux surtouts boursouflés, en cotonnade ravée comme de la toile à matelas, qui se promènent un peu partout, principalement en Bosnie, cachent tous les raffinements de la toilette orientale, pour le seul plaisir du maître.

Il est étrange, en effet, que la Yougoslavie, dans ses provinces musulmanes, soit beaucoup plus turque que la Turquie moderne. Femmes voilées, derviches, fez et turbans, tout ce qui a disparu dans le pays de Kémal, demeure intact en Serbie du Sud, en Bosnie et en Hertzégovine.

\*

Devant la mosquée, Oui-comme-chéval, qui est musulman, s'incline devant un magnifique moine orthodoxe, un otatz en robe noire et bonnet tubulaire, et lui baise la main. Il nous présente:

 Monsieur Tchertchévitch, écrivain français... Le Père Déonitié, higoumène de Detchani.

Il oublie évidemment de présenter Marie-Jeanne --

une femme! — au chef, le prieur si l'on veut, du grand monastère. L'higoumène parle un français correct. Il nous invite à prendre le café à la terrasse de notre hôtel. C'est un bel homme aux longs cheveux bouclés, la barbe en fleuve, noire et bien taillée, des dents splendides, des mains aristocratiques, quarante ans. Il parle d'une voix claire, avec autorité. On le sent maître incontesté du pays. Les monastères, depuis la libération des Slaves, ont un pouvoir suzerain.

- A partir de ce moment, vous êtes mes hôtes.

Nous nous embarquons tous trois dans la voiture. Oui-comme-chéval m'embrasse longuement, comme le font les gens d'ici, joue contre joue, les mains passées dans le dos du copain, en grognant. Quand nous démarrons, il court à côté de la portière :

- Do vidjénia! (Au revoir!) Do vidjénia!

Je lui tends la main par la fenêtre, et il continue à courir en tenant ma main dans les siennes. Le bon bougre a les yeux pleins de larmes. Moi aussi d'ailleurs. Il me lâche enfin, et pendant que nous nous éloignons je l'entends crier d'une voix rauque ;

- Oui comme chéval, priatéliou!

Tout ce qu'il sait de français et son amitié...

J'accélère pour ne plus l'entendre.

Champs de blé, la moisson. Les paysans travaillent par équipes, longues lignes de silhouettes toutes blanches parmi les chaumes. Le labeur des champs en est simplifié et égayé. J'entends la cadence des chansons qui animent les faucilles, car ils ignorent la faulx. Ils font eux-mêmes tous leurs instruments. La charrue n'est qu'un bâton. La femme tire avec le bœuf. Elle est habituée à ce rôle de bétail. Elle fait aussi des enfants.

Le Père Déonitié me parle de Detchani. C'est un monastère richissime : un million de revenus bancaires, plus les fermages ou le produit des terres et des forêts, des centaines et des centaines d'hectares. C'est une sorte de principauté religieuse, analogue à nos grands couvents de l'ancien régime. Ils ont une hospitalité royale. Les jours de pèlerinage, le monastère nourrit à ses frais plus de quinze mille personnes.

On y arrive par un sous-bois d'antiques châtaigniers. C'est au milieu d'une vallée très verte, dans les contreforts du mont Plech que l'on voit au fond. Toujours cet aspect de ferme. L'entrée est celle d'une grosse métairie bourguignonne, la cour une prairie, l'église au milieu, tout le tour formé par des hâtiments à galerie de charpente, le bois doré du châtaignier.

Un groupe de messieurs coiffés du fez vient à notre rencontre et baise les mains de l'higoumène. Il me dira plus tard que ce sont des musulmans albanais, descendants des grandes familles qui ont protégé le monastère depuis Kossovo. Nous montons tous au salon des visiteurs, très franciscain, mobilier Louis-Philippe. Des petits serviteurs apportent le café, le slatko, la schlivovitza (eau-de-vie de prunes). On boit sec dans ces couvents, comme dans tout le pays d'ailleurs.

Le soir, nous dînons tous deux, seuls hôtes ce jour-là, au petit réfectoire, avec le Père Déonitié et un moine noir, à barbiche et cheveux longs, qui ressemble à mon cher André Suarès. Dîner de truites pêchées dans le torrent qui ronfle au bas du monastère, un monceau de truites, dans un plat énorme, des truites d'un pied de long, à la chair saumonée. L'higoumène en fait porter une entière au Puma qui se battra toute la soirée avec ce poisson de Cocagne.

Nous restons longtemps à table, en compagnie d'un vin blanc fruité qui ressemble au Mont-Louis et de nombreuses carafes de schlivovitza. Puis, les deux moines nous accompagnent jusqu'aux portes de nos chambres, car jamais un homme et une femme, « pas même le roi et la reine », me dit le Père, ne peuvent dormir ensemble dans un monastère.

En faisant ma toilette du soir, je m'aperçois que les serviettes, de lin un peu rèche, sont bordées de dentelle véritable. Mon lit est couvert d'une grande pièce de soie blanche, d'une suavité presque charnelle. Le Puma s'est couché en rond au milieu. Avec un petit ventre tout gros, il rêve à ces grandes maisons où des curés à barbe nourrissent les chats de truites saumonées.



Je me lève de grand matin pour visiter l'église qui est la plus belle et la plus riche de la Serbie du Sud. Elle est d'une architecture mixte, le plan général et la coupole à haut tambour des églises byzantines, la décoration italienne de la Marche et des Pouilles. Portes et fenêtres à arcature romane sont décorées de puissants rinceaux décoratifs, les mêmes que j'ai vus dans les monuments de cette époque, en Normandie, en Provence, à Palerme et ailleurs. Bâtie en assises alternées de marbre jaune et de marbre mauve, comme tant d'églises italiennes, celle-ci a également les corniches à arceaux de Zara. Rien n'est plus émouvant que cette interpénétration des styles méditerranéens à une époque où les communications étaient rendues si difficiles par la piraterie et les guerres religieuses. Cette église orthodoxe. édifiée par un empereur serbe aux frontières de la Macédoine, a le même esprit que la basilique de Monreale construite par les rois normands.

Le nartex qui précède l'église elle-même, comme à Vézelay ou à Saint-Jacques de Compostelle, a quatre piliers octogonaux qui soulèvent une grande envolée de voûtes, et un portail intérieur où l'on retrouve les lions de Troghir, de Kortchoula et de Ferrare. L'intérieur a

trois nefs séparées par des piliers carrés et deux hautes colonnes de marbre. Elles lancent vers le ciel l'oraison passionnée de la coupole.

Je me suis assis dans un coin d'ombre et je contemple la merveilleuse tapisserie qui se déploie devant moi. Murs, piliers, coupole, abside, sont couverts, du sol à la clé de voûte, de ces fresques byzantines que la Patriarchie de Petch m'a révélées. De longues figures hiératiques, vêtues d'aubes droites et de lourds brocards, tiennent des croix d'orfèvrerie, des glaives, des phylactères. Le roi Douchân porte sur sa main étendue l'église qu'il a fondée. Ouroch a le visage noir et volontaire. Saint Georges ressemble à un archange. Les Apôtres, couverts de longues chasubles drapées comme des chapes, s'inclinent devant le tombeau du Christ.

Celle qui m'a retenu le plus longtemps sous cette nef chamarrée est l'image tendre et blanche d'une femme. Elle n'a presque pas de corps tant il s'amenuise sous la robe constellée. C'est la femme d'Ouroch Ier, Hélène d'Anjou, venue de France pour épouser ce Némanitch, l'avant-dernier roi du grand empire serbe. Je ne sais rien d'elle, mais elle a des mains de charité, et je retrouve dans ses yeux la douceur du ciel angevin.

# XIII

# DE DETCHANI A SKOPLIÉ

PRIZRÈN : LA FOIRE TURQUE

Our les routes d'ici tout est surprise. Rien n'est dans l'axe de notre mentalité occidentale. Près de Tsernobreg, un grand diable d'Arnaute. un colosse moustachu, vient à notre rencontre, marchant devant ses bœufs qui traînent un chariot de paille. Les bêtes, effravées par le bruit du moteur, s'élancent en avant, renversent l'homme, lui passent sur le corps, et le chariot derrière elles. Je saute de la voiture pour ramasser la victime. Mais le gaillard est déjà debout. Il ne se plaint de rien, il ne m'engueule même pas. Il regarde ma figure angoissée, éclate de rire, et roulant des épaules tant il s'amuse, il relève d'un tour de rein le chariot qui a versé dans le fossé. Sur le bord de la route nous vidons ensemble une bouteille de raki 1 de ma provision. Et l'on se quitte avec de grandes bourrades amicales qui me laissent les épaules endolories.

En flânant dans Djakovitza, qui est un gros bourg à la manière de Petch, nous voyons à l'étalage d'une boutiques de beaux colliers à plusieurs rangs de grosses perles turquoises.

<sup>1.</sup> Eau-de-vie pareille à la vodka.

- J'en veux un! s'écrie Marie-Jeanne.

Elle achète le plus grand et le met à son cou. Il lui descend jusqu'à la taille. Tous ceux qui sont là, le marchand, son frère ou son cousin, cinq ou six amis qui selon l'usage prennent le café dans la boutique, s'esclaffent en se tapant sur les cuisses. Ils s'excusent avec des salâms mais ne peuvent s'empêcher de se tordre. Quand ils ont bien fini de rire, nous apprenons qu'on met ces colliers au cou des chevaux et des mules.

De fait, nous croiserons sur la route plusieurs cavaliers dont les montures ont de ces colliers de perles bleues. Il est certain qu'ils n'en donneraient pas à leur femme. Pour cette race guerrière le cheval passe devant.

Quelque part, dans cette grande plaine ondulée, piquée de minarets et de peupliers tout droits, nous voyons venir à travers champs un étrange cortège. Un pope marche en tête, une chape dorée traînant sur ses talons. Près de lui, un jeune garçon porte sur l'épaule, comme un fusil, une croix de planches ornée de longues bandes de papier multicolore. Vient ensuite un cercueil de sapin, porté par quatre paysans costauds. Ils trimbalent ça comme une caisse vide. Ça tangue et ça roule selon les trous et les bosses du terrain. Derrière, à la débandade, une vingtaine de personnes, hommes et femmes, presque tous vêtus de toile blanche. Tout le cortège avance à pas pressés, comme s'ils avaient hâte d'en avoir fini.

Où vont-ils? d'où viennent-ils? Il n'y a ni village ni cimetière en vue. Ils ne suivent pas de chemin, ils marchent à travers les labours desséchés. Ils viennent vers la route où nous nous sommes arrêtés pour les regarder passer. Ils la traversent et grimpent un talus, de l'autre côté, le mort la tête en bas, hissé sans effort par les porteurs. En haut, tout le groupe s'arrête, et un homme s'en détache, qui redescend vers nous. Sa kapa à la main, il

s'incline devant la portière et nous invite poliment à suivre le cercueil avec lui :

- Kotchété li mé dopratiti?

Sans doute est-ce l'usage du pays. Nous ne savons comment refuser. Au fond, je me demande encore pourquoi nous n'avons pas accepté. Nous avons suivi des enterrements moins drôles que celui-là. Cela pouvait nous mener fort loin dans la campagne, mais qu'est-ce que ça pouvait nous faire? On arrive toujours où l'on veut aller, aujourd'hui ou demain, ou un autre jour...

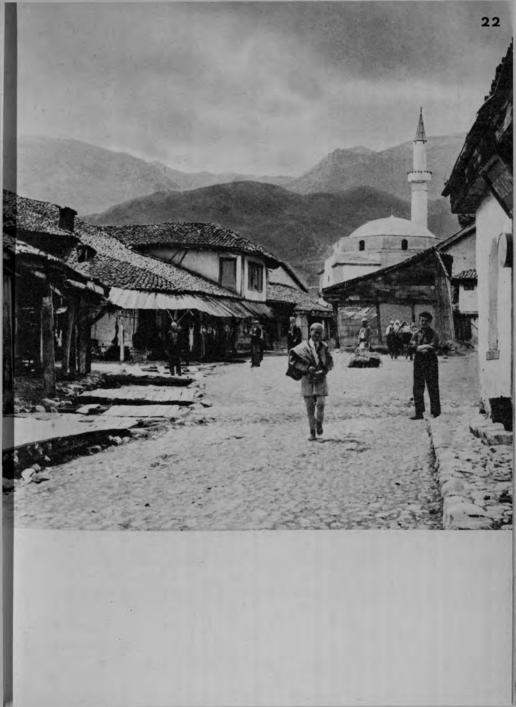
Nous nous excusons avec mille formules de politesse :

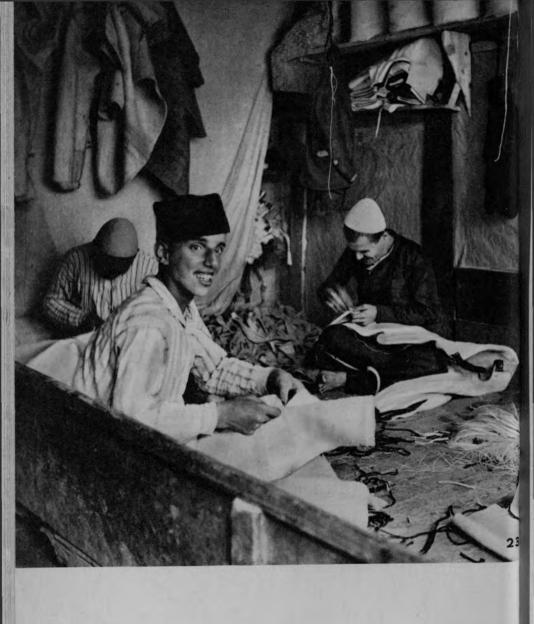
— Vi sté souviché lioubazann. (Vous êtes trop aimable).

Il s'éloigne comme à regret. Le cortège reprend sa marche titubante. Les quatre hommes n'ont même pas

déposé le cercueil pendant la pause.

Ils iront enterrer leur mort quelque part, sous un arbre. Nous connaissons ces cimetières de campagne. Il y en a partout. En pleins champs, on découvre quelques tombes enfouies dans l'herbe. Il n'y a même pas de clôture, aucune limite entre la mort et la vie. Les orthodoxes ont des croix de planches vermoulues. La plupart ont été fauchées par le vent. Les musulmans dressent des pierres brutes, toutes droites, comme des menhirs trapus, inégales, plantées à la diable sur un terrain cahoteux. Quelquefois la forêt est revenue, et l'on trouve des tombes dans les taillis, si moussues qu'elles se confondent avec les autres roches. Près de Sarajevo, nous avons campé sans le savoir au milieu d'un cimetière turc. Je ne m'en suis apercu que le matin, bien par hasard, en posant mon blaireau sur une roche qui était la pierre d'un tombeau.







- Veine! il y a le marché! s'écrie Marie-Jeanne en

approchant de Prizrèn 1.

En effet, nous dépassons l'habituelle piétaille des jours de foire. Tous se dirigent vers la ville qui apparaît au fond de la plaine, sa bousculade de maisons noires sur le flanc de la montagne, ses mosquées blanches, sa longue citadelle turque sur une croupe rocheuse.

Quant à la piétaille, elle est à crier de plaisir. Jamais je n'ai vu déambuler sur les chemins pareille féerie de formes et de couleurs. Ce n'est pas la foule blanche de notre Afrique du Nord, mais une bigarrure étincelante, des verts, des rouges, des bleus, des orangés, des noirs roussis de soleil, des ors, des frémissements de paillettes, des broderies, des tapisseries, de longs voiles de cachemire, des mousselines fleuries, une fête turque en marche dans la poussière éblouissante.

Tout de suite, nous abandonnons la voiture à l'ombre d'un vieil acacia, à l'entrée de la ville. Il y stagne un groupe de femmes musulmanes, assises par terre, serrées en tas, le corps enseveli dans l'ampleur du féredjé noir, une fente de cagoule devant les yeux, entre le serre-tête blanc et un voile de toile blanche noué derrière le crâne et qui retombe à grands plis sur la poitrine. On ne voit même pas les regards tant la fente est étroite. Ce sont des blocs de vêtements, silencieux, immobiles. Les maris les ont laissées là, comme des paquets encombrants, et elles attendent sans rien dire, se déplaçant peu à peu avec l'ombre.

Plus haut, c'est la cohue, sur les deux rives du torrent qui glisse avec bruit, les buffles couchés au milieu de l'eau, comme des roches, leurs cornes de vieux cuir

<sup>1.</sup> Marché le mercredi.

L'ITINÉRAIRE DE YOUGOSLAVIE

émergeant de l'écume. On entend ronfler les meules des moulins à travers le clic clac des marteaux de réglage, le tapage des batteurs de cuivre, des forgerons, la mélopée des marchands. La foule est silencieuse. Peu de colloques, pas de disputes. Les marchandages se font presque à voix basse, autant par signes. Personne ne parle pour parler. Paresse ou réserve, je n'en sais rien, mais j'ai constaté cela sur presque tous les marchés du pays.

Nous allons à travers les rues et les places encombrées, presque seuls à porter le vêtement occidental. Personne d'ailleurs ne s'occupe de nous. Ce n'est pas indifférence mais la politesse native d'un peuple dont ce n'est pas la seule qualité. Nous ne pouvons leur rendre la pareille, car le spectacle est trop riche pour en abandonner le moindre détail.

La plaine, la montagne, chaque sélo 1 à cinquante kilomètres à la ronde, ceux de la Tsernoliéva et de la Tsar, ceux du polié de Kossovo, ceux de la Djalica d'Albanie et de la vallée du Drinn, ont envoyé leurs contingents de paysans et de paysannes, chacun avec le costume de son patelin, et chaque patelin avec les costumes de ses religions.

C'est d'une telle variété que je m'y perds. Il y a les Arnautes, en blanc, en noir, énormes, nonchalants; les femmes serbes, en culotte turque, petite jupe d'un vert billard, un tablier brodé sur le ventre, un tablier uni sur les fesses, un fichu sur la tête, d'un jaune éclatant; les musulmanes, invisibles, empaquetées dans leurs draperies, un moutard dans un berceau pendu à une bretelle et battant sur la hanche, un autre sur le bras, un autre dans le ventre; les fillettes en vaste pantalon de mousseline, gilet chamarré, un grand voile flottant derrière elles, sur les tempes des bouquets de petites fleurs de

<sup>1.</sup> Village.

soie; des paysannes de je ne sais où, tout en broderies, dans le dos une grande pièce de soie rouge à dessin d'or, agrémentée de pompons de soie et de boutons de nacre; d'autres qui ont des nattes de cheveux huilés pendant le long des joues et qui s'enroulent au bout comme les cornes d'un bélier, la coiffure maintenue par une ligne de cabochons; les Juives, qui ont sur le haut du crâne la petite corne de Moïse enveloppée dans un foulard de soie ou de la dentelle d'or, de larges pantalons de soie blanche, un brimbalement de sequins sur la poitrine; des hommes en culotte de drap, courts jupons de toile, fez, turbans, pechkirs noués, gilets galonnés, fermens dont on a rapiécé les pièces qu'on avait mises sur les pièces, avec des bouts de gros fils grouillants comme des asticots.

J'en laisse, j'en laisse... Mes notes remplissent des pages et ma table est couverte de photos. Une phrase de cent lignes, sans ponctuation, sans verbes, avec des adjectifs chatoyants, des mots heurtés, des rapports illogiques, pourrait seule rendre ce tumulte continu de formes imprévues et de couleurs sonores.

Marché au blé, marché au maïs, dans des sacs à rayures de couleurs si belles qu'on pourrait en faire des tapis; marché aux fruits, marché aux légumes, aux cuivres, aux poteries, aux fourrures. Il y en a partout, sur les places, sur les ponts, dans les ruelles, dans les impasses, sur le parvis des mosquées, avec un monde de petits marchands de toutes les marchandises, sur les bornes, les parapets, le rebord des fenêtres. Et chaque groupe est un spectacle intensifié par la couleur.

La fête atteint à son apogée dans la petite rue en pente, aveuglante de lumière, où se tient le marché aux étoffes. D'un côté, les échoppes des Juives, sous un auvent de bois et de toile, les marchandes accroupies au milieu des étoffes — pêle-mêle, sur elles, autour d'elles, au-dessus d'elles — sur une petite terrasse de cailloux cimentés. De l'autre côté, le marché aux nippes, à même le sol, contre un mur bas, tout ce qu'apportent à vendre les paysannes des environs : des merveilles! Et ces merveilles ne sont, après tout, que le rebut de ce que portent sur elles les femmes dont la multitude colorée remplit les rues de la ville.

Tous les costumes locaux que portent, en Yougoslavie, les hommes comme les femmes, sont entièrement faits par les femmes elles-mêmes, depuis la matière primitive jusqu'aux ornements les plus délicats. Ce sont elles qu'allevent la laine, rouissent le lin, filent l'un et l'autre. Ce sont elles qui élèvent les vers à soie et recueillent les cocons : c'est d'ailleurs la seule chose qui leur appartienne en propre et qu'elles puissent vendre à leur seul profit, à l'exclusion même du mari. Elles tissent ellesmêmes la soie, le drap et la toile, les teignent s'il y a lieu, avec des matières traditionnelles, coupent et cousent les vêtements, les ornent de broderies, de cuir découpé, etc. Le costume, tel que nous l'admirons, est entièrement sorti de leurs mains.

Tel est du moins le principe actuel. Se maintiendrat-il? C'est hélas! douteux. La loi de l'uniformité, dans tous les domaines, y compris la politique, s'étend sur le monde. J'ai vu avec effroi, au marché de Skoplié, des femmes revêtues du splendide costume de Léchak acheter des cotonnades industrielles.

Il est malheureusement probable que les costumes de la Serbie du Sud et de la Bosnie disparaîtront bientôt, comme ont disparu ceux de la Vieille Serbie et du littoral dalmate. Ils s'en vont déjà par morceaux. Les hommes, les premiers, « se mettent à la page ». On voit paraître des gilets de confection et des casquettes. Du côté de Mostar, je ne sais quel marchand français a inondé la région de bérets basques. Les femmes résistent encore, non parce qu'elles se sentent plus belles ainsi, mais parce qu'elles sont plus traditionnelles.

Les ornements des robes, tissage et broderies, des ketzeljé, ces tabliers de soie ou de tapisserie qui distinguent les femmes orthodoxes, des ceintures et surtout des pechkirs, sont la poésie personnelle de la paysanne yougoslave. Les modèles sont traditionnels, mais la brodeuse se laisse aller à une inspiration qui ne la trompe pas. J'ai rapporté une centaine de pechkirs, j'en ai regardé un millier : jamais je n'y ai trouvé la plus légère faute de goût, et jamais je n'en ai trouvé deux semblables.

Pechkir est le terme général qui désigne la serviette, de table, de toilette ou d'ornement. Celles qui sont mêlées de dessins dans la trame et brodées aux deux bouts se nomment jaglouk chez les musulmans et marama chez les autres. Les musulmans s'en servent particulièrement pour s'essuyer les mains après la prière et les ablutions. Les autres en font usage pour la toilette : ce sont leurs essuie-mains. Les femmes les emploient comme foulards de tête, et les hommes pour se confectionner une espèce de turban. Il en est d'autres, très longues et étroites, brodées également aux deux bouts, qui servent de ceinture aux hommes et aux femmes pour maintenir le pantalon turc. On les appelle utchkur. Lorsqu'un homme se marie, son père lui envoie en présent deux utchkurs brodés d'or, un pour lui et un pour sa femme.

Il est des pechkirs infiniment précieux, de soie épaisse, brodée et surbrodée d'or fin. La plupart sont tissus de lin très délicat. La femme a déjà mis de sa poésie personnelle dans la trame. C'est damassé de dessins réguliers ou non, d'une extraordinaire fantaisie. Le pechkir non brodé est déjà une chose vivante par sa matière souple et fraîche et par l'imprévu des fils tramés.

Sur cette pièce de lin la femme se met à broder, en

soie le plus souvent, en or, en argent, quelquefois en laine. Elle n'a pas de dessin déterminé; il est rare qu'elle fasse un tracé. Elle a choisi son motif, au moins celui du commencement, et elle se met à l'ouvrage. Je dirais plutôt qu'elle se met à rêver. Une poésie qui n'a pas de mots mais des fils de couleur s'exprime sous ses doigts. Le dessin du tissu l'inspire ou la conduit, comme aussi les motifs traditionnels, arabes, francs, byzantins, mais elle les interprète et les modifie selon son cœur et sa sensibilité.

Je reconnais dans celui-ci, que nous avons acheté à Sarajevo, l'âme heureuse d'une petite fille qui s'épanouit tendrement dans une maison paisible. Elle a fleuri de mouchetures or et vermillon les feuillages de la trame. Parmi des entrelacs de fil noir, elle a semé de petites croix mordorées et bleu-marine. C'est d'une grâce inexprimable, les pas d'un ange sur de la neige.

Cet autre, qui vient de Prizrèn, tissé de lin et de soie blanche, est d'inspiration persane : des fleurs irréelles, d'un vert métallique, parmi de longues verdures d'argent. La sensualité d'une femme mûre se retrouve dans le violet sombre qui cerne les fleurs.

Cet utchkur, acheté en Macédoine, est une oasis de mirage, des troncs de fils d'or que couronnent des palmes bleues et roses. Marie-Jeanne l'appelle : le jardin de Schahrazade. Et celui-ci, qui vient de Skoplié, n'a qu'une bande d'or traversée par une dentelure d'un vert de turquoise morte.

Cet autre, cet autre...

Je les regarde souvent, je les palpe, je les étale autour de moi. Ils ont une vie émouvante, une chaleur humaine. Rien n'est aussi charnel que ces étoffes tissées par une main de femme. Elles portent encore la caresse des doigts. Et l'âme de celle qui les a brodées reste attachée a la matière impérissable.



Nous emmenons un instituteur qui ne connaît pas un mot de français mais qui a l'esprit analytique. De Prizrèn à Ourochévatz, il nous expose les nuances du serbocroate. Marie-Jeanne absorbe en quinze jours les langages les plus épineux et les orne ensuite des subtilités de la grammaire. Moi, je suis très paresseux. Ce que je connais des langues que je parle m'est entré dans la tête je ne sais comment, par la faveur du Gospodîn.

Il est certain que cette démonstration philologique m'a empêché de regarder le paysage, car je ne me rappelle plus rien. L'étude comparée des langues est mon vice. Il est bien heureux pour moi que les types de la tour de Babel aient abandonné leur boulot pour courir chacun

derrière les jupes d'une syntaxe différente.

Nous semons notre homme à Ourochévatz 1 qui est une rue de galets boursouflés entre des boutiques pouilleuses. Il nous tombe sur le dos un de ces orages du crû, quelque chose d'orchestral et de diluvien. Nous poussons tout de même vers Katchanik. Malheureusement on est occupé à refaire la route. Cela veut dire qu'on a mis la glaise à nu en attendant un rechargement probable. Sous la pluie torrentielle, cela devient une gadoue où nous enfonçons jusqu'aux marchepieds. La voiture titube à travers ce marécage. A la première côte, nous glissons en arrière sur nos quatre roues immobiles et nous allons donner du derrière contre le talus. Impossible de franchir cette pente qui n'a pas dix degrés. Et la nuit vient. Nous décidons de camper où nous pourrons. Après une demi-heure de manœuvres nous amenons la voiture dans une prairie, à la lisière d'un bois.

<sup>1.</sup> Marché le samedi.

Ce que je vais raconter maintenant a une valeur ethnique et morale. Je n'aurai pas besoin d'expliquer ensuite pourquoi cette race yougoslave est chère à mon cœur. Je ne me rappelle rien de cette nuit-là sans une grande tendresse. Cette petite aventure fera comprendre pourquoi je me reprends de temps à autre à aimer l'espèce humaine.

La literie dépliée, nous avons des couchettes confortables mais nous n'avons rien à manger. En cave, je veux dire dans le coin des provisions, il n'y a que deux bouteilles de vin et un litre de raki. Rien à attendre dans ce bled, sous le déluge, si ce n'est un miracle du Seigneur. Il se produit sous les espèces de trois paysans arnautes qui regagnent leur ferme, je ne sais où. Le miracle est surtout pour eux, celui de trouver une auto dans une prairie, avec une femme et un chat à médailles. Nous les invitons à boire, ce qui ne se refuse dans aucun pays du monde. Puis nous leur demandons de nous apporter des œufs et du pain.

Ils s'excusent. Oui pour les œufs, mais ils n'ont que du koukourous...

- Koukourous? tu connais ça? me demande Marie-Jeanne.
- Ça doit être du kangourou. Je n'en ai jamais mangé mais il paraît que c'est très bon. D'ailleurs, j'ai tellement faim que je mangerais du zèbre.

Et j'affirme au trio d'Arnautes :

— Da! da! koukourous! koukourous i yaya! Dobro! dobro!

Ils s'en vont avec un salâm, sous la pluie qui les absorbe tout de suite. Nous restons seuls dans ce désert, à fumer des cigares. La nuit est tout à fait tombée. Le plafonnier fait un cercle de lumière sur le gazon givré de pluie. Une heure se passe. - Si tu t'imagines, me dit Marie-Jeanne, qu'ils vont

se déranger par un temps pareil...

Justement une grande forme blanche se détache de la nuit. C'est le plus jeune des trois paysans. Il nous apporte deux paquets enveloppés dans des pechkirs brodés. L'un contient un plat de cuivre à couvercle, rempli d'œufs brouillés encore tièdes, l'autre un gros pain de maïs, tout chaud et odorant.

- Koukourous! fait l'homme en le montrant du

doigt.

Ah! c'est comme ça qu'ils appellent le maïs... Nous nous jetons sur cette provende. Nous sommes couchés sur la literie. Le jeune paysan s'est assis dans l'herbe trempée, en pleine averse, le capuchon de sa yapoundza rabattu sur le front. Je l'invite à s'installer dans la voiture, mais il refuse en rougissant. La présence d'une femme ne lui permet pas d'entrer chez moi.

- Vous allez dormir ici ? demande-t-il.

- Sans doute...

- Vous n'avez pas peur des bandits?

Quels bandits?
Les bandits...

Il désigne du doigt la montagne.

Je ne pense pas devoir lui montrer mon colt ni le browning de Marie-Jeanne.

- Il n'y a pas de danger.

Il hoche la tête.

- Alors, fait-il enfin, je vais dormir ici pour qu'il ne vous arrive rien.

Je proteste:

 Tu es un brave garçon, mais tu vas rentrer te coucher chez toi.

Il fait non obstinément, il s'enroule dans sa cape et se couche sur l'herbe, devant le marchepied.

C'est ainsi que nous passons la nuit. Je ne dors pas,

je veille sur le sommeil de Marie-Jeanne. Le petit bruit de la pluie sur le toit de la voiture crée dans notre chambre roulante une intimité délicieuse. Je pense à ce brave bougre qui ne nous est rien et qui dort sur le gazon comme un chien de garde.

A l'aube, je commençais à m'assoupir lorsque je suis réveillé par de grands coups frappés sur la carrosserie.

Je saute sur mon revolver.

- Il ne pleut plus ! vous pouvez repartir !

C'est le garçon qui nous appelle. Nous plions bagage dans le petit matin glacé. Pour nous réchauffer nous buvons de grands verres de raki. Cela fait de l'amitié tout de suite, et pas seulement le raki... Je l'embrasse sur les deux joues, avec des tapes dans le dos:

- Sbogôm!

Il nous suit jusqu'à la route. C'est vrai qu'il ne pleut plus mais la boue est toujours la même. Nous renonçons à grimper la côte et nous rebroussons chemin en dérapant tous les dix mètres.

- Sbogôm!

Il est planté sur le talus, dans son costume d'un autre siècle. Figure aussi d'un autre siècle et d'une race magnanime. Marie-Jeanne me caresse la main tout doucement, et nous ne disons pas un mot. D'ailleurs, nous ne

pourrions pas...

Ourochévatz revoit passer la voiture maquillée en panthère. Et nous avons la chance de trouver au delà de Gnjilané une route excellente, un vrai billard — un billard yougoslave — où nous nous élançons à soixante à l'heure! Mais ça ne dure pas, car les ponts de bois et les cassis nous rendent plus sages.

Hauts plateaux de Koumanovo 1. C'est ici qu'en 1912 l'armée serbe a renversé la puissance ottomane en Eu-

<sup>1.</sup> Marché le jeudi.

rope. Plus loin c'est la pampa de Skoplié, prairies immenses, peuplées de grands troupeaux de buffles et de chevaux en liberté, un Far-West de malaria, ces terribles marais du Vardar dont les pauvres paludéens de notre armée de Salonique se souviennent en claquant des dents.

A same artists of real parts to the part of the parts are

### XIV

### SKOPLIÉ

Ly a deux villes à Skoplié. Celle que j'appellerai l'européenne ou la serbe s'étale dans la plaine, sur la rive droite du Vardar, entre la gare et le fleuve. Elle a ses magasins, ses cinémas, ses hôtels et ses cafés. Les gens d'ici en sont très fiers, et c'est un orgueil légitime car elle a poussé en vingt ans. Je n'en dirai presque rien parce que je ne veux pas leur faire de la peine. Elle ressemble à cent mille cités médiocres de cent cinquante pays sans imagination.

La grande rue fait penser à n'importe quelle chaussée maussade de Lille ou de Manchester. Il s'y traîne, le dimanche, après sept heures du soir, une foule banale de sous-préfecture. Ni les musulmans, ni même les juifs, ne se risquent au milieu de cet étalage de mauvais goût. Seules, les femmes tziganes y promènent, en pantalon turc, cet inimitable déhanchement de la race qui fait

osciller, à Grenade, les jupes des gitanes.

L'autre ville, sur la rive gauche du Vardar, est l'Ouskoub de la domination turque, bâtie sur la pente d'une colline que surmonte une longue citadelle. Par le vieux pont du roi Douchân, la ville moderne fait ce qu'elle peut pour l'envahir. Mais elle résiste de toute sa turqueSKOPLIÉ 141

rie entêtée, avec ses ruelles de guingois, ses coupoles, ses minarets, ses cimetières herbus, ses jardins, sa tour de l'horloge, et ses antiques églises orthodoxes que les Turcs ont laissées intactes, comme à Petch, comme à Detchani.

Au bord de l'eau gîte une de ces colonies juives venues d'Espagne à la fin du xv siècle — on les appelle en Espagne sefarditas — qu'on retrouve un peu partout dans le bassin méditerranéen, particulièrement à Salonique. Elle parle un sabir hispano-serbe singulièrement juteux qui nous transplante Triana en pleins Balkans. Les femmes portent un riche vêtement semé de pièces d'or, qui les distingue des musulmanes et des autres. Ce sont peut-être ces différences de religion qui sauveront les beaux costumes de la Serbie du Sud.

Ce sont elles aussi qui vous font passer sans transition d'un climat dans l'autre, quand on visite la ville turque

au pavé déchaussé.

Svéti Spas (Saint-Sauveur) est une petite basilique orthodoxe qui me fait songer aux humbles et richissimes monuments de Ravenne. Du dehors, ce n'est qu'une maison de paysan, sans étage, avec un toit de tuiles à la provençale. Mais on descend dix marches pour y entrer

et l'église intérieure s'en élève d'autant.

Elle est remplie tout entière par une iconostase de bois sculpté qui monte jusqu'au plafond, un patient travail d'artisans de génie, trois hommes qui se sont figurés, la gouge et le maillet en mains, sur l'un des panneaux. Dans un fouillis de végétations imaginaires et d'ornements d'un Louis XV exaspéré, s'incrustent des scènes de l'Evangile. Les colonnes, patiemment sculptées de pampres et de lierre, encadrent des grandes icones auréolées. La lumière qui descend de très haut par les petites fenêtres rectangulaires mélange doucement les rouges et les ors des peintures avec la couleur chaude

du bois. Le silence et le parfum lourd des encens se condensent sous les plafonds de marqueterie.

On est encore imprégné de cette atmosphère chrétienne qu'on entre déjà dans les mosquées voisines, celle du Sultan Mourad, celle d'Issa-Beg ou celle de Yaya-Pacha. La première est un salon de réception dans le goût du Directoire, avec un lustre de cristaux qui résorbe en lui-même une multitude d'arcs-en-ciel. Issa-Beg, qui fit construire la seconde, une grande mosquée à deux coupoles dont l'intérieur a la teinte rousse des cuirs de Cordoue, était un Serbe converti à l'Islam après Kossovo. Comme Miguel de Mañara à la Caridad de Séville, il s'est fait enterrer sous le porche « pour y être piétiné et méprisé de tous dans la mort ». Le Serbe devenu musulman, le Maure andalou devenu catholique, se retrouvent dans la même orgueilleuse humilité.

Pour la troisième mosquée, celle de Yaya-Pacha, je ne puis rien dire de l'intérieur. Chaque fois que je suis monté jusque-là, je me suis arrêté dans son jardin. C'est un bois d'acacias si serrés, d'un feuillage si épais, qu'à l'heure du maghrit il y fait presque nuit. Dans ce crépuscule végétal, sous le kiosque des ablutions, une grande fontaine répand avec abondance ses eaux sonores.



Le mardi matin, les vastes terrains poussièreux, à l'est de la vieille ville, se remplissent d'une humanité somptueuse. Ce sont les paysans des environs qui viennent au marché. Rien ne peut exprimer la magnificence de cette foule, si ce n'est peut-être l'image d'un tournoi de paladins.

Les costumes orthodoxes de la Tsernagora de Sko-

143

plié sont les plus beaux de la Yougoslavie. On rencontre sur les routes, on voit travailler dans les champs, des femmes vêtues comme des princesses légendaires. Leurs robes, leurs tuniques à larges manches, de grosse toile blanche, raide et pesante, sont surchargées d'épaisses broderies de laine, noires et bleu-marine. Une coiffe de moniale leur enveloppe la tête et le menton, laissant échapper de longues tresses encore allongées par de faux cheveux, entremêlées de rubans de couleur et terminées par des floches de soie.

Les hommes — la plupart ont gardé le costume — ont des braies et de petites jupes de toile blanche, des vestes sans manches, noires, ou brodées d'arabesques multicolores, ou blanches et brodées de noir, et de larges ceintures de tapisserie qui leur recouvrent tout le ventre,

Qu'on s'imagine une foule ornée de cette manière, sous le soleil d'un marché sans arbres, entre des échoppes de toile blanche, parmi les poteries, les cuirs et les cuivres, les étoffes bariolées, les amoncellements de pastèques et de melons jaunes, les éventaires de sucreries à l'aniline, les chevaux à colliers de turquoises, les bœufs, les buffles, les ânes bâtés de couvertures mirifiques.

Assis devant un petit café musulman, je regarde défiler ces personnages de haute lice. C'est d'une diversité égale à celle de Prizrèn, mais tout à fait différente. Soixante kilomètres à vol d'oiseau, cent kilomètres de route, et l'homme a complètement changé. C'est moins turc, beaucoup plus étrange, une grandeur de style qu'on ne retrouve nulle part en Serbie du Sud. Les broderies des manches, des poches, sont d'un dessin très simple, géométrique, carrés, losanges, dents de scie, de valeurs peu saillantes. Le poids considérable de ces broderies — cela va dans les dix kilos — n'enlève rien à la grâce robuste de celles qui les portent. Un kolo dansé par ces

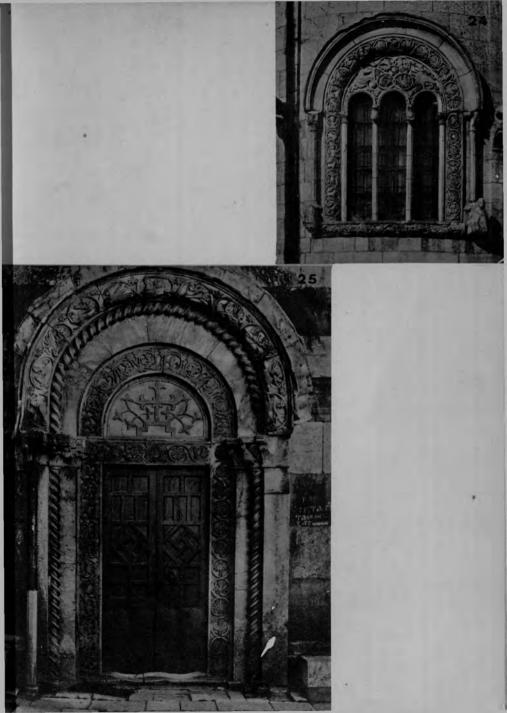
personnages pompeux forme la plus admirable frise ornementale que l'être humain puisse dessiner sur l'herbe ou sur le sable.

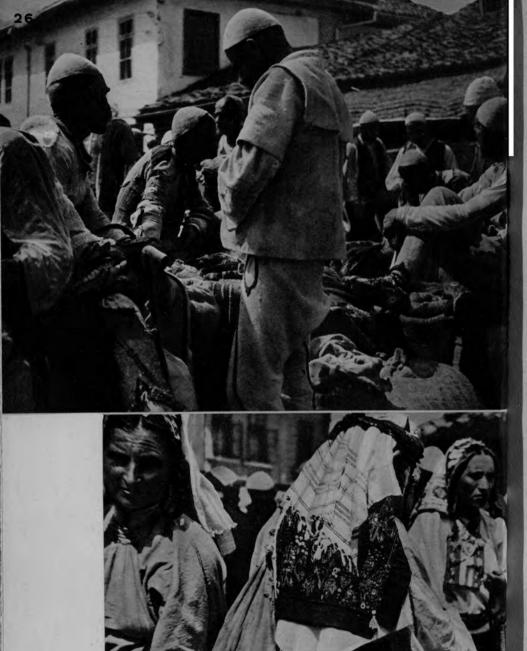


De toutes les boîtes à tziganes que nous offrent les deux Skoplié, nous avons adopté ce cabaret de la ville moderne où une quinzaine de musiciens chantent en chœur en s'accompagnant sur leurs instruments : cordes exclusivement, violons, violoncelles, contrebasses et tympanons.

Ce ne sont pas les tziganes avantageux des grands cafés de Buda-Pest, ni les compagnies d'adolescents gominés qu'on exporte dans les capitales d'Europe. Ce sont des hommes du peuple, venus de ce quartier extravagant qui dévale parmi les gravats, aux portes de la ville, sur la route de Katchanik; des braves types un peu paysans, laids pour la plupart, trop maigres ou trop gros, des têtes énormes sur des épaules remontées. Le chef est un petit bonhomme à face de singe espiègle, qui se promène avec son violon miraculeux devant l'estrade où les autres sont entassés.

J'ai connu là quelques-unes des plus intenses émotions qu'ait éprouvées un homme qui a passé toute sa vie dans l'enivrement de la musique. Du chef au tympaniste, pas un de ces hommes qui n'ait une voix magnifique et qui ne soit un virtuose de son instrument. Cela presque sans étude, par un jaillissement spontané. Je ne crois pas qu'un seul d'entre eux, y compris le chef, puisse lire une note de musique. Mais jetez-leur un thème, quel qu'il soit, et ils le développent ensemble, sur leurs quinze instruments, en tierce, en quinte, sans une erreur de contrepoint.





Ils jouent, ils chantent, sans airs penchés ni fausse extase, comme de bons bougres qui s'amusent et veulent vous amuser. Comme dans toute la musique d'ici, la mélodie se développe autour d'un poème de quelques vers. Je ne puis rien traduire de la construction musicale, car l'art des sons et de leur accord dépasse incommensurablement celui des mots et de leur assemblage. On devrait pouvoir glisser dans un livre un ruban sonore qui transposerait la musique du monde. Cependant, voici des poèmes.

La mélodie est pleine de tendresse, violons, altos, tym-

panon sur les cordes basses. Elle dit :

Il y a une jeune fille
Aussi belle qu'un garçon,
Et le jeune homme lui dit :
« O toi, jeune garçon vierge,
Si tu savais combien je t'aime! »

On ne trouve de telles équivoques que dans les Mille et une nuits.

Il semble que tout ce qu'il y a de mâle dans la race prenne sa revanche dans ce choral puissant qui est la plainte du paysan serbe après sept années de batailles :

> Nous autres, hommes de la terre, Nous avons chassé les Turcs, Nous avons battu les Bulgares, Et battu l'Autrichien du nord, Et battu l'Allemand aussi, Et nous n'avons rien, Rien, rien!

Il faut entendre l'aboi de ce Nichta!, sous la pesée des contrebasses et des violoncelles.

Un autre poème se développe sur un motif allègre, une sorte de kolo à petits pas :

Il y a un beau garçon
Qui fait la cour à une jeune fille.
Elle se demande si oui ou non
Elle doit être à lui.
Finalement elle achète un divan :
« Viens, petite canaille, je me donne à toi. »

Koupila sam otoman : « Dodji, lolo, da ti dam. »

Sur cet opportunisme sexuel la soirée s'achève, au moins dans le cabaret. Nous le quittons avec deux *loumpatch* de la ville, le chef des tziganes et un alto, et nous

émigrons vers la brasserie de notre hôtel.

On appelle loumpatch ou mitké le bon vivant qui ne pense qu'à s'amuser et à boire, jette son argent par les fenêtres, mène une existence joyeuse qui a quelque chose de plus relevé que celle du noceur de chez nous, grâce à la musique et à la poésie. Cette manière de vivre se nomme loumpovati : elle correspond exactement au caractère du flamenco andalou que j'ai décrit dans mon Itinéraire espagnol (chapitre XV).

L'un des loumpatch qui nous invitent est un commercant en bois et charbons, une des plus grosses fortunes de la ville, au moins avant qu'il se fût donné à cette vie prodigue, en compagnie des tziganes, des chanteuses et des danseuses. C'est un de ces gros Serbes de la Choumadia, comme son compagnon d'ailleurs, géants hilares, doués d'un coffre prodigieux et d'un estomac de miracle, capable d'absorber en une nuit des litres de raki.

A deux heures, enivrés bien plus par les violons

147

étourdissants que par les rasades d'eau-de-vie, nous commençons à casser des verres sur le plancher et à nous arroser de siphon pour nous rafraîchir les méninges. Ce jeu d'abrutis met Marie-Jeanne en fuite : elle monte se coucher, et la fête continue.

A trois heures, un des loumpatch est couché sur la banquette, la tête sur les genoux d'un musicien, chantant à pleine voix pendant que l'archet, au-dessus de lui, fait vibrer les cordes. L'autre, un bras au cou de l'alto, suit la floraison de la mélodie et l'accompagne en tierce avec une sûreté de parfait mélomane. Pour moi, je suis passé dans un monde étranger à moi-même, cette évasion de soi qu'on ne peut connaître que dans la musique et dans l'amour, peut-être aussi dans l'ivresse.

Le petit matin s'éveille derrière les vitres. Nous enfourchons des chaises et nous nous balançons en mesure pendant que les deux tziganes jouent de tout leur cœur, infatigablement, en se promenant dans la salle vide du café dont les globes et les lustres scintillent de toutes leurs ampoules. Un garçon tout en sourires renouvelle sans se lasser les verres que nous brisons sur le parquet, les siphons vides et les demis, car c'est l'heure de la bière, évidemment pour nous éclaircir la voix.

A sept heures, Marie-Jeanne, un peu inquiète, se montre au balcon de la galerie. Au signal des bons loumpatch, les tziganes déchaînent en son honneur une Marseillaise inouïe, quelque chose qui tient de la valse et dé la czarda, l'air martial de Rouget de Lisle tel qu'il se traduit dans leurs âmes vagabondes, une rhapsodie à tirer des larmes d'une pierre ponce.

Quand je redescends à midi, les deux loumpatch somnolent devant la table, et les deux musiciens, le front auréolé de billets de banque collés avec de la salive, jouent toujours, chantent toujours, frais comme le sourire de l'aube, transportés sur les ailes de la musique.



Notre ami Yovanovitch nous mène, autour de Skoplié, visiter les monastères de la montagne. Par des chemins invraisemblables qui ne sont parfois que le lit d'un torrent, nous montons à Nérézi, humble église de briques roses qui abrite les plus belles fresques du pays. Elles sont plus humaines que ne le veut la leçon de Byzance, plus près de la vie que Duccio, et cependant d'une construction architecturale. Je me retrouve, avec ces fresques du xm² siècle, devant l'énigme de cette peinture de l'ancienne Serbie. Jésus et la Samaritaine; la suave Nativité dont je garderai « gravée sur le coin intérieur de l'œil » l'image de la sage-femme qui lave l'Enfant Divin; et la sublime Piéta qui n'aurait de comparable que celle d'Avignon si elle ne la surpassait par la puissance du mouvement.

Nous irons voir encore le monastère de Koutchévitché. avec sa galerie de bois, comme à Gratchanitza, sa petite eglise de granit et ses pampres; celui de Miskovtsi où ne vivent que deux moniales, sorte de babas russes en robe noire, pieuses femmes de ménage du Gospodîn; et sur les rives de la Treska, la blanche église de la Matka (la Vierge), celle de Saint-André, ensevelie dans un bois de novers énormes qui s'effondre jusqu'à la rivière. De l'autre côté de l'eau, dans un creux de roche presque inaccessible, je découvre un petit monastère à moitié ruiné où vit toute seule une vieille moniale, avec neuf molosses grands comme des ours, aussi sauvages que leur maîtresse. Toute la Tsernagora, au nord de Skoplié, et la Yakoupica, au sud, sont peuplées de ces monastères juchés sur des sommets qui ont gardé leur virginité primitive.

\*\*

En rentrant à Skoplié nous nous arrêtons pour visiter les nôtres au cimetière français. Il est au bord de la route, sur la pente douce d'un coteau. Il y a là neuf cent quatre-vingt-treize soldats, tous Français. Ce sont les derniers morts de l'armée d'Orient, tombés lors de l'avance triomphale de Franchet d'Espèrey. Ils sont aussi parmi les derniers morts de la guerre : septembre, octobre, novembre 1918, venus de Salonique, de Monastir, sous des portiques de ciel de plus en plus larges, remontant vers la France, mais encore si loin d'elle, et puis mordant la terre, ensevelis dans ce coteau macédonien, comme les soldats aventureux des anciennes conquêtes.

Je vais parmi les tombes. Elles sont à l'alignement, comme si sonnaient encore les clairons et ronflaient les tambours. Elles sont toutes pareilles, croix de fer peintes en blanc, portant au centre un losange de fonte aux trois couleurs, le nom du mort dans le blanc. Chacune est fleurie d'un rosier venu de France, haut rosier grimpant qui donne tout l'été des grappes de roses roses. Les croix sont les tuteurs des plantes. Elles sont vigoureuses, riches de sang neuf, ayant poussé leurs racines dans des poitrines de braves.

Je cherche des noms parmi les fleurs : Mauras (Alphonse); Parjet (Jean-Marie), Van Aertselaar (Cyrile), Rochefort (Romain), tous noms de chez nous, bon terroir, noms des vignes, des prés, de la dune. Et toujours : septembre, octobre, novembre 1918.

Ils sont venus de si loin, sur des cargos pleins d'hommes et de machines de guerre. Ils s'étaient embêtés pendant des mois sur un front immobile, interminables heures de la tranchée. Trop contents de s'évader sur la mer. En Macédoine, on faisait la vraie guerre, après tout, celle des livres d'images, et le Kaïmakchalân est une bataille héroïque, comme dans les poèmes qu'on chante ici sur la guzla. Certainement, ils sont tombés avec moins de tristesse qu'en Flandre ou en Champagne. L'aventure, dans ces pays remplis de femmes en robes brodées, hérissés de minarets... On poursuivait l'Autrichien et le Bulgare à cinq à l'heure. La victoire pétait comme la grenade mûre.

Ils sont tombés...

Il y a d'ici à Paris deux mille cinq cents kilomètres de route, six jours de chemin de fer ou de bateau. Ceux qui sont là, bien sûr, ils avaient tous une mère, une femme ou une bonne amie. Combien de celles-là ont pu venir pleurer sur une tombe? Un long voyage c'est long, et ca coûte très cher...

Seulement la France et son esprit se transportent plus facilement. Elle a envoyé les plantes de ses jardins, elle a fait de ce cimetière une roseraie. De Bagatelle à Skoplié... Et il y a là un consul qui s'appelle M. Gyse, je crois. Il vient chaque jour bêcher, tailler, sarcler. Il y met de ses sous, bien que la France envoie de l'argent. C'est un homme taciturne qui n'aime que ses morts. Il n'y a pas un pouce de terrain qu'il ne visite. Aussi quelle netteté! Pas un brin d'herbe sous les roses, pas un pétale dans les allées. A chaque instant la main de ce Français vient remuer les plantes, comme pour dire: On est là! on pense à vous!

Je suis très ému, bien que la vie m'ait appris à ne plus l'être. Ce ne sont pas les morts : en vieillissant on s'y habitue... Mais c'est si loin sur la terre, si loin des bourgs où l'on boit du vin, de la bière ou du pastis, si loin de l'église d'ardoises, du cours de platanes et du cabaret, si loin des chères habitudes; et si loin dans la guerre — septembre, octobre, novembre 1918 — si loin

SKOPLIÉ 151

des premiers enthousiasmes, si loin dans l'ennui héroïque, si loin dans l'interminable calendrier des batailles...

Or, pendant que nous sommes là, un régiment yougoslave qui revient de manœuvres paraît au fond de la route. Les hommes ont le fusil à la bretelle et marchent en chantant. Comme ils approchent du cimetière, j'entends un ordre, le chant s'arrête net, l'alignement se reforme d'un seul coup. Les clairons sonnent, les tambours battent, et le régiment défile devant les tombes, fusil à l'épaule, poitrines bombées, toutes les têtes, sur les cous raidis, tournés vers le cimetière, les pieds haut levés et retombant sur le sol avec force.

La parade pour les Morts...

# SKOPLIÉ - LA CÉRÉMONIE DERVICHE

N fossé de pavés disjoints où coule un ruisseau de lessive, entre de vieilles maisons turques à moitié éboulées, telle est la ruelle qui nous mène chez les derviches. Derrière la grille de bois du couvent, un jardin de curé, plein de lis et d'hortensias, est semé de stèles blanches coiffées de turbans de pierre : le cimetière des moines.

Cheik Saad-en-Dinn, leur chef, nous attend dans le salon de réception. Il est accroupi dans un angle, près de la fenêtre, sur un divan bas. Il est vêtu d'une grande robe de soie mauve et porte un turban bigarré. Il ressemble étrangement à Anatole France : il en a l'œil à paupière retroussée, noir et brillant, le haut front, la bouche narquoise, la barbe blanche, bien soignée. C'est le chef des derviches, non seulement de ce couvent mais de tout le pays, la plus haute autorité ès sciences musulmanes, riche de savoir et de biens terrestres.

Il nous accueille avec aménité, il sourit à la jeunesse de Marie-Jeanne. Il s'y connaît : sa plus jeune femme n'a pas quinze ans. Il nous invite à prendre le café. Un adolescent beau comme une lune, dirait Schahrazade, nous tend les menues tasses entre le pouce et l'index, comme des fleurs, et s'éloigne à reculons sur ses pieds nus. La conversation languit : les derviches sont peu causeurs.

A midi, heure turque, c'est-à-dire à une heure et demie, Cheik Saad-en-Dinn frappe dans ses mains. Un serviteur se présente et nous conduit dans la salle des cérémonies; je veux dire par là qu'il me conduit et que Marie-Jeanne, résignée depuis son entrée en Serbie du Sud à n'être qu'une femme, me suit à distance.

J'ai devant moi une grande salle carrée, éclairée par des fenêtres hautes et étroites où luit un peu de ciel et de verdure. De trois côtés, une galerie à balustrade, pleine de petits garçons et de fillettes qui, pendant tout l'office, ne cesseront de se bousculer pour occuper les bancs de bois. Du côté de l'entrée, la galerie est surmontée d'une tribune fermée par un treillage épais derrière lequel se trouve le public féminin, silencieux, invisible. Le plafond de bois imite par sa forme la toile incurvée d'une tente. Bien qu'il soit midi, une grosse ampoule électrique, sans lanterne ni abat-jour, est allumée au milieu du plafond.

En face de l'entrée, dans un mur sans fenêtres, se creuse une niche de maçonnerie, le mihrab, un peu plus haute qu'une stature humaine. Toute la pièce, galerie, balustrade, plafond et muraille, est peinte d'un bleu limpide et brillant, un bleu de Bosphore, l'azur d'un ciel qu'on ne trouve jamais que derrière une coupole de chaux ou entre les fleurs d'un amandier.

La niche est décorée d'une étrange panoplie ottomane : deux haches damasquinées, un cimeterre, deux cannes à pommeau sculpté, et un poignard dont le manche est orné de chaînettes terminées par des boules de cuivre et des médailles. De chaque côté pend une bannière de soie noire, brodée, en or, d'inscriptions coraniques. D'autres maximes, en blanc sur fond noir, remplissent des cadres dorés accrochés un peu partout à la muraille.

Saad-en-Dinn vient d'entrer avec les officiants. Il s'assied à la turque, au bas du mihrab, sur une peau de chèvre qui déborde autour de sa robe. A ses côtés, sous les bannières de soie, quatre vieillards en robe noire et turban sont assis comme lui. Le plus proche, à droite, est un ancien colonel de l'armée turque d'avant 1912, lorsque la ville de Skoplié s'appelait Ouskoub. Ils sont tous les cinq figés dans leur méditation, le torse droit, les mains perdues dans les larges manches. En face d'eux, les novices et les postulants sont accroupis sur leurs talons, au milieu d'une peau de mouton ou de chèvre. Ils sont une vingtaine : deux vieillards, cinq ou six hommes mûrs, des jeunes gens et des garconnets, tous vêtus de robes noires bordées, au bas, d'une large bande de couleur, et coiffés d'un haut bonnet de feutre jaune bordé de noir. Au milieu d'eux, perpendiculairement à l'une des bannières, cinq derviches sont assis sur des peaux de mouton : ils sont vêtus comme les autres, sauf l'un d'entre eux, une espèce de kalmouk à grosse moustache, qui porte sur la tête un énorme bonnet pointu, en agneau blanc.

Sans qu'aucun signal ait été donné, un murmure s'élève des trois groupes. En même temps, avec un parfait ensemble, les torses aux mains collées sur la poitrine s'inclinent de biais, à droite, à gauche, à droite, à gauche. Ce n'est d'abord qu'un léger mouvement à peine perceptible, comme l'est aussi le murmure des voix. Peu à peu, l'un et l'autre s'accentuent, les têtes se penchent plus profondément, les voix prennent de l'ampleur. Je commence à distinguer la formule, toujours la même, sur un rythme, toujours le même : deux croches, deux noires, dont la seconde pointée, et trois croches. Je la saisis phonétiquement, dépouillée de sa forme écrite et de sa

signification qui est celle-ci : Allah est le plus puissant. Cela donne à l'oreille : La-y-la é it-la-la... La-y-la é it-la-la. A chaque fois le mouvement s'élargit, devient peu à peu un plongeon à droite, à gauche, tandis que la cadence s'accélère... Il s'agit, par ce mouvement de plus en plus rapide, de faire sortir le démon qui occupe ordinairement l'enveloppe humaine.

Les torses sont maintenant secoués au-dessus des jambes fixées au sol, les têtes s'abattent avec force, à toucher la terre, hagardes, suantes, les bonnets trempés, tandis que les voix exaspérées continuent dans une sorte d'aboiement : La-y-la é it-la-la... La-y-la é it-la-la.

On n'est pas maître de soi dans une pareille ambiance. Je me sens entraîné par cette énorme supplication. Je me cramponne à la barrière de bois comme à la rambarde d'un cargo, pour ne pas être enlevé par les hautes vagues d'exorcisme. Elles déferlent dans la tierce, plus basses, plus rauques, mais toujours plus pressées, tandis que les corps se balancent maintenant d'arrière en avant, d'avant en arrière, l'échine renversée ou la face effleurant le carrelage... La-y-la é it-la-la... La-y-la é it-la-la. Toutes les figures sont d'une pâleur de mort, la bouche ouverte et haletante, le front, les joues, ruisselants de sueur, avec de grands méplats que l'ampoule électrique accuse de sa lumière brutale.

Cela dure un quart d'heure, vingt minutes, vingt minutes d'une angoisse interminable, déclinant de tierce en tierce, jusqu'à creuser les voix des petits garçons, briser celles des vieillards, tandis que les corps se jettent en arrière, en avant, en arrière, en avant, dans un

va-et-vient convulsif.

Et tout à coup l'invocation s'arrête, les torses vacillent lentement, longuement, comme des palmiers sur lesquels le vent vient de passer... Un long silence où chacun reprend sa stabilité... Puis une voix, une autre, une autre encore, l'une après l'autre, deux autres ensemble, une encore, celle-ci essoufflée, celle-là sanglotante, celle-là triomphale, celle-là en un murmure : Amîn... Amîn... Amîn...

Autour de moi, dans la galerie, les gosses se poussent, se tirent par les vêtements, se bourrent de coups sournois et pouffent dans leurs mains pour qu'on ne les entende pas rire. La figure de Saad-en-Dinn est impassible, sèche et blanche comme le calcaire.

Tous les derviches, maintenant, se sont mis debout, rejetant derrière eux, d'un coup de talon, les peaux de bête sur lesquelles ils étaient accroupis. Ils se tiennent très droits. Ils ont les pieds joints, les gros orteils unis, les mains croisées dans les manches.

Et voici qu'un chant s'élève, celui d'un des cinq derviches qui tiennent le milieu de l'assemblée, un chant glorieux, allègre, d'une jeune voix de ténor. En même temps le balancement des torses reprend, à droite, à gauche, sur les jambes maintenant verticales et parfaitement immobiles, très lentement d'abord, avec un bourdonnement sourd et continu, sur une seule note, tout semblable au bruit du vent dans les poteaux téléphoniques.

A mesure que le mouvement des corps s'élargit, ce murmure se divise en plaintes répétées, de moins en moins longues. Bientôt cela devient une sorte de râle saccadé alternant avec une respiration forte, pendant que les corps s'inclinent d'un seul ensemble, dans une cadence de plus en plus vive. Le chanteur, de sa belle voix jeune, continue à broder sur cette trame violente. Après quelques minutes, ce n'est plus qu'un cri sourd, un ahan de scieur de long, tandis que les têtes reprennent leur infernal tangage. Cela fait maintenant une atroce respiration de trente poitrines, un rauque halètement que j'essaie en vain de traduire... Rag arag heu...

Rag arag heu... D'un seul coup toutes les têtes glissent vers moi... Rag arag heu... Rag arag heu... Toutes se relèvent, blafardes, luisantes, et retombent de l'autre côté. Rag arag heu... Rag arag heu... Cela devient bientôt si rapide qu'on n'entend plus qu'un seul râle. Les corps sont déjetés, brisés, les têtes flageolent sur des cous trop longs. Une âcre odeur de sueur et de saleté humaine monte de cette assemblée convulsive.

Cette oscillation sans cesse répétée, ce rauquement de plus en plus haletant, provoquent chez ces hommes une sorte d'ivresse extatique. Elle s'exprime par un grand cri, tout à coup, de l'un des fidèles, tandis que la belle chanson continue à fleurir comme un jet d'eau

sous un ciel d'orage.

Cette effervescence collective aboutit à sa conclusion rituelle. Un homme quitte le cercle vacillant, un homme jeune, vingt à vingt-cinq ans, longue face pâle tiraillée par la fatigue. Il s'avance d'un pas de somnambule jusqu'au mihrab où Saad-en-Dinn, debout, se balance comme les autres. Il s'empare du chich, le poignard orné de boules de cuivre et de médailles, et revient au milieu du cercle titubant. A ce moment le râle devient une invocation plus précise mais toujours haletante. Je distingue : Kayoum Allah... Kayoum Allah... à chaque fois les corps lancés à droite ou à gauche. L'homme élève le poignard au-dessus de sa tête et le fait tourner dans ses mains : on entend tinter les médailles contre les boules de cuivre. Le visage est marqué d'une sorte d'hystérie pétrifiée qui révulse les yeux et blanchit les lèvres. Une telle démence mystique s'empare des assistants que les mouvements jusque-là réguliers deviennent désordonnés. Parmi les appels puissants : Kayoum Allah... Kayoum Allah... jaillissent des cris raugues ou stridents. La saoulerie religieuse est arrivée à son paroxysme.

Alors, pendant que redoublent la rumeur et le balan-

cement de tous les torses, le jeune homme applique contre sa joue gauche la pointe du poignard et l'enfonce lentement dans la chair. Le chant de gloire s'élève jusqu'au sommet de l'aigu, les cris déchirent les oreilles. Même les gosses autour de moi ont cessé leurs jeux et glapissent comme les autres. Le poignard a traversé la joue gauche et fait saillir la joue droite. Une fureur frénétique secoue toute l'assistance lorsque la pointe de métal apparaît à travers la chair. Ainsi, la face traversée, sans une goutte de sang, les médailles et les boules de cuivre roulant sur son épaule, le derviche tourne lentement sur lui-même, les bras croisés contre la poitrine, s'offrant à l'extase de tous les autres qui ne sont plus que gémissements et soubresauts. Et lorsqu'il arrache le chich, très lentement, avec un effort visible, tous retombent accroupis, défaillants, la figure ravagée. laissent tomber les bras au long des cuisses, restent les mains ouvertes, paumes en l'air, et ce n'est qu'une plainte, un long murmure douloureux qui exhale d'une bouche à l'autre bouche : Amîn... Amîn... Amîn... Amîn... Pendant cinq minutes, je ne vois plus que les corps affaissés, je n'entends plus que les voix mortes : Amîn... Amîn... L'homme a remis le poignard dans sa niche, il a repris sa place, il répète comme les autres : Amîn.

Le calme est revenu. L'assemblée se relève bientôt. Elle se tourne tout entière vers la galerie de l'Orient, du côté du tourbé où sont ensevelis les anciens cheiks. Et dans un silence écrasé de fatigue et d'hébétude, monte lentement, par la bouche de Saad-en-Dinn, la prière pour le Roi.

## XVI

## TÉTOVO ET GOSTIVAR

ne juger Tétovo que de la route qui le traverse, c'est le plus banal des varochs 1 yougoslaves. J'admire dans tous les pays du monde le curieux effort des municipalités pour rendre semblables en laideur leurs villes et leurs villages. Elles y réussissent au delà de tous leurs espoirs.

Kersta Djordévitch nous attend depuis six heures du matin, planté au milieu de la route, à l'entrée de la ville. Son occidentalisme forcené ne lui a pas enlevé les qualités hospitalières de la race. Il porte un complet d'excellente coupe anglaise, un chapeau de feutre et des lunettes d'écaille. Ancien étudiant de l'Université de Liége, il réalise cet étrange paradoxe, pour un Serbe, de parler français avec l'accent belge.

Je crois bien qu'il n'a jamais visité cette ville où il est né, car il passe avec nous d'étonnement en étonnement, C'est, en vérité, un musulman qui nous mène, et celuilà connaît toutes les merveilles de son patelin.

Par un vieux pont turc qui, sans doute, hier encore, n'avait pas de parapet, nous arrivons à la Charéna, la

<sup>1.</sup> Bourgs.

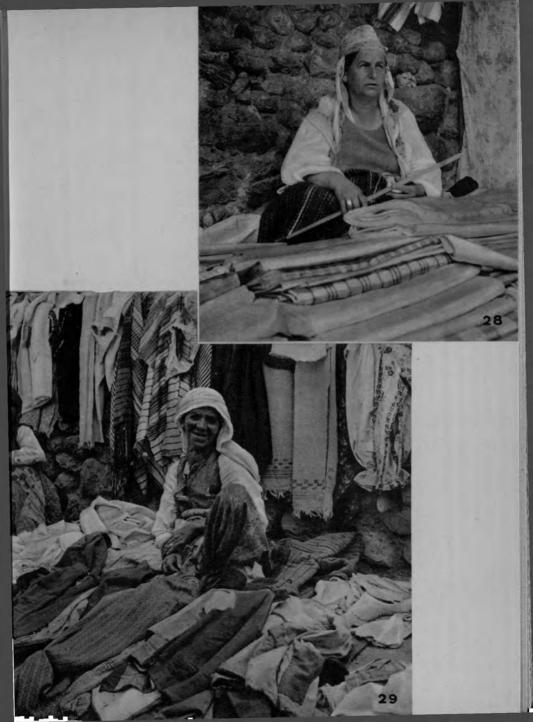
Mosquée Peinte, la seule de ce genre en Yougoslavie. Elle est carrée, avec un grand toit plat, de tuiles rondes, un minaret fuselé et un portique ouvert, d'une dizaine de colonnes.

Ce qui la rend unique, c'est qu'elle est peinte entièrement, à l'extérieur comme à l'intérieur, d'ornements, de floraisons et de paysages.

L'extérieur transpose dans le monde de l'arabesque un Louis XV de fantaisie — les peintures datent de 1807 — surtout sous le portique à colonnes blanches où fleurissent de charmants vases d'un goût Trianon.

L'intérieur est d'une grâce délicieuse, par sa fraîcheur, son coloris, son imagination printanière. Seuls, le mihrab (la niche rituelle) et le member (chaire à prêcher) sont de marbre blanc. Tout le reste est de stuc décoré de rosaces, de culs-de-lampe et de médaillons, d'un Louis XV venu du Bosphore, à l'inverse des turqueries interprétées par Versailles. La corniche est décorée de panoramas en gouaches claires, qui figurent Constantinople, ses quartiers étagés, la Corne d'Or et ses frégates aux voiles tendues. La coupole est feuillée d'acanthes et semée de médaillons ovales qui encadrent des jardins, des fontaines, des perspectives champêtres. Contre le mur de l'entrée, trois balcons ronds ont des encorbellements ouvragés comme une pâtisserie. Partout se retrouve le motif du portique : des vases remplis de bouquets minutieux, éclatants comme ces végétations de pierreries qui fleurissent au jardin des Mille et une Nuits. L'ensemble est blond et rose, doucement éclairé par des fenêtres à filigrane de plâtre.

Que j'aime ces grandes salles de mosquées, couvertes tout entières de tapis précieux, fraîches et silencieuses. Elles n'ont rien de notre mysticisme nordique. Ce sont des salons de prière où l'on attend un Dieu vêtu comme un calife, cordial et souriant.







Mehmed Sadik, notre guide musulman, nous fait visiter ensuite sa maison, ou plutôt son konak, le type même de ces demeures charmantes qui ornent la campagne d'Istamboul. Du dehors ce n'est qu'un grand mur que dépassent des cimes d'arbres. Une seule porte, une petite porte à gros anneau de fer que Mehmed Sadik fait retomber trois ou quatre fois. Il nous fait entrer ensuite dans un jardin de mûriers, un seul tapis d'herbe fraîche et bien rasée que traverse en biais un étroit chemin de pierres plates. La maison est au bout de cette allée : elle est pareille à celle que j'ai décrite à Petch, bleue aussi, mais d'un bleu pervenche plus soutenu. Elle est vide. Les femmes se sont terrées quelque part, je ne sais où, car nous parcourons à loisir toutes les pièces.

Même chose dans le beau konak de Haki-Pacha. La veuve habite la maison, mais nous ne la verrons nulle part. On entre, on se promène de salon en salon, et on ne rencontre jamais personne, ni habitant ni serviteur.

La façade est sourcilleuse, mais l'intérieur est d'un vieux style désuet, toujours ce Louis XV interprété par l'Islam, médaillons et trumeaux, vastes cheminées qui ressemblent à des trônes sommés de couronnes royales, plafonds d'ébénisterie, les mêmes que dans les églises de Grenade. L'un des salons a un mobilier, fauteuils, chaises et canapés, d'un rococo extravagant, tendu de satin bouton d'or. Il m'évoque des présences surannées : diplomates français en pantalon de nankin, dames turques corsetées, amiraux à favoris. Je voudrais bien passer tout un été de fainéantise dans cette grande maison fraîche, à manger des sorbets, jouer aux échecs et fumer de petites pipes au tuyau interminable.

Nous allons enfin, à travers des vergers et des champs, jusqu'au monastère des derviches de Kbrarabati Tékijé. Il a été abandonné par ses roufaïs lors de l'invasion bulgare, en 1915, et depuis, cette admirable chose tombe en ruine sans que personne ne pense à la conserver. Il est bien vrai, cependant, qu'elle est égale, par sa beauté, aux plus précieuses églises orthodoxes. Le kiosque des ablutions a la délicatesse d'une orfèvrerie de marbre. La chambre des tourbés a des plafonds de fine marqueterie que les pluies défoncent peu à peu. Ces merveilles demandent qu'on les sauve, elles le réclament impérieusement, plus que je ne le fais moimême, ici, auprès de mes amis de Belgrade. J'ajoute que la bibliothèque, l'une des plus riches de la Serbie du Sud, a été pillée non par les Bulgares mais par des officiers français.

Djordévitch nous invite à prendre le slatko chez ses parents. C'est la maison serbe du varoch, un rez-dechaussée vide et ouvert sur le jardin, simple charpente supportant l'étage. On y monte par un escalier de bois. Propreté méticuleuse, tapis blancs partout. Comme dans la maison turque, on abandonne ses chaussures au bas de l'escalier et on ne circule que pieds nus.

Le père porte la culotte à fond pendant, la grande ceinture, la chemise de soie, le gilet soutaché. On voit dépasser de la ceinture le tchétélé, bâtonnet où le boulanger fait une encoche pour chaque pain vendu. La mère, en pantalon bouffant, corsage brodé, tablier orthodoxe, est toujours pieds nus. Elle a tissé ellemême, comme toutes les femmes du vieux pays, les tapis, les rideaux, les draps, le linge de la maison. Tous deux regardent avec tendresse leur fils habillé à l'anglaise, qui est un savant, qui porte des lunettes d'écaille et parle une langue qu'ils ne connaissent pas. Deux générations. Le vieux monde de la Serbie du Sud s'efface avec une vitesse qui m'effraie. Le vieux monde peut mourir à New-York où la ville jeune crée des pro-

diges. Ce qui le remplacera ici, je ne le sais que trop. La rive droite de Skoplié m'en dit quelque chose 1.

非非

Par ce dimanche de soleil nous allons au monastère de Léchak. Paysage de bois et de prairies, d'une composition à la Poussin. Le monastère n'est pas grand'chose. Il a deux églises dont la plus vieille, grange de moissons évangéliques, a des fresques grossières et mal retouchées. Mais c'est peut-être ici que j'ai rencontré, depuis que je vagabonde, le plus beau spectacle humain.

Dans ces prairies ombragées de grands arbres, toutes les filles des environs se réunissent pour chanter. Or je ne sais même pas si elles sont belles. Grandes et sveltes, certainement, mais leur visage est si peu de chose dans leur splendeur que je ne m'en souviens même pas. En revanche je revois sans cesse leurs grou-

pes incomparables.

Leur costume est celui de la campagne de Skoplié, mais enrichi de menues choses qui n'appartiennent qu'à elles: tablier de soie crêpée orné de dentelles de couleur, long voile byzantin, serre-tête tressé d'or, sur les tempes de petits bouquets de fleurs de soie d'un rouge ardent, cercle de pendeloques sur le front. Elles forment de petits groupes compacts, en rond, toutes les têtes rapprochées. Et c'est un concert d'archanges enfantins, la plupart des voix tenant les mêmes notes pendant que les autres chantent sur un timbre très élevé, fraîcheur de fillettes impubères.

J'ai bien l'idée qu'en fermant les yeux pour la der-

<sup>1.</sup> En septembre, toutes les façades des maisons de Tétovo, celles des konaks, et même les murs qui entourent la Mosquée Peinte, sont entièrement recouverts, du toit jusqu'au sol, par des feuilles de tabac, du vert tendre au mordoré.

nière fois devant cette vie que j'aurai tant aimée, je les reverrai près de moi, dans leurs robes irréelles, avec leurs bijoux d'or et de soie, et qu'elles chanteront leur musique d'anges, oui, comme cela, exactement comme elles me sont apparues dans la prairie de Léchak.

\* \*

Gostivar : pavé de cailloux, boutiques noires, maisons de bois, type de ces petites villes turques que j'ai décrites une fois pour toutes. Nous abandonnons sur la place la voiture et le Puma, et nous allons flâner dans le

bourg où sommeille un ennui provincial.

Quelque part une fanfare de tziganes joue un kolo sautillant. Nous la cherchons à travers les ruelles. Elle est au fond d'une impasse, dans un jardin de guinguette où des tables s'allongent sous des arbres fruitiers. Foule orthodoxe, endimanchée. Quelques femmes en costume albanais portent sur une jupe blanche une longue tunique de laine grenat brodée d'or sur la poitrine. Devant la porte du jardin, une rangée d'hommes coiffés du fez contemplent la fête avec gourmandise, car les musulmans ne sont pas admis.

On danse le kolo sous les arbres, soit en farandole, soit en cercle. L'orchestre est fait de deux trombones, un cornet à pistons, une clarinette et une grosse caisse, les cuivres maniés par de bons bougres rigolards, les

joues gonflées à bloc sur les embouchures.

De jeunes garçons s'empressent autour des tables surchargées de bouteilles, de carafes et de victuailles. Je commande du vin, du pain, du fromage. Celui qui me les apporte me demande si je ne veux rien d'autre. On place devant nous des assiettes de gâteaux, de charcuteries, de fruits, de figues sèches, de graines de tournesol, une grande carafe de raki, un pot de limonade, sans doute pour le même prix. Nous mangeons un peu de tout, au hasard de la fourchette. Un monsieur qui doit être le patron de la guinguette vient nous demander si nous sommes contents.

Marie-Jeanne s'émerveille :

— Tu connais un bistro où on nous traiterait comme ça?

Le kolo se déroule sous les arbres, entre les tables. C'est un cabaret où l'on s'amuse. Une bonne partie de la clientèle est ivre, cette saoulerie serbe, hilare, extravagante, mais inébranlable.

Au bout d'une heure un petit groupe s'approche de nous et sollicite « l'honneur de nous présenter le fiancé »...

C'est ainsi que nous apprenons que nous sommes dans le jardin d'un particulier et qu'on y fête les fiançailles du fils aîné. On a trouvé tout naturel de nous voir entrer là, nous asseoir et demander à manger. Nous sommes des hôtes envoyés par le Gospodîn. Sa bénédiction est entrée avec nous.

Je m'émerveille à mon tour :

— Tu connais un pays où on nous recevrait comme ça?

C'est ici la maison du fiancé, les parents, les amis du fiancé. Une autre fête, dans un autre quartier, réunit les parents, les amis de la fiancée. C'est chez elle qu'aura lieu le dîner de famille, les pères et mères, les grandsparents, les frères et sœurs, et le pope. On nous prie « de bien vouloir honorer de notre présence le festin ». Je m'excuse sur ma toilette : je n'ai qu'un pantalon de toile, une chemise à manches courtes et les pieds nus dans des sandales.

- Aucune importance... Vous êtes nos hôtes.

Ils ne savent même pas d'où nous venons, comment nous sommes arrivés là, à plus forte raison qui nous sommes. Ils ne nous interrogent en rien là-dessus. Nous sommes leurs hôtes, cela suffit.

J'accepte de grand cœur l'invitation, et nous allons faire toilette dans la voiture.

C'est ainsi que nous nous sommes trouvés, une heure après, installés à la place d'honneur, parmi les vingt personnes d'une famille serbe dont nous ne connaissions que le nom. Le père de la fiancée et les deux frères se tenaient debout derrière nous et ne cessaient de remplir nos verres. Les plats succédaient aux plats, non pas de menues choses de gourmets, mais des platées de paprikas farcis, de hachis, de goulaches, un cochon de lait dans sa peau, des gâteaux de miel, des confitures indéchiffrables... Malheureusement, nous avons trop mangé dans la prétendue guinguette, et nous n'avons plus faim. Nos hôtes s'inquiètent:

— Cela ne vous plait pas? Voulez-vous autre chose? Nous nous excusons sur nos appétits français. Ils nous contemplent avec une douce commisération. Les autres, en effet, font grand honneur aux victuailles. Il y a de l'ogre et du cannibale dans leur manière de dévorer. On parle peu pour ne pas perdre une bouchée. Le pope, un grand gaillard à barbe rousse, est le plus loquace. Il raconte des histoires où je ne démêle presque rien.

Le repas terminé on fait entrer les tziganes, des violonistes cette fois, qui s'installent dans un coin de la pièce et jouent des airs d'une mélancolie poignante, de ces vieux chants macédoniens où passent des rafales de regret.

A minuit, lorsque nous nous retirons, toute la famille nous accompagne jusque dans la rue. Ils ne veulent pas que nous les remerciions, « ils sont trop heureux de nous avoir eu à leur table ».

La route est longue, plus longue encore lorsqu'on la

voit derrière soi, jalonnée de tous ceux qu'il a fallu quitter .....

Quelques jours après, comme Marie-Jeanne feuilletait son dictionnaire, je l'entends pousser un cri ému :

- Tu sais ce que ça veut dire : Gostivar?

— Bien sûr que non.

- Ça veut dire : ville des hôtes!

## XVII

### DE GOSTIVAR AU LAC D'OKHRID

Es hauts sommets d'Albanie poussent jusqu'ici leurs contreforts. A travers de grands bois d'ormes et de châtaigniers nous gravissons une pente interminable qui nous mène aux sources du Vardar, à 1.350 mètres d'altitude. Douche écossaise de ces contrées où le chaud et le froid se succèdent sans transition.

Le défilé de la Mala Reka nous fait descendre ensuite jusqu'à Bolétèn, village noir, juché dans la montagne, avec son minaret d'un blanc de stéarine. Un peu plus loin, sur la gauche — je précise, car c'est très difficile à trouver — un sentier de mulet grimpe entre les arbres. C'est le chemin du monastère de Yovan Bigorski. Nous en tentons l'escalade avec la voiture. Dans ce pays de routes scabreuses on se fait à toutes les acrobaties. Nous débarquons heureusement devant la fontaine de ce couvent qui est bien l'un des plus étranges de la Yougoslavie.

Il n'a pas de jardin, comme les autres monastères, parce que la pente abrupte où il s'accroche ne lui laisse pas de place. On a conquis sur la montagne un bout de terrasse où l'on a bâti l'église. Le reste est un extraordinaire édifice de charpente — galeries, escaliers, belvédères, en vieux sapin noirci par les pluies — qui s'en-

fonce en coin dans le flanc de la roche. En en taillant un grand quartier on a pu y placer un immense réfectoire où il y a des sièges pour deux cents moines. Le couvent n'en abrite plus que six.

Celui qui nous reçoit est de fort méchante humeur. Sans doute l'avons-nous dérangé dans sa paresse séculaire. Il nous fait d'un air bourru les honneurs de sa maison. Je m'amuse à promener sa rogne à travers l'échafaudage de poutres et d'escaliers branlants, sans lui faire grâce de la moindre galerie. Il me lance des regards noirs comme sa barbe, comme la charpente et la forêt. Je pense que jamais un rayon de soleil n'a touché cette âme ni les toits du couvent.

L'église est très belle, tout le fond rempli par une iconostase en bois sculpté pareille à celle de Svéti Spas, du même style, l'œuvre sans doute des mêmes artisans, car je retrouve dans un panneau, comme une signature, les trois bonshommes maniant la gouge et le maillet. Elle est plus grande que celle de Svéti Spas et s'étale sans contrainte devant une abside beaucoup plus vaste. Nous admirons, en dépit de l'otatz hargneux, les icones mélancoliques, les reliquaires d'argent, le trône de l'higoumène, longue guérite surchargée de sculptures mais d'une matière suave au toucher.

Sous le portique de bois, décoré de fresques toutes neuves, une vieille baba donne à Marie-Jeanne une poignée de graines de pavot. Cela se mange et a un petit goût d'opium, assez littéraire. C'est d'ailleurs tout ce qu'on nous offre pour déjeuner. Nous quittons le moine atrabilaire en appelant sur lui la bénédiction du Gospodîn.

非非

La vue de Débar, en sortant du défilé, ses toits d'un rouge brun et ses minarets tout blancs, sur un fond de montagne, rappelle l'arrivée à Prizrèn. Mais ce n'est pas Prizrèn. Toutes ces petites villes, d'ailleurs, n'existent que le jour du marché. Les autres jours, elles sont mornes et silencieuses, car la vie musumane s'enferme derrière les hautes murailles du haremlik. On ne voit dans les ruelles que quelques pouilleux en guenilles, les inimitables guenilles du pays, à croire qu'ils le font exprès pour émerveiller les passants. Cela ressemble à ces tapis de table que les vieilles filles de province agencent patiemment avec des petits carrés d'étoffes, mais unifié par une crasse épaisse comme un verni, et effrangé sur tous les bords.

La sortie de Débar offre un étonnant paysage de montagnes ravinées par les pluies, de vraies moraines de galets qui descendent des crêtes, ces immenses éboulis teintés de couleurs minérales que je n'ai vues que là, jaune soufre, violets de la plus pure améthyste,

rose vulgaire, bleu de lessive, vert d'oxyde.

La route longe ensuite le Tserni Drinn, le Drinn Noir, un lourd torrent venu d'Albanie. Je me lasse vite de ces défilés boisés, de ces prairies au bord de l'eau. Ce sont paysages de ruminants. Aussi mon œil se remplit-il de lumière quand nous débouchons enfin dans une Camargue de marais peuplée de bestiaux qui ont de l'eau jusqu'aux genoux, et de gros buffles embossés dans les roseaux.

A Strouga c'est l'épanouissement brusque du lac d'Okhrid, son étendue satinée, entre les hautes montagnes albanaises et la chaîne de la Galitchica. L'air prend cette fine couleur de perle qu'on ne trouve qu'en Macédoine. C'est déjà la lumière grecque, mais tempérée par la vapeur des eaux nombreuses qui fertilisent ce vieux coin de la terre. \*\*

— A voir en deux heures, me suis-je dit en entrant à Okhrid 1.

Nous y sommes restés quatre jours et nous l'avons

quitté à regret.

A n'en juger que par la grande esplanade, au bord du lac, palmiers étiques et terrain caillouteux, on croirait une station de Côte d'Azur purée, pour les loisirs du prolétariat. La ville n'est pas ici. Elle est derrière et à côté, aux flancs du promontoire que domine la citadelle ruinée.

A l'entrée, sur une petite place remplie d'une foule grouillante en fez et vestons délabrés, s'érige un monstrueux platane. Le tronc crépi comme un mur est si énorme qu'on y a encastré trois fontaines de pierre. Un monde de boutiques et de petits cafés vivote à son ombre. On fait commerce de toutes choses sur cette place : fruits, légumes, poissons, cuivres, vieilles étoffes, cacahuètes, jeunes garçons et petites filles, car dans ces terres bénies la prostitution va de dix à vingt ans.

Le reste serait pareil aux autres villes turques s'il n'y avait tant de petits jardins très verts entre des murs très blancs, et tant de vignes et de glycines qui traversent les rues d'une maison à l'autre, et tant de gros hortensias roses aux fenêtres, dans des bidons et des caisses de fer-blanc, et ce quartier du bord de l'eau où l'on circule sous les maisons par des passages de charpente et de torchis.

Il y a aussi de passionnantes églises dont la plus belle est Svéta Sofija (Sainte-Sophie), une basilique byzantine du xr siècle, basse et longue, un tambour sans coupole à chaque bout.

<sup>1.</sup> Marché le lundi.

Les Turcs — cela leur est arrivé quelquefois avaient transformé en mosquée cette église orthodoxe, détruit l'iconostase et badigeonné les fresques. On ne peut rien imaginer de plus maltraité que ce sanctuaire, l'un des plus beaux de l'ancienne Serbie. Il est au quart enseveli dans le terrain d'alentour. Son élégant narthex a ses fenêtres bouchées ou mutilées. A l'intérieur, le pavement est fait des troncons de marbre de l'ancienne iconostase. Une épaisse couche de chaux recouvre les fresques. Aux endroits où ce badigeon s'est écaillé, on voit apparaître de belles figures de saints auréolés et des représentations de l'Evangile. Ce sont les plus anciennes peintures de la Yougoslavie, analogues à celles qu'on a retrouvées récemment à Sainte-Sophie de Constantinople. Je ne me rappelle jamais sans émotion la grande figure de patriarche aux yeux crevés qui tient un livre contre son cœur.

Nous irons voir aussi Svéti Klimènt (Saint Clément), sur une place de village qui domine la ville et le lac, vieille petite église bourrée d'icones; et par le sentier pierreux qui fait corniche au bord de la falaise, celle de Svéti Yovan Bogoslov, curieusement rapiécée de rose et de blanc, très abîmée intérieurement par l'orthodoxie moderne, mais érigée sur une proue rocheuse qui vogue vers le plein du lac.



C'est entre Okhrid et Svéti Naoum que le lac prend son véritable caractère. La route est excellente, en dépit de ses cassis ahurissants et de ses côtes vertigineuses. Elle longe le plus souvent la rive et n'entre dans les terres que pour escalader les contreforts de la Galitchica. C'est assurément l'une des plus belles promenades du monde. La puissante beauté du lac d'Okhrid ne vient pas seulement du cercle de hautes montagnes qui plongent leur reflet dans l'eau d'un bleu pers satiné, mais surtout de l'absence presque totale d'humanité, ce qui lui donne une grandeur primitive, celle qu'il n'a cessé d'avoir depuis l'instant où les choses de la terre se sont mises en ordre sous la loi du Seigneur.

Il n'y a là, sur soixante-dix kilomètres de rive, que deux villages de pêcheurs. Avec leurs masures de bois, leurs séchoirs à filets faits de branches brutes, et surtout leurs barques, les plus grossières que j'aie vues, de planches à peine équarries, mal clouées et mal jointes, ils sont pareils aux premiers établissements lacustres.

Chez nous, ce paysage de Genèse serait anéanti par des villas de parvenus et des hôtels insolents. Ici, rien n'interrompt la ligne grandiose de la rive. Son âme des premiers jours demeure intacte. Cela ne ressemble à rien d'autre. Ce n'est pas un lac italien. C'est plus sévère et moins humain. Ce n'est pas non plus le Tatra tchécoslovaque, car la lumière orientale épanouit ce lac bordé de sommets de quinze cents mètres. L'esprit d'Okhrid, à la fois mâle et séduisant, je ne l'ai rencontré nulle part.

Le monastère de Svéti Naoum est tout au fond de cette solitude, sur un saillant de roche qui plonge à pic dans les eaux transparentes. On voit sa tour neuve au flanc des vieilles bâtisses, derrière un rideau de peupliers pareils à des cyprès. Le cercle des communs enferme une grande esplanade herbue, en pente douce. Quelques vieux acacias font une ombre claire devant le monastère proprement dit, un trapèze de constructions à plusieurs étages qui surplombe le lac. La petite église est dans une grande cour, au milieu des bâtiments, très basse, bâtie de briques qui forment des géométries

byzantines, le haut tambour au centre, avec une coupole de tuiles cuivrées de lichen.

Nous sommes accueillis par le Frère Dragayoup qui parle couramment l'italien, ce qui nous facilite bien des choses car la plupart des otatz sont grecs, russes ou albanais, trois langues que nous ignorons complètement. Il nous demande tout de suite combien de jours nous désirons rester.

- Deux ou trois, tout au plus.

— Vous avez tort, vous devriez rester jusqu'au prochain pèlerinage. Cela vaut la peine d'être vu.

- Je n'en doute pas, mais quand est-ce?

- Dans trois semaines...

C'est l'hospitalité normale des couvents orthodoxes. Il dirait aussi bien trois mois.

Il nous mène dans nos chambres, à l'étage d'un immense caravansérail. Netteté, sévérité conventuelle. Un moine barbu prend ses filets et s'en va pêcher des pastrmké pour notre repas du soir, car nous raffolons de ces poissons du lac d'Okhrid, une espèce de truite à la chair fondante qui n'existe que là et au lac Baïkal, en Sibérie. Tout à l'heure, en nous baignant, nous le verrons, dans sa barque de planches, en ramener à pleins filets.

Le sanctuaire de Svéti Naoum est le plus célèbre de la Macédoine. Les Albanais prétendent qu'il leur appartient historiquement. Les Yougoslaves l'ont revendiqué comme un des lieux saints de la Serbie de Douchân. Je ne veux pas me mêler de ces disputes. Comme Svéti Naoum est à un kilomètre de la frontière albanaise, chacun des deux peuples peut y venir faire ses dévotions.

C'est peut-être la plus petite église de la religion orthodoxe mais c'est aussi la plus émouvante. Une grange de chez nous, avec un vaste pigeonnier : le tambour. Des vignes et des figuiers l'entourent, sauf du côté de l'entrée. Un portique à trois arcades ouvertes, pas bien vieux, la précède. Les moines y ont abrité la plus primitive des cloches, une épaisse lame de bois suspendue à un fil de fer et qu'on fait sonner avec un maillet : elle

appelle à table les otatz et les hôtes.

L'intérieur a le mysticisme des premiers sanctuaires chrétiens, ce qu'on éprouve dans la crypte centrale des catacombes de Saint-Calixte, sur la Voie Appienne. L'étroit narthex carré a des murs bas qui se rejoignent en pendentifs pour soutenir le haut tambour de la coupole. Le fond de ce narthex a deux colonnes byzantines qui séparent trois arcades pleines. Celle du milieu a une petite porte rectangulaire, juste assez haute pour laisser passer un homme : elle s'ouvre sur l'église où quatre épaisses colonnes noires, à hauteur d'épaule, supportent des cintres lourds qui la divisent en trois nefs exiguës. Le fond est occupé, comme toujours, par l'iconostase qui ferme l'abside. Ses sculptures, ses ors, ses icones mordorées, ses rideaux de soie et de dentelle, ses candélabres de cuivre et ses lampes d'argent, se fondent en une seule matière précieuse dans l'atmosphère embuée par les encens. Ils ont noirci de leur fumée les fresques du xiir siècle qui décorent murs et voûtes, dans l'église comme dans le narthex.

A droite de celui-ci, une porte basse et étroite me laisse pénétrer dans une petite salle carrée, à voûte surélevée, remplie d'une lumière mystérieuse. Près de la porte, dans un angle rentrant, je distingue un divan couvert d'un tapis bosniaque, à côté d'un lourd cierge

de cire planté dans un pied de fer trapu.

Comme je ne sais où me mettre pour écrire mes notes, je vais pour m'asseoir sur ce divan lorsque je vois entrer un paysan barbu, une sorte de moujik à face d'illuminé. Il fait trois signes de croix, puis se penche en avant par trois fois en touchant le sol du bout des doigts sans plier les genoux, exactement comme dans les exercices d'assouplissement. Il se met ensuite à genoux près du divan et baise l'une après l'autre des icones et une croix que je n'avais pas vues et qui sont

posées sur le tapis.

Je l'ai échappé belle. J'allais tout bonnement m'asseoir sur le tombeau de Svéti Naoum, le fondateur du monastère et de l'église. C'est lui qui sommeille sous cet humble tapis. Je vois maintenant tout ce que la dévotion est venue déposer sur sa tombe : des bouteilles d'huile, des images, des pechkirs brodés. A des tiges de fer pendent une vingtaine de lampes en verre argenté.

D'autres dévots pénètrent dans la pièce et font les mêmes gestes rituels que le premier, pendant que celuici, toujours sur les genoux, se prosterne trois fois en touchant du front le carrelage. Il pose enfin la tête sur le tapis du tombeau et reste ainsi pendant deux ou trois minutes, dans une extase immobile. Dès qu'il s'est retiré, à reculons et les mains jointes, un autre le remplace et fait les mêmes salâms, car tout ceci ressemble à s'y méprendre aux prosternations des musulmans dans la mosquée. Exemple curieux de cette interpénétration des religions dont j'ai parlé au chapitre troisième.

Je suis resté pendant une heure près du tombeau de Svéti Naoum, et pas un instant les pèlerins n'ont cessé de défiler. Si l'on songe que le monastère est isolé du monde par le lac et la montagne, et n'a d'autre accès que la route, on peut mesurer la force de cette dévotion qui, les jours de pèlerinage, draîne des foules de trente

mille personnes.

En quittant l'église, j'entends sortir d'une cabane de pierre accotée au narthex un bavardage confus, accompagné de rires et de cris. La petite porte envahie par les branches d'un vieux figuier retentit sous les coups de pied qu'on donne à l'intérieur. Je frappe à mon tour, et







un brusque silence succède au vacarme. Après deux minutes, cela recommence. Il s'y mêle maintenant des bouts de chansons lancés d'une voix rauque.

Un otatz qui descend de la maison des hôtes me dit

en passant:

— Il en a encore pour deux jours.

Je m'informe auprès du Frère Dragayoup. C'est un fou qu'on a placé dans cette cabane pour obtenir sa guérison. Svéti Naoum étend sa bénédiction sur les pauvres déments. On les met là, pendant plusieurs jours, dans un réduit sans fenêtres où il y a à peine la place pour bouger. Il paraît que ça les guérit quelquefois. Je connais bien des gens, dans la politique internationale, qu'on devrait mettre sous la protection de Svéti Naoum.

Nous dînons seuls, à la table du roi, servis par un otatz qui se tient debout à nos côtés pendant toute la durée du repas. C'est un ancien attaché militaire à la Cour de Hollande. Sa barbe drue, ses longs cheveux bouclés, lui ont enlevé tout caractère soldatesque. Il n'en a gardé que l'esprit de discipline et la haute taille cambrée.

Il s'inquiète du matchka et lui fait porter tout un plat de ces truites dont on célèbre dans les Balkans entiers les vertus gastronomiques. Depuis Detchani, le Puma ne s'était plus trouvé à pareille fête.

Après le dîner, sur la terrasse de gazon du monastère, nous fumons du tabac de Tétovo en regardant les lucioles qui remplissent la nuit. Elles illuminent les acacias comme des arbres de Noël, et parfois leur nombre est si grand qu'on dirait un ciel d'étoiles palpitant entre les branches.

Nous sommes ici à l'extrême sud du pays, à deux pas de la frontière albanaise, à quelques pas de la frontière grecque. Nous ne pouvons pousser plus loin notre curiosité de vagabonds, au moins pour cette fois. Il va falloir remonter vers le nord, en traînant les pieds pour ne pas arriver trop vite au bout du voyage. L'aventure est encore vivante sur notre vieille terre policée. Nous le comprenons mieux, cette nuit, sur l'herbe de ce couvent de moyen âge, séparés du monde par cent mille kilomètres de bonheur.

## XVIII

# D'OKHRID A BITOLI (MONASTIR)

#### LA SLAVA

ouveau défilé entre Okhrid et Réçân. A la sortie, le grand paysage macédonien, que nous ne quitterons plus jusqu'à Vélès, se déploie devant nous, immenses plaines ondulées, fond de montagnes rousses ou opalines, beaux ciels de nacre.

Les costumes qui, depuis Tétovo, s'étaient réduits à presque rien, reprennent toute leur splendeur. Les étoffes et la ligne générale rappellent celles de Skoplié, mais les broderies sont encore plus riches, d'un rouge orangé qui éclate dans la lumière. Des paysannes qui viennent à notre rencontre sur la route ont à ces robes dont la forme et les ornements n'ont pas changé depuis des siècles, des manches qui s'arrêtent au-dessus du coude. Nous stoppons pour leur demander si c'est une habitude de la région. La réponse me laisse béant :

- Non, mais c'est la mode cette année.

Marie-Jeanne hoche la tête, me regarde de côté et me dit avec un sourire plein de sous-entendus :

- Tu vois!

Oui, je vois... Toutes les femmes, même celles qui portent sur elle l'esprit de Byzance, vivent sous la même dictature. Nous en voyons un peu plus loin qui, dans leurs vêtements de cérémonies royales, coupent le blé à la faucille.

Au delà de Réçân 1 on découvre de la route la vaste étendue bleuâtre du lac de Prespa, plus grand que celui d'Okhrid mais qui n'a pas ses hautes rives montagneuses. Il est partagé en trois secteurs de cercle dont le centre est le point de jonction de trois pays : la Yougoslavie, la Grèce et l'Albanie. Il est probable que les riverains ont abandonné la pêche pour la contrebande.

Nous traînons sur cette route tant elle est passionnante. Il nous faut toute la journée, de six heures du matin à huit heures du soir, pour faire les soixante-dix kilomètres qui nous séparent de Bitoli. Le spectacle nous accroche à chaque instant : camps de tziganes, sous les tentes d'un brun noir; cortèges de filles chamarrées qui marchent en tricotant ou en faisant tourner le fuseau devant elles; dans un village, sur la crête de la Bigla Planina, recensement de chevaux, tous les paysans vêtus de toile blanche, le petit calot serbe sur le crâne, debout dans les prairies, parmi leurs bêtes, pendant que les gendarmes s'attardent à festoyer devant la porte d'une gostiona.

— Donne-moi le volant, me dit Marie-Jeanne, sinon nous n'arriverons jamais.

- A quoi bon arriver?

Nous entrons à Bitoli au moment où le soleil, en se couchant derrière nous, allume comme des cierges la pointe des minarets.



Ce n'est plus qu'une ville morte, cet ancien Monastir <sup>2</sup>. L'indépendance de l'Albanie, en 1912, a commencé à le

<sup>1.</sup> Marché le samedi. 2. Marché le mardi.

ruiner. D'autres facteurs, ethniques, économiques et politiques, ont achevé de le dépeupler. Quatre-vingt mille habitants en 1912, vingt mille aujourd'hui. En 1934, trois mille familles juives, près de trente mille personnes, s'en vont d'un seul coup. Les catholiques partent aussi : les Frères de l'Ecole Chrétienne française ont dû abandonner cette cité sans ouailles. Les Turcs s'évadent un à un : mon barbier émigre demain vers Istamboul.

Ville sans joie. Un tiers d'immeubles vides, sans fenêtres ou sans toit, mosquées abandonnées, minarets brisés par le milieu. Un torrent, le Dragor, traîne d'un bout à l'autre, sous d'affreux ponts de fer, entre deux murs de moellons, ses eaux asservies. A la limite de ces terrains vagues où finissent toutes les villes turques, un cimetière pareil à celui de Skoplié, fleuri celui-ci de roses rouges, aligne 6.148 tombes de soldats français, les morts de 1916 à 18.

Il n'y a de vivant que la tcharchiya juive, une rue de boutiques sordides où la brocante offre, parmi du vieux fer, des souliers éculés et des nippes de confection, de merveilleux utchkurs brodés, les plus beaux que nous

ayons trouvés dans le pays.

Il y a enfin Khalîm Nazif. Qu'on me permette d'inscrire ici en lettres d'or le nom de ce prestigieux cuisinier turc, afin que d'année en année, aussi longtemps qu'Allah mettra sur lui la bénédiction, il continue de réjouir les gencives, la langue, le palais, l'intérieur des joues, le gosier, l'œsophage et l'estomac des voyageurs. Que la mémoire subsiste éternellement de ses omelettes au concombre; de ses pitas au fromage, feuilletées et trempées de bon beurre; de ses sogan dolma, oignons doux farcis de viandes patiemment assorties et de riz bien détaché; de ses chich-kébachs enfin, taillés en plein gigot, bien salés et bien poivrés, qu'il vous sert avec une

poignée de jeunes oignons crus et ce rayonnant vin de Bitoli, qui a la couleur de l'aurore et le goût du printemps.

Il était, avant 1912, le cuisinier d'un pacha commandant le corps d'armée de Monastir. Ah! ce pacha! quel pacha! On ne pouvait être plus pacha que ce pacha! Et

Kalîm Nazif a été à l'école de ce pacha!

Il vous présente sur ses tables de bois blanc nettes comme l'albâtre, des choses inouïes, des choses qui ont des noms impossibles, mais qui fondent, viandes, poissons ou légumes, dans la bouche pavoisée d'allégresse, des choses qui vous réjouissent la chair et l'âme, qui vous font tout voir en beau, même Bitoli!



Nous allons chez Angélina Maunovitch pour fêter la slava. Il n'est pas encore huit heures et demie du matin quand nous nous arrêtons devant la maison.

Le vestibule et l'escalier sont pleins de fleurs, plantes en pots, petits bouquets dans des vases multicolores. Toutes les chambres ont été transformées en salons de réception. Des divans couverts de tapis aux laines violentes règnent le long des murs et devant les fenêtres. Une immense table garnie de nappes brodées, de cristaux et d'argenterie occupe le milieu de la plus grande pièce.

Dans un angle, éclairée par une lampe de cuivre ajourée, luit dans ses ors l'icone de Saint Georges, le patron de la famille. C'est un cavalier d'un rouge de laque, sur un cheval blanc caparaçonné de dorures : il fait un geste meurtrier parmi les inscriptions cyrilliques qui recouvrent l'enduit d'un beau brun violet, tout craquelé par deux siècles de vieillesse.

La slava est une fête presque exclusivement orthodoxe. Je la croyais même spécifiquement orthodoxe mais j'ai découvert dans les environs de Raguse une colonie catholique qui célèbre la slava. Encore, cette colonie est-elle d'origine orthodoxe, ne s'étant convertie qu'au xvi° siècle, lorsque Pawlovitch vendit aux rec-

teurs de Raguse le territoire qu'elle occupait.

Le mot slava signifie gloire, et c'est en effet la glorification du saint que chaque famille s'est choisi comme patron ou protecteur. Quand je dis famille je ne veux pas dire fover mais bien la gens latine, c'est-à-dire les descendants d'une même souche. C'est ainsi que le père. le grand-père et tous les aïeux d'Angélina ont toujours eu Saint Georges comme protecteur et fêté la slava de Saint Georges. Aujourd'hui, dans la Yougoslavie entière, toutes les familles orthodoxes qui ont Saint Georges comme patron célèbrent la slava. Demain, dans d'autres familles ce sera le tour de Saint Nicolas, par exemple; après-demain celui de Saint Joachim, etc. On peut dire qu'il n'est presque pas de jour où l'on ne fête la slava quelque part, je veux dire en Yougoslavie, car cette cérémonie est inconnue dans les autres pays des Balkans.

Pendant que les femmes s'affairent à préparer des gourmandises, j'accompagne les hommes à Svéti Dimitri, l'église orthodoxe, où doit se faire la première cérémonie. Mes compagnons sont frais et vaillants, en dépit de l'heure matinale. Hier soir, un repas très simple a réuni toute la famille autour de la table, et après une courte prière on est allé se coucher à dix heures.

Nous marchons vers l'église sans échanger une parole. Les Serbes de la ville se connaissent tous. Ceux que nous croisons nous saluent d'un « Sretna slava! » cordial : « Heureuse slava! », comme on dirait « Bonne fête! ». D'autres groupes vont vers l'église, les quelques familles de la ville qui ont aussi Saint Georges comme patron. Il n'y a que des hommes.

L'église n'est belle que par la profusion de lustres de cristaux. Elle en est remplie. On dirait un sous-bois diamanté. Certains, plus longs que les autres, laissent pendre des régimes de lumière.

L'iconostase flamboie de tous ses ors, de toutes ses lampes. Le pope, derrière le rideau de soie qui le rend invisible, célèbre son office dans le vieux slavon rituel, le glagolitza, le beau langage de Cyrille et Méthode. Mes compagnons chantent les répons. Ces chœurs sont d'une majesté que le rituel catholique n'atteint que dans les ordres monastiques, toujours a capella, sans accompagnement d'orgue ni d'aucun instrument, les voix à trois ou quatre parties, dans un ensemble parfait.

Ils entonnent ensuite le cantique de la slava, le tropar, qu'ils savent depuis l'enfance et qu'ils ne chantent que ce jour-là. Il me fait penser à certains hymnes grégoriens, les plus vieux, comme le Kyrie fons bonitatis dont il a le balancement et les longues pauses vocales.

Et la cérémonie se termine tout d'un coup. Il en est toujours ainsi dans les offices orthodoxes. Rien n'en signale la fin. Sans doute manque d'habitude de ma part.

Nous regagnons en bon ordre la maison d'Angélina. Elle est sur le seuil, avec deux femmes de la famille, elle nous accueille par un joyeux « Sretna slava! ». Nous montons dans le salon où l'on a fait merveille pendant notre absence. La grande table, d'autres plus petites, et jusqu'à des guéridons, sont chargés de victuailles. Il y a là tout ce que le prodigieux appétit de la race a pu imaginer et rassembler. C'est un monde de gâteaux, de sucreries, de sandwichs épais, caviar, jambon fumé, œufs durs, anchois, laitue au vinaigre; des plats de saucissons, de bœuf à l'écarlate; des baklava d'amandes pilées et de taranes; des fromages de chèvre et de

brebis; l'agneau rôti que j'ai envoyé ce matin, couché dans un majestueux plat de cuivre; deux cochons de lait, les pattes en l'air, le ventre ouvert bourré de citrons. Et autour, les jeux d'orgue des carafes et des bouteilles, raki, schlivovitza, orangeades, vins de toutes les couleurs du vin. Il semble que les provisions de toute une année soient répandues sur les tables de la slava. Et, de fait, les familles mettent là les économies d'un an entier, avec la nonchalance du Serbe pour tout ce qui n'est pas le plaisir immédiat.

Le milieu de la table est occupé par un grand plat d'argent sur lequel repose le gito. C'est un gâteau mou, fait de blé cuit, de noix écrasées, de miel et de raisins secs. Il est l'offrande funéraire au saint de la slava, ceux d'entre les saints qui ont connu la mort humaine. C'est si vrai que les familles qui ont adopté Saint Elie ou l'archange Saint Michel ne préparent pas le gito, parce qu'Elie et l'archange sont toujours vivants. Georges étant mort à Rome, sous Dioclétien, le gito orne la table d'Angélina. Au centre du gâteau est planté un cierge de cire orné de figures et de papier doré.

A côté, sur un pechkir aux fines broderies, est posé le pain rituel, sorte de large brioche ronde qui porte une grande croix en relief. C'est le kolatch, le pain de communion symbolique, qui sera partagé entre les membres de la famille.

Les visiteurs apportent leurs vœux de slava, comme chez nous de nouvel an. Il n'y a pas d'invités. On accueille tous ceux qui se présentent, connus ou inconnus, même le pauvre et le vagabond. Les hommes s'embrassent sur les deux joues, en se donnant de grandes claques dans le dos. Les femmes se congratulent avec de petits cris. Puis tout le monde s'installe sur les divans. On présente le slatko, avec toutes ses cuillers et tous ses verres d'eau. On offre aussi les victuailles entassées sur

les petites tables, on les offre et on les accepte de grand cœur. Il y a ainsi de longs silences où l'on n'entend plus que le bruit des mâchoires. Quand ils sont bien nourris, les visiteurs s'en vont avec des compliments. Sans doute vont-ils continuer, de slava en slava, leur tournée alimentaire.

A une heure, on se met à table, avec les gens qui se trouvent là. Le cierge du gito est allumé, et l'on attend le pope pour la bénédiction du kolatch. Ce n'est pas un pope comme on se les représente en France. Celui qui vient consacrer notre slava est un monsieur à barbiche grise, l'air d'un pharmacien de province ou d'un député radical. Il porte une jaquette, un gilet à chaîne de montre, un faux col cassé, une cravate de satin noir et des pince-nez. Rien de moins ecclésiastique.

Nous nous sommes tous mis debout et un silence solennel s'établit autour de la table. Le frère aîné d'Angélina a pris le pain rituel et le tient sur ses mains étendues. Je vois le pope tirer de sa poche un petit paquet de soie et dérouler une étole qu'il se passe autour du cou. Les deux bouts de l'étole étalés sur les mains, il reçoit le kolatch, et penché sur lui récite une prière. Tout le temps qu'elle dure, le frère aîné fait tourner lentement sur les mains du prêtre le pain de la slava. C'est en quelque sorte la terre et sa fertilité qui s'offrent à la bénédiction immobile du soleil.

Quand celle du pope est donnée, tout le monde s'assied. On présente à l'officiant le gito, le gâteau de blé cuit, dont il doit être le premier à prendre une cuillerée. On le passe ensuite à la ronde, un petit salut à son voisin. Chacun le goûte avec une ferveur véritable. J'y mets plutôt de la curiosité. Ce n'est pas mauvais, cela ressemble à du pudding. C'est une chose qui peut se manger quand on a l'appétit aiguisé par le caviar et les anchois. Je m'intéresse beaucoup plus à la signification

symbolique de cette offrande céréale qui me rappelle le vieux rite crétois de Déméter.

La communion terminée, le prêtre se lève et prononce quelques paroles d'adieu. Il s'en va bénir le pain dans les autres familles vouées à Saint Georges. Les aînés l'accompagnent jusqu'au seuil de la maison. Les autres n'attendent pas qu'ils soient revenus pour commencer ripaille. On se jette sur les provisions, non dans un ordre déterminé, comme il en est chez nous dans les festins, mais d'après la place qu'on occupe. Celui qui voisine avec les gâteaux commence par le dessert. Un gros homme, armé d'un couteau de boucher, dissèque l'agneau rôti; un autre démembre les cochons de lait. Chacun se sert avec les doigts et mange à la manière d'un ogre qui dévore un moutard, ou comme on dit que bâfrait Henry VIII dans son palais de Londres. Ils ont de la sauce jusque sur les joues et les poignets. Ils s'empiffrent au milieu d'un grand silence culinaire.

Pendant le repas, des visiteurs se présentent avec leurs vœux de slava. On leur fait de la place et ils s'installent à la table. C'est le gito qu'on leur offre en premier lieu. avec un grand verre d'eau qu'ils ne font que toucher du bout des lèvres. Le rite accompli, ils se mettent au travail comme s'ils n'avaient pas mangé depuis la slava de l'année dernière. Ils boivent aussi. Le vin, le raki, la schlivovitza coulent à flots. Et quand ils ont fini de manger, ils chantent. Rien de plus beau que ces chansons à table, entonnées par tous les convives, avec un sens parfait de la mesure et de l'accord musical :

C'est Risto qui fête le nom chrétien : Chez lui resplendit la slava sacrée, Et dans sa cour, ainsi, quatre lumières Jettent des éclats sur quatre côtés. Le premier de ces éclats vient du cierge. Le second vient de la veilleuse d'or, Le troisième vient du plateau d'argent 1...

Les femmes laissent planer sur la mélodie de longs accords de contraltos, comme si vraiment les anges aux ailes multicolores, de Petch et de Detchani, venaient du ciel pour apporter le pain de proposition. Ici, la slava reprend sa signification religieuse, un instant perdue dans la joyeuse galimafrée. C'est que le mysticisme n'est pas nécessairement de l'ascétisme, et les festins qui inauguraient les cathédrales devaient avoir ce caractère de franche lippée.

Et la fête se prolonge jusque très tard dans la nuit. C'est un va-et-vient continu de visiteurs qu'on accueille en battant des mains. Ils s'assoient, échangent quelques répliques de banalités quotidiennes, pendant qu'Angélina leur apporte le gito et le verre d'eau fraîche. Puis ils se débrident en buvant le vin et l'eau-de-vie, et bientôt chantent comme les autres. Hymnes rituelles ayant toujours la noblesse du plain-chant. Ni danses, ni phono, ni même le violon des tziganes. Ce n'est ici que musique vocale et causerie, beuverie, mangeaille, autour de cette table où, seul intact, sous le haut cierge allumé, s'arrondit le pain doré, avec sa grande croix en relief.

<sup>1.</sup> Bougarinovitch. Traduction René Pelletier.

### XIX

## DE BITOLI A SKOPLIÉ

forment cercle autour de la plaine ondulée sont d'un relief si précis qu'elles semblent portées au premier plan. Le fond n'est qu'un bleu tendre, ciel

et espace confondus.

Champs de blé et prairies. Les troupeaux sont gardés par des bergers aux beaux yeux de velours bleu. Ils portent sur la petite jupe et les braies de toile unc longue redingote noire sans manches et une large ceinture multicolore. Leurs chiens, des bêtes énormes, pareilles à des loups, galopent autour de la voiture et essaient de mordre dans les pneus. J'en écrase un, bien que je roule à trente à l'heure. Les autres se jettent sur le moribond et l'achèvent en un clin d'œil.

Nous entrons à Prilep à l'heure du marché <sup>1</sup>. La haute tour de l'horloge, hexagonale, un peu penchée, domine la place, à côté d'un peuplier tout droit et d'un minaret à éteignoir de zinc. A la base de la tour, des boutiques de planches font une végétation parasitaire, couvertes de plaques de tôle rouillée, maintenues par de gros galets. Il y a d'autres places plus petites, sous de grands arbres à feuilles bruyantes comme celles de l'eucalyp-

<sup>1.</sup> Le samedi.

tus; d'autres fermées à la manière d'un cloître, avec une galerie couverte où s'entassent les paysans et leurs produits. Toutes sont envahies par le marché qui, dans cette ville prospère, devient une foire turbulente.

Les ruelles, qui se croisent à angles droits, ont chacune sa corporation, ses boutiques et ses bruits. Les échoppes, étroites et peu profondes, sont ouvertes sur la rue, pareilles à de petits théâtres, l'artisan assis à la turque sur un tapis ou sur une peau de mouton. Il y a la rue des cardeurs qui démêlent les flocons de laine avec la corde de laiton d'un grand arc posé devant eux comme une harpe; celle des chaudronniers, qui ne travaillent le cuivre qu'au marteau, sur une petite enclume coincée entre les genoux; celle des brodeurs, où des garconnets coiffés de fez établissent les dessins sur le drap et la soie: celle des boulangers, remplie de l'odeur des beaux pains tordus comme des écheveaux de laine; celle des chandeliers, qui font des cierges de cire presque aussi beaux que ceux de Santiago de Compostela; celle des verduriers, avec leurs concombres rangés debout comme des priapes; celle des bouchers, où des petits garçons agitent des martinets à longues bandes de papier blanc, pour éloigner les mouches: celle des tailleurs; celle des savetiers; celle, enfin, des orfèvres, où l'on achète de ces horreurs en filigrane d'argent qu'on offrira à ses amis comme souvenirs de voyage.

Population très mélangée : on parle serbe, turc, albanais, bulgare. Les costumes ont la même diversité.

Les hommes de religion orthodoxe portent ici un tablier de tapisserie comme en ont leurs femmes partout ailleurs. Certains sont tellement chargés de chapelets d'oignons qu'ils semblent s'en être fait des capes ou des manteaux. On voit sur quelques femmes de longues tuniques à rayures jaunes et vertes, et de grands châles de tête, à franges de laine, brodés sur un angle. Beau-

coup de femmes tziganes ont le pantalon turc à mille plis et un boléro très ouvert qui laisse voir le profil des seins : c'est ravissant quand les seins ont un profil.

Ma pénitence, au milieu du bonheur de vivre, c'est ce métier d'écrivain qui m'oblige à prendre des notes. Je suis donc assis sur le seuil d'une boutique et je griffonne dans mon carnet. Marie-Jeanne est à quelques pas, debout contre un mur. Sort de son échoppe un vieux musulman qui l'interpelle:

- Petite fille, il y a ici une chaise, porte-la à ton homme!

Cher disciple de Mohammed! que ta parole est douce et pleine de sagesse! Pas un instant tu n'as pensé, comme chez nous, à offrir la chaise à ma femme, et pas plus à me la porter toi-même, puisqu'il y avait une femme pour la porter. Tu sais que ma fatigue est noble, car je suis le chef de famille, le maître et le guerrier, le savant qui sait lire dans les livres et tracer des caractères sur le papier. J'ai acheté ma femme le prix du mariage pour être honoré et servi par elle. Ta logique, vieux musulman, est inépuisable!

Et Marie-Jeanne l'a si bien compris qu'elle m'apporte la chaise en disant :

- Le salâm sur ta tête, ô fils de l'oncle!

Cette reconnaissance des lois éternelles vaut une récompense. Nous nous mettons en quête d'un de ces splendides costumes de la plaine. Un detchko¹ nous conduit chez une paysanne qui « peut-être... cela dépend... il faut voir ». Nous connaissons l'affaire. Il est très difficile de les résoudre à vendre leurs vêtements, même s'ils ont besoin d'argent. Nous avons offert jusqu'à deux cents dinars à une bergère d'Hertzégovine pour un châle de soie qu'elle portait sur elle : deux

<sup>1.</sup> Galopin, chico espagnol, ragazzo italien.

cents dinars! une fortune! ce qu'elle gagne en deux ans! Elle a refusé de s'en séparer. Elle répétait avec une sourde obstination :

- Et s'il pleuvait?

Car ce châle merveilleux lui tenait lieu d'imperméable. Je ne sais pas s'ils sont disposés à vendre leur costume mais ils consentent à en revêtir Marie-Jeanne. Deux femmes et une jeune fille suffisent à peine à la besogne.

Cela commence par une longue robe droite, en lin épais, surchargée de broderies de laine sur les manches et au bas de la jupe. Elle doit peser dans les quatre kilos. Vient ensuite un petit gilet très étroit qui comprime la poitrine jusqu'à l'écrasement, et par-dessus, une tunique sans manches dont les contours sont tapissés de laine orangée : elle va dans les six livres. Sur cet édifice pompeux, les femmes enroulent autour du ventre, à plusieurs tours, une première ceinture de laine bleue, puis une seconde de passementerie rouge qu'elles nouent par les effilés. Cela fait une belle maternité au huitième mois que l'on pavoise d'un tablier de tapisserie qui prend les deux tiers de la circonférence et descend jusqu'à la cheville.

L'une des habilleuses s'interrompt pour demander:

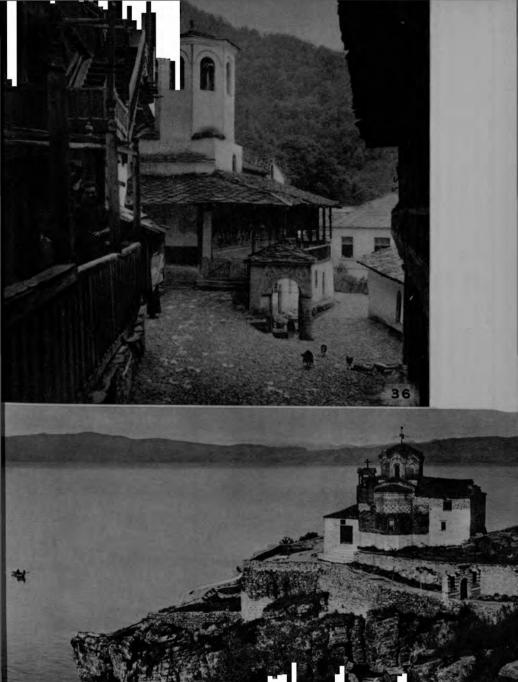
- Est-ce que la gospodja a ses fausses tresses?

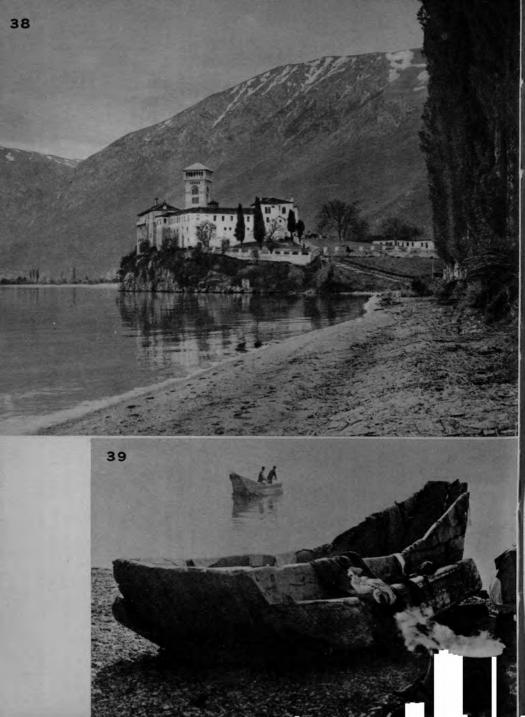
La gospodja répond qu'elle les a laissées dans ses bagages.

— C'est dommage! fait la paysanne en lui drapant sur la tête un grand châle de soie qui retombe en pointe dans le dos.

Elle le fixe avec un serre-tête fait de pièces d'argent dont l'ensemble doit peser près de deux livres. Quatre autres livres de sequins décorent la poitrine. La pauvre enfant, écrasée par tout ce poids, vacille lentement, les

<sup>1.</sup> Madame.





bras écartés par l'épaisseur des étoffes. Deux femmes la soutiennent, pendant que la troisième lui passe d'épais bas de laine grise qui montent jusqu'aux genoux; et par là-dessus d'autres bas de laine bariolée, fleurs et motifs géométriques, qui s'arrêtent au-dessus du mollet; et par là-dessus, pour finir, des opanké en peau de vache, le poil sous la semelle, nouées par des cordons de cuir.

Et voilà tout pour le costume d'été... En hiver on y ajoute un grand manteau de peau de mouton, la laine en dedans.

Les trois femmes contemplent leur œuvre en hochant la tête.

- C'est dommage, reprend l'aînée, il manque les faux cheveux...

Elles sont toutes trois habillées comme Marie-Jeanne, mais avec les faux cheveux, une épaisse crinière terminée par un effilé de soie. Elles portent tout ça avec autant d'aisance qu'un peignoir de linon.

- Je meurs! me souffle Marie-Jeanne.

Ça ne lui va pas du tout. Il faut, pour porter ces vêtements splendides et écrasants, des filles de cette race, des filles au large visage, aux épaules solides, aux bras musclés, aux mains fortes, aux chevilles courtes, comme celles que nous avons vues l'autre jour travailler dans les champs sous dix à douze kilos d'étoffes, de broderies et de bijoux.

Quand elles me rendent ma petite fille de France, avec sa robe de coton sur son corps frais, les trois femmes m'apparaissent comme des cathédrales de marbre et d'or près d'une petite église blanchie à la chaux; magnifiques, en vérité, d'une opulence barbare qui remplit de joie mon cœur de poète, mais impraticables.



Le detchko nous mène, le lendemain, jusqu'au vieux Prilep, le Stara Varoch ou Markov Grad. C'est au nord de la ville, quelques maisons au pied d'un éboulement de roches couleur de rouille que domine le castel ruiné de Marko Kraliévitch. L'épopée des Slaves du Sud est remplie des hauts faits et des méfaits de cette espèce de Roland mal embouché et de son cheval infatigable. Le décor de granit ferrugineux où s'encastre le blanc monastère de Svéti Arkhândjéo, convient à cette puissante figure légendaire. Le detchko m'a affirmé qu'on voyait souvent Marko Kraliévitch galoper de roche en roche dans son domaine volcanique.

J'ai trouvé dans le Stara Varoch une vieille petite église byzantine que j'ai nommée : l'Eglise Brodée. Les dessins que forment ses longues briques orangées sont tout pareils aux broderies dont les femmes d'ici ornent leurs robes. La nef est couverte de fresques à demi effacées. On ne distingue plus que quelques fragments. Le plus étrange est une Crucifixion. La croix est déjà dressée tout debout et fixée dans le sol. Et Jésus, pour qu'on puisse le clouer au gibet, y monte de lui-même avec une échelle.



Il convient d'aller de Prilep à Vélès en suivant les vallées de la Tserna et du Vardar. Notre goût de l'aventure nous a menés par Kavadar et Négotîn. En fait d'aventure, nous avons été copieusement servis. Si nous en sommes sortis entiers, ce n'est pas la faute de la route.

Si encore Kavadar et Négotîn étaient quelque chose! Je veux croire que la retraite bulgare, en 1918, les a rasés, et qu'on les a rebâtis comme on a pu. Misère du ciment, cette matière honteuse qui se salit sans se patiner, tuiles industrielles, tôles ondulées.

Krivolac a plus de chance: on ne l'a pas relevé de ses ruines. Les murs sans toits, de la couleur de la glaise molle, dressent leurs moignons au milieu d'une solitude épouvantée. Ce village de mort, d'autres que nous rencontrerons sur la route de Chtip, vidés par la guerre, ne sont plus peuplés que de cigognes. On les voit déambuler gravement dans ce qui fut des rues humaines.

Nous trouvons tout de même des êtres vivants dans ce paysage funèbre : deux gendarmes qui nous arrêtent pour nous demander nos papiers. Ils nous informent que des comitadjis bulgares font une incursion dans la contrée. Ils ont fait sauter un pont sur la route de Gradsko. On a distribué aux paysans des fusils de guerre...

— Il est plus prudent pour vous de rebrousser chemin. D'ailleurs la route a été coupée par l'explosion du pont. Vous ne pourriez donc passer que par Chtip, et cette route-là n'est pas très bonne.

Cette histoire de bandits nous met l'eau à la bouche. Nous décidons de monter vers Chtip, en dépit de la route et des comitadjis. Les gendarmes nous quittent en nous souhaitant bonne chance.

Nous ne sommes pas inquiets. Depuis le temps que nous cherchons des bandits sur les routes et que nous n'en rencontrons jamais, nous avons fini par ne plus y croire. On me rendrait service en me disant où il y a des bandits sur la terre, je veux dire des vrais, pas de ceux qu'on trouve un peu partout dans les grandes villes. Moi, je n'en ai jamais vu. Cela me ferait pourtant un rude plaisir. Je ne suis pas plus courageux qu'un

autre, mais je suis sûr que nous nous entendrions certainement, eux et moi, et nous finirions même par vider ensemble une ou plusieurs bouteilles. Après quoi ils me raconteraient des histoires de brigands. Et nous nous dirions au revoir avec de grandes tapes sur les épaules.

En tout cas, la route de Chtip est une vraie route de bandits. Jamais je n'ai contemplé une pareille détresse. L'âpreté de cette solitude montagneuse a quelque chose de glaçant. Un cercle de volcans lunaires et d'énormes vagues pétrifiées, suspendues sur des fonds noirâtres. Des villages morts dont je ne sais pas le nom, sans doute parce qu'ils n'en ont plus, dressent leurs murs pantelants au milieu de plateaux lépreux.

La route elle-même semble encore bouleversée par les obus. Elle est coupée à chaque instant de caniveaux dont les grandes dalles de pierre se chevauchent. Il faut rouler sur ce chaos pour passer d'un bord à l'autre. Vingt fois je suis sur le point d'abandonner la partie, camper sur le chemin en attendant un sort meilleur. Nous mettons une heure et demie pour faire quinze cents mètres. Cela finit d'ailleurs par devenir un jeu, et nous rions aux éclats du tangage et du roulis de la voiture. Le Puma, cramponné de toutes ses griffes à la literie, semble un marin novice dans un mauvais grain.

Au bout de nos peines de montagnards, nous descendons vers Chtip dont le minaret et les jardins apparaissent dans le fond de la vallée. Mais voilà que le remblai de la route s'arrête brusquement. Le pont de bois a dû être emporté par la rivière. Il n'en reste plus trace, pas même un chevalet. J'entre dans l'eau pour sonder les fonds. J'en ai jusqu'à mi-jambes, mais le sol est assez ferme. Je crie à Marie-Jeanne:

— Vas-y! pleins gaz!

Ah! la belle gerbe! Ce n'est plus une voiture, c'est une fontaine! Un grand éventail d'eau se déploie tout alentour. Le radiateur fume comme un pot-au-feu. Sur le talus de l'autre rive, les marchepieds déversent des cascades.

Nous avons retrouvé la route. L'entrée à Chtip est un succès. Il y a cent personnes autour de la voiture. Le garagiste (on appelle ainsi, dans la région, un brave homme qui possède une clé anglaise et une pompe à main) nous demande par où nous sommes arrivés. Depuis quinze ans, pas une auto n'est passée sur cette piste. J'avoue, d'ailleurs, que je ne recommencerais pas volontiers. Mais nous avons traversé un des plus majestueux paysages du pays, de ces terres frappées de malédiction qui me sont plus chères que les vallons idylliques du Vaudois.

Nous repartons vers Vélès, sur les hauts plateaux de l'Ovtché Polié. Dans le crépuscule baigné de clair de lune, des caravanes de paysans reviennent de la moisson, à cheval ou à dos de mulet, le fusil posé contre la nuque, des revolvers dans la ceinture. Le long de la voie ferrée, un soldat, tous les cent mètres, monte la garde.

Cela nous permet de camper en pleins champs, près d'un buisson où le capot se cache le nez comme une autruche. Le chant mélancolique des crapauds siffleurs monte vers la lune dans son plein. Sa lumière est si

vive qu'elle éteint toutes les étoiles.

A l'aube, je sors de la voiture avec le Puma. Un brouillard tendre plane au-dessus des champs de blé. Non loin de nous, un couple de paysans musulmans travaille déjà à la faucille. Je ne vois rien de la femme qui est ensevelie dans une féredja blanche et rouge, le visage voilé de noir. L'homme est très jeune, fin, élancé, vêtu de toile blanche, un foulard de soie enserrant le crâne et les joues comme un casque d'aviateur. Ils ont fiché dans le sol trois longues branches qui se rejoignent par la tête, et suspendu au milieu, par une ceinture de tapisserie, un berceau de bois recouvert d'un beau voile de lin.

\*\*

Vélès <sup>1</sup>, l'ancien Kouproulou des Turcs, est une grosse ville musulmane, sur les deux rives du Vardar. Le faubourg, sur la rive gauche, est d'une pouillerie pleine d'imprévu. Le reste s'étage sur le flanc vert-jaune d'une colline pelée, un éboulis de maisons blanches et brunrouge qui dévale jusqu'au fleuve couleur de chocolat.

Devant les kafané, d'épais couverts de buis séché abritent cette étrange clientèle du pays qui, du matin au soir, stagne devant les tables sans jamais rien boire. La tasse de café hebdomadaire leur donne droit aux

sièges pour toute la semaine.

Il y a ici quelques fiacres à deux rosses dont les cochers, coiffés de hauts bonnets d'agneau gris, sont couchés par terre en attendant les pratiques. Il y a même trois ou quatre taxis décolorés et mangés de rouille, qui se déplacent dans un grand bruit de ferraille et de mo-

teur poitrinaire.

Petits commerces sans espérance, à l'ombre des platanes. Nous retrouvons à toutes les heures de la journée, près d'une fontaine à robinet de cuivre, ce vieux Turc en turban, qui présente sur un tabouret tout son capital commercial : quinze sous de graines de tournesol. Il ne vend jamais rien, mais il attend la fortune, comme il le fait depuis l'enfance, les yeux presque fermés, un petit sourire répandu dans sa barbe.

Nuée de detchkos cireurs de bottes. L'un d'eux s'obstine à nous offrir ses services. Comme nous lui montrons que nous n'avons que des sandales, il nous propose de

nous laver les pieds.

<sup>1.</sup> Marché le mardi.



Route excellente jusqu'à Skoplié, mais les paysans ont horreur de la route. Ils suivent à travers champs une piste qui épouse tous les caprices du terrain. Les cavalcades vêtues de blanc galopent sur les pentes et grimpent péniblement les côtes herbues. Les chariots vacillent dans les ornières. Nous sommes seuls sur le macadam bien tassé. La voie moderne est comme un pont jeté sur deux mille ans de vieilles habitudes.

# DE SKOPLIÉ A STOUDÉNITZA

### LA ROUTE DES MONASTÈRES

L'éré triomphant qui nous tanne maintenant comme des grenades nous permettra sans doute de passer par Katchanik, ce défilé que la boue nous a interdit lorsque nous venions de Prizrèn.

La route serpente entre une haute falaise noire et un torrent, le Lépénatz, où des buffles stagnent dans l'eau, pareils à des hippopotames cornus. Après Katchanik, qui ne vaut pas la peine qu'on en parle, la vallée s'élargit, couvertes de ces chênes rabougris qui s'emparent du sol dès qu'on abandonne les cultures. La boue est devenue une argile cuite, décorée d'un réseau d'ornières. C'est une autre espèce de ces mauvais chemins dont la variété est inépuisable.

Nous retrouvons sans plaisir Ourochévatz et son pavé disloqué. Au delà s'ouvre le grand polié de Kossovo, où de beaux blés jaillissent de la terre noirâtre vers un ciel semé de flocons. Etrange destin que celui de cette plaine, abandonnée un jour, dans les premières années du xviii° siècle, par toute sa population serbe, repeuplée aujourd'hui par ces mêmes Serbes revenus en vainqueurs.

Au centre des immenses cultures de cette Beauce régénérée, fleurit de ses cinq coupoles byzantines l'église du monastère de Gratchanitza où le roi Lazare a fait communier ses hommes avant la bataille de Kossovo. Bien que le sultan Mourad ait été tué dans le combat, au milieu de ses troupes victorieuses, les Turcs ont laissé intacte l'église, intact le monastère. Après cinq siècles de domination musulmane, les cinq coupoles et leurs croix dorées dominent toujours la plaine historique, les hautes figures de rois et d'apôtres veillent toujours sur l'iconostase et son mystère.

Nous arrivons au monastère par une route si ravinée que nous l'abandonnons pour emprunter la piste à travers champs, comme de vrais paysans yougoslaves. Un mur bas enferme la prairie circulaire, fleurie tout entière d'une petite camomille blanche au parfum âcre. Le logement des moines n'est qu'une pauvre maison flanquée d'une galerie de charpente. Il n'y a du reste qu'un seul moine, le Père Siméon, un grand gaillard tout en poils sombres, le front bosselé, la bouche et le nez sensuels, les yeux brillants d'intelligence. Il porte la robe noire et une étrange barrette qui ressemble à un bonnet de police. Il parle français et nous accueille avec l'effusion d'un homme qui a fait la guerre à nos côtés.

Il s'excuse tout de suite de n'avoir rien à nous offrir et de ne pouvoir nous loger, n'ayant que sa paillasse de maïs sur un lit de camp. Les douze hectares de terres qui entourent le couvent ne lui rapportent rien. Il vit de pain et de lard, il ne boit que de l'eau. Les paysans des alentours le fournissent de tabac. Il n'a qu'un serviteur un peu idiot, qui ne sait rien faire et qui dort dans un coin, sur un tas de feuilles. Le capital du couvent s'élève à deux dinars — soixante centimes —. Les revenus viennent des pèlerins, principalement ceux du Vidovdân, le iour anniversaire de Kossovo.

Marie-Jeanne fait des miracles. Avec le pauvre ilote elle part en expédition dans les fermes du voisinage. A l'heure du dîner, nous sommes tous les trois — quatre avec le Puma — installés dans la galerie, devant une omelette mirifique, du jambon fumé, des petits gâteaux de l'an dernier et trois bouteilles de vin, toutes les richesses de la contrée. L'otatz fait honneur aux plats et aux bouteilles, sans cesser de bavarder, avec l'ardeur d'un homme qui n'a plus ouvert la bouche depuis six semaines, faute de partenaire.

L'église, à cette heure du couchant, a la transparence d'un coquillage. Elle est d'un calcaire jaunâtre qui se dore sous le soleil. Les voussures des fenêtres, les corniches et les tambours des coupoles sont d'un rose ardent, faits de ces longues briques qu'on appelle espagnoles. Au milieu de la prairie semée de petites fleurs elle semble un reliquaire de nacre posé sur un tapis per-

san.

Nous passons la nuit dans la voiture, sous les vieux noyers qui entourent l'abside, dans les plis blancs de la moustiquaire, les portes grandes ouvertes, respirant l'odeur fraîche de la prairie. A mon réveil, un rayon de soleil horizontal, comme le fuseau d'un projecteur,

allume la croix de la coupole centrale.

Le temps et l'incurie ont ravagé les fresques de l'intérieur. Il reste pourtant de magnifiques morceaux, comme le roi Miloutine tenant dans ses mains l'église qu'il a fondée, un saint Elie à l'entrée de sa caverne, et, surtout, dans le Saint des Saints qui n'est accessible qu'aux hommes, un Jean-Baptiste d'un ascétisme violent, longue figure olivâtre sous une perruque de rouquin, visage buriné, l'œil en coin, la bouche amère, une barbe inquiète mordant l'étoffe de la robe.

Nous quittons le couvent à midi. Le Père Siméon fait ses adieux au Puma qui pour toutes politesses lui envoie un coup de griffe. Et c'est un long discours de l'otatz au chat, un discours de morale qui aura autant d'effet

que les autres discours de morale :

— Comment? tu es méchant? tu griffes le pauvre monde? Voyons, chat méchant... On te promène depuis Paris, à travers l'Europe, et tu es méchant! On a équipé pour toi tout seul une belle voiture où tu as ton lit, tes couvertures et ton oreiller, et tu es méchant! On te donne chaque jour une pâtée dont se régalerait un paysan de chez nous, et tu es méchant! Tu as rencontré des bons moines qui t'ont fait manger des truites et des pastremké, et tu es méchant!... Eh bien, chat méchant, le plus méchant des chats, tu peux t'en aller sans ma bénédiction!

Il rit à travers sa barbe noire et ajoute en clignant de l'œil :

— Je dis ça pour lui faire peur.

L'autre, les moustaches hérissées et la queue virgulante, n'attend que le moment de recommencer.



Une bonne route toute neuve mène du monastère à Prichtina 1, petite ville dont la vieille turquerie sympathique ne fera pas long feu. On est en train de « l'embel-lir » selon les derniers progrès de l' « urbanisme » yougoslave et de l'hygiène internationale. Dans vingt-cinq ans, l'Europe sera nivelée sous une épaisse couche de béton. Cette vieille brocanteuse de Prichtina, qui nous a vendu de merveilleuses broderies, verra démolir sa boutique de planches et mourir en même temps l'art des brodeuses, car tout cela se tient.

<sup>1.</sup> Marché le mardi.

C'est au nord de la ville que s'étend sur un plateau et dans une dépression de terrain le Champ des Merles, la plaine tragique qui a vu la bataille de Kossovo, la fin du grand empire serbe de Douchân. Le 28 juin 1389, le roi serbe Lazare était vaincu par le sultan Mourad. Les Turcs allaient étendre leur pouvoir jusqu'à l'Adriatique.

Ceux qui ne comprendraient pas l'importance que je donne à cette date historique doivent apprendre ce qu'elle signifie pour nous. Une effrayante fatalité semble attachée à ce funeste jour du Vidovdân. Pendant des siècles de domination turque les Slaves du Sud l'ont célébré par des cérémonies de deuil. Au cinq cent vingt-cinquième anniversaire du Vidovdân, l'Autriche, afin de mortifier les Serbes de Bosnie, choisissait ce jour-même pour la joyeuse entrée du prince-héritier à Sarajevo. Le 28 juin 1914, François-Ferdinand tombait sous les balles de Princip, Serbe de Bosnie. On sait comment ce coup de revolver fut le signal de l'incendie qui a mis le feu à l'Europe.

D'ici, près du tourbé de Gazi-Mestân pacha, qui domine le Champ des Merles, je découvre non seulement les tombes éparses des Turcs morts dans la bataille, mais aussi, bien plus loin, les mille cimetières de la Flandre, de la Champagne et de Verdun.



Près de Rachka nous entrons en Serbie. Depuis 1815, cette province de l'actuelle Yougoslavie s'était libèrée du joug ottoman. Elle était devenue une principauté vassale de la Turquie. Celle-ci maintenait encore des garnisons dans les citadelles, mais la Serbie avait son prince héréditaire, son parlement et ses lois. En 1867,

les Turcs abandonnaient définitivement le pays, entraînant à leur suite la presque totalité des musulmans.

En soixante ans, la Serbie a effacé jusqu'aux moindres traces religieuses d'une domination de plusieurs siècles. On trouverait difficilement une seule mosquée dans tout le pays. Edouard Herriot m'a dit qu'il en avait vu une à Belgrade. Je n'ai sans doute pas eu le temps de la trouver. Il s'en faut d'ailleurs qu'il en soit de même dans les mœurs. Usage du hammam, psychologie du mariage, indolence administrative, etc, il y a encore du Turc dans l'air.

Pour le voyageur, ce qu'on appelle le touriste, pour celui qui cherche de la beauté et de l'imprévu, la Serbie, sauf dans la région du Danube, est la province la moins curieuse de la Yougoslavie. Ce n'est pas qu'elle soit sans intérêt, mais elle n'a rien du caractère exceptionnel des autres régions.

Le paysage a encore de la grandeur et de la sauvagerie balkanique, mais réduites à l'échelle de notre Plateau Central dont il a les eaux abondantes et la végétation. Certaines parties, comme la vallée de la Morava, pourraient s'inscrire dans les collines des Ardennes.

Les villes sont presque toutes dépourvues d'originalité. Il y a bien une architecture spécifiquement serbe, que l'on trouve parfois dans les villages de la Choumadia et les fermes isolées, la façade faite d'une galerie à pleins cintres d'un effet charmant, mais on lui préfère en général des murs sans âme revêtus de couleurs sans expression.

Le costume, le vrai, celui qui se porte quotidiennement, s'est réduit à presque rien. On trouve encore, chez les hommes de la campagne, des rudiments de l'ancienne veste à passementeries, du gilet brodé et de la jupe de toile, ainsi que des opanké extraordinaires qui ont une poulaine en forme d'entonnoir; mais les femmes, presque universellement, ont une jupe sans forme, un corsage de toile sans ornements, qui ressemble à une chemise trop large, et un fichu de cotonnade noué sous le menton.

Il serait très intéressant d'étudier les mœurs paysannes, mais c'est une chose qui n'est pas donnée au passant. Celui qui voyage doit s'en tenir à ce qui se présente à ses veux, ce qu'on appelait jadis le pittoresque, au vrai sens du mot, c'est-à-dire l'aspect pictural des choses. A ce point de vue la Serbie ne peut offrir que son paysage. Et pour celui qui vient de loin, et qui a traversé les magnifiques décors de la Dalmatie, de la Tsernagora et de la Serbie du Sud, c'est d'un intérêt secondaire.



Rachka... Je lis ceci dans mon carnet : « Il doit v avoir des gens qui ne pourraient vivre ailleurs qu'à Rachka... Mon Dieu, avez pitié de nous! »

Je parlerai des autres villes un peu plus loin. J'en par-

lerai ou je n'en parlerai pas...

A Ouchtzé (Usce), nous guittons la route de Kraliévo pour monter au monastère de Stoudénitza. Chemin d'acrobate sportif, dans un très beau paysage de montagnes et de forêts. L'eau sort de partout, envahit même la route où la voiture patine sur la glaise, au bord des précipices.

Cette épreuve nous mène à un groupe de maisons perdues dans les arbres. Un petit restaurant de banlieue pousse un kiosque de guinguette sur une esplanade ombragée. La haute muraille du couvent en occupe le fond. Il ne faut que corner pour nous faire ouvrir la grande porte charretière, et nous entrons dans un verger pascal.

Tout est vert et blanc, vert frais et blanc tout neuf. Une pelouse épaisse, veloutée, sous de très vieux poiriers, entoure les deux églises et longe les bâtiments du monastère. Stoudénitza et Léchak sont les seuls couvents qui aient deux églises dans leur enceinte. Chacune d'elles n'a qu'un seul tambour à coupole au milieu de l'édifice. La plus grande, qui est aussi la plus ancienne, est en marbre couleur de nuque, du style de Detchani, arcatures pisanes ou apuliennes, avec la même abside élancée. La plus petite est un carré de maçonnerie très simple, troué de quelques fenêtres étroites. Elle vient d'être blanchie à la chaux et éclate comme un pâté de neige au milieu des belles verdures. Crépi de neuf aussi le logement des moines, vaste construction de pierre qui remplit le fond du jardin.

L'higoumène nous recoit dans un petit kiosque de fer forgé, sous un poirier gigantesque. Avec sa barbiche blanche, ses cheveux courts, son chapeau mou et son air martial, il a bien plus l'air d'un officier de cavalerie en retraite. Il nous offre le slatko, le café et de petits verres de schlivovitza. Il nous fait conduire dans une belle chambre à voûte blanche, juste à côté de celle du roi, car dans tous les monastères orthodoxes de la Yougoslavie, le roi et la reine ont des chambres toujours prêtes qui ne peuvent être occupées que par eux. Il a par ailleurs d'importantes raisons de ne pas nous inviter à dîner - sans doute est-ce jour de jeûne - et nous accompagne jusqu'au bistro d'en face où nous mangeons sous un orage tonitruant. Le Puma, qui s'attend à des truites, doit se contenter d'un relief de goulache dont il laisse la moitié.

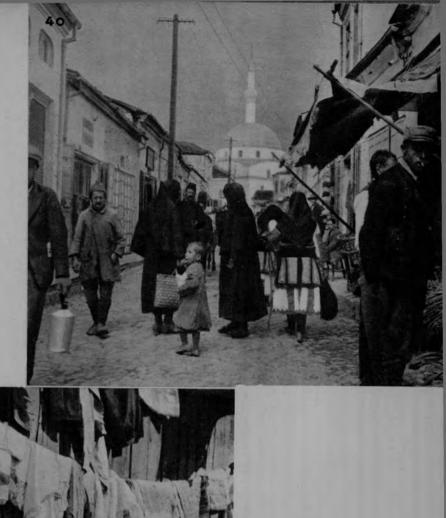
C'est la première fois que, dans un monastère, nous dormons dans la même chambre, aux deux bouts de la pièce, en vérité, dans des lits de lin frais couverts de soieries brodées. Par les fenêtres ouvertes entre à flots l'odeur du thym et de la menthe, que l'orage exaspère. A cinq heures du matin, je suis tout nu à ma toilette,

A cinq heures du matin, je suis tout nu à ma toilette, et Marie-Jeanne dans un appareil similaire, lorsque la porte s'ouvre sans préavis, et un jeune otatz pénètre dans la chambre avec un grand plateau où s'entassent une théière, une cafetière, du pain, des gâteaux, du miel, de la charcuterie, des œufs, des confitures et une carafe de raki : le petit déjeuner. Notre costume édénien ne le gêne en rien; il ne s'y intéresse pas non plus. Il s'installe à notre table pendant que nous nous drapons dans la soie des couvre-pieds. Il nous verse de grands verres d'eau-de-vie et nous trinquons à la prospérité du monastère.

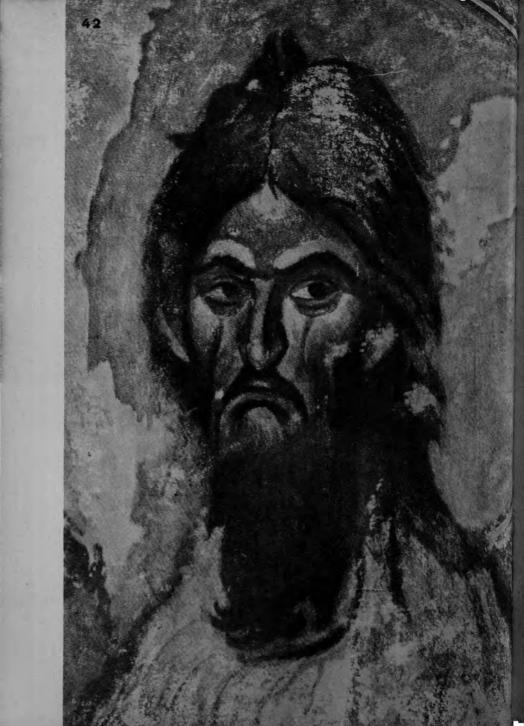
Nous sommes à déjeuner tous les trois, la porte ouverte, lorsqu'un autre moine se présente en criant : « Dobar dân! » (Bonjour!) C'est un gaillard de deux mètres de haut, large comme un cheval, avec une barbe immense et des boucles qui lui tombent jusqu'au milieu du dos. Il apporte une guzla, vide deux verres de raki pour s'éclaircir la voix, et s'installe sur mon lit, sa musique entre les genoux. Et pendant que nous achevons notre toilette en ménageant sa pudeur improbable, il nous chante les exploits des neuf Yougovitch à la bataille de Kossovo. C'est du moins ce qu'il nous explique, car la récitation est pleine d'élisions, et nous ne saisissons qu'un mot deci delà. Ce n'est qu'à Blagaï, sous le grand mûrier, que j'entendrai un guzlar plus émouvant.

Il nous mène ensuite voir les églises. On a bâti contre la façade de la plus grande, il y a très longtemps, un portique blanchi à la chaux, qui est le baptistère. L'intérieur est tout blanc, baigné de contre-jour, les fonds baptismaux ruinés. Je ne sais pas encore de quoi est faite l'harmonieuse beauté de ces murs nus.

La chambre du trésor, dans la grande église, et toutes les parois de la petite, sont couvertes d'admirables







fresques, d'une vie profonde et immobile comme celles de Detchani. Elles provoquent toujours en moi ce sentiment de révélation éclatante que j'ai connu, la première fois, à la Patriarchie de Petch. C'est la peinture sacrée dans sa plus haute élévation, ce que sont à la musique les proses grégoriennes.

#### XXI

## DE STOUDÉNITZA A BELGRADE

oujours ces défilés... Celui de l'Ibar, entre Ouchtzé et Kraliévo, n'est pas le dernier de la série. Les amateurs de ce genre de paysage — il y en a beaucoup — seront bien servis en Yougoslavie. Il en est de très beaux comme celui de la Néretva, entre Mostar et Yablanitza, en Hertzégovine, mais la plupart sont bien monotones : le torrent, la route, deux pentes boisées. Je m'ennuie dès que l'horizon m'est fermé. Le Causse Méjean, l'Andalousie, les plaines de la Macédoine, l'Alentejo portugais, les llanos de Colombie, voilà mes terres d'élection.

Kraliévo... On n'en peut rien dire. C'était, à l'époque du grand empire serbe, le lieu de consécration des rois, le Reims des Slaves du Sud. De là son nom qui signifie : ville des Rois. Son architecture n'a rien de royal. Ses sculptures non plus. Une grande place vide, comme celles de Guayaquil ou des petites villes du Chili, entoure un monument au Soldat serbe qui est bien l'une des plus terribles conséquences de la guerre. Un admirable vin du pays, le jamnjarnica, si j'ai bien compris, une sorte de muscat sec qui vous emparadise le gosier, ne réussit même pas à embellir ces rues où rien n'arrête l'œil ni l'imagination.

Les gens raisonnables iront d'ici à Topola par la route de Kragouyévatz, qui est la meilleure et la plus logique. Mais nous avons été victime, dans cette région, d'un accès de vagabondage qui nous a fait zigzaguer sur les chemins pendant plusieurs jours. Cela a commencé au monastère de Jitcha (Zica), près de Kraliévo, où nous avons retrouvé l'higoumène de Stoudénitza en compagnie d'un ancien ministre des cultes et d'un armateur de Belgrade, deux compagnons de bonne humeur que nous chargeons tant bien que mal dans la voiture pour aller passer la nuit au couvent de Blagovetchtégné, dans la vallée de la Morava.

De Tchatchac (Cacac) à Pojéga, ce n'est qu'un long chapelet de monastères noyés dans la végétation profonde de la vallée : l'Assomption, Saint-Jean, Saint-Nicolas, Sainte-Trinité, Saint-Siméon, Transfiguration, Ascension. Je traduis leurs noms plus compliqués encore que Blagovetchtégné qui veut dire : Annonciation.

Nuit de joyeuse beuverie dans le jardin du couvent, avec les otatz qui nous chantent de merveilleux cantiques en glagolitza, le langage rituel. L'higoumène était parti en emportant la clé de la cave, mais l'outillage de la voiture comporte des instruments précis qui ont rai-

son des serrures les plus secrètes.

De là, toujours lestés du ministre et de l'armateur — des gens de poids! — nous roulons à travers la campagne mouvementée de la Choumadia, jusqu'au champ de bataille de Roudnik où les Serbes, dans les premiers jours de la guerre, infligèrent aux armées de l'empire autrichien une défaite si sanglante qu'elles renoncèrent à la partie. Il fallut l'intervention des Allemands et des Bulgares pour réduire ce petit peuple qui depuis 1912, commencement de la guerre balkanique, jusqu'à la fin de 1918 — plus de six ans! — n'a pas cessé de se battre.

Le symbole spirituel du royaume serbe est ce mau-

solée d'Oplénatz, près de Topola, où les Karageorgevitch sont ensevelis, depuis Georges Pétrovitch, dit le Noir (Kara Georges) jusqu'à cet Alexandre l'Unificateur que l'incurie des gouvernants français laissait assassiner à Marseille, le 9 octobre 1934.

Beaucoup de gens, même des Yougoslaves, m'avaient prévenu contre ce monument d'Oplénatz. Il ne crée rien, il ne fait que reproduire les églises à hauts tambours de l'ancienne Serbie, mais il rachète ce pastiche

par la beauté des matières.

Il est, extérieurement, de marbre blanc, avec des coupoles noir et or. L'intérieur est d'une grande richesse qui n'exclut pas le bon goût, les murs décorés de mosaïques précieuses qui reproduisent les plus belles fresques du pays. Les tombes des rois sont de simples cubes de marbre blanc, sans inscription. Alentour, contre les hautes colonnes qui supportent les voûtes, sont rassemblés tous les drapeaux des régiments serbes de la guerre.

C'est à Topola, village au pied de la colline, que naquit Karageorges, le fondateur de la dynastie des rois serbes, aujourd'hui rois de Yougoslavie : un paysan, un éleveur de porcs, comme Pizarro, le conquérant du Pé-

rou, un paysan roi d'un peuple de paysans.

Je donne à ce mot son meilleur sens, celui d'homme attaché à la terre et qui sait la défendre. Il formule la mentalité de cette race patiente et guerrière, tenace et économe, capable de fertiliser une terre ingrate et de

lutter six ans pour l'arrondir.

Sur le flanc nord de la colline qui supporte le sanctuaire de la dynastie serbe, Alexandre a fait planter des vignes, comme un paysan qui ne veut pas que sa terre reste inféconde. Il y a là un émouvant symbole que je souhaite faire comprendre aux habitants des villes, qui ne savent pas que le pain et le vin ne sont pas seulement faits par le boulanger et le bistro.



A Belgrade, notre appétit de vagabondage ne s'est pas encore calmé, d'autant plus que nous y entrons un dimanche, jour néfaste où les villes perdent leur véritable caractère. Aussi déposons-nous le ministre et l'armateur devant leurs portes, et filons-nous par la route de l'est

qui à Grotzka rencontre le Danube.

Il n'est pas bleu, il n'est jamais bleu, il est toujours jaunâtre, même en plein été. C'est une énorme masse, large comme un estuaire, le seul fleuve d'Europe qui mérite ce nom. La rive droite est une haute falaise terreuse que ronge sans cesse un courant impétueux. La rive gauche, très loin devant nous, est la plaine féconde du Banat, ancienne terre hongroise que les traités d'après-guerre ont donné à la Yougoslavie pour défendre Belgrade.

Nous longeons le Danube jusqu'à Smédérévo. Cette ville n'est rien. Avec ses rues trop larges et ses maisons basses, elle nous rappelle Cettigné. Du fleuve, pourtant, elle figure Aiguesmortes, ses remparts et ses tours. C'est qu'une vieille citadelle turque longe la rive, haute muraille interrompue vingt fois par des tours carrées. L'intérieur n'est qu'un immense terrain vague couvert de hautes herbes, où de pauvres bougres de soldats promènent leur ennui militaire. Ils nous regardent traverser leur domaine, ils se demandent certainement ce que peuvent faire là cet homme et cette femme qui n'y sont pas contraints par dix-huit mois de service.

Le costume refleurit dans cette région du Danube. Paysans et paysannes portent le jaléki, une charmante veste sans manches, en peau d'agneau, le poil en dedans, blanche ou brune, et décorée autour des poches et dans le dos d'arabesques en peau verte, jaune et rouge. C'est très magyar et fort élégant. Marie-Jeanne

s'en fera un gilet de patinage qui éblouira longtemps les dames des sports d'hiver.

L'importante confection de ce jaleki demandant vingt-quatre heures, nous sommes obligés de continuer à divaguer sur les routes. Cela devient un chemin confus qui nous fait connaître le village serbe de la contrée. Une sorte de bois touffu, coupé de larges chaussées de terre sans pavé, qui se croisent à angles droits. Chaque îlot est fermé d'une palissade de planches étroites, enfoncées de guingois et serrées les unes contre les autres. La maison est enfouie dans les arbres, bâtie de bois et de torchis, le rez-de-chaussée aux bêtes, l'étage aux hommes. On y monte par un escalier raide ou une échelle. Ni couleur ni décoration quelconque. Le bois brut, la glaise nue, les chaumes effrangés. C'est moins confortable que les huttes de l'Angola.

Notre caprice nous mène à la prison de Zabéla, près de Pojarévatz, où nous allons voir Ratchitch, ce député tsernagortse qui, en plein parlement de Belgrade, abattit à coups de revolver deux ou trois députés croates. Visite d'intérêt psychologique, nullement politique, bien que ce Ratchitch soit fort de mon goût, non parce qu'il a tué des députés croates, mais parce que j'espère que son exemple sera suivi dans d'autres pays où les députés périront tous dans une fusillade réciproque, aux

applaudissements des tribunes publiques.

Mis en goût de prisons, nous revenons à Pojarévatz pour visiter celle des femmes. Il y en a là quelque trois cents, la plupart condamnées à perpétuité. Une dizaine, tout au plus, sont enfermées pour vol. Toutes les autres sont là pour avoir tué leur mari, ou le mari de leur sœur afin de la débarrasser de celui-ci. Le crime conjugal est très fréquent en Serbie, au moins de la part des femmes. C'est une race aux instincts violents, que je voudrais connaître en profondeur. L'adultère y con-

duit facilement au meurtre, avec quelquefois des raffinements sadiques d'une singulière grandeur. Ces femmes ont tué parce qu'elles en avaient assez de leur mari, qu'elles en voulaient un autre, et que le moyen le plus simple était de supprimer le premier. L'instinct sexuel ne raisonne pas plus. Je ne suis plus assez civilisé pour vouloir soumettre à la volonté les choses de l'amour.

Marie-Jeanne, toute blonde et rieuse, s'est assise sur un banc, près d'une jeune prisonnière aussi blonde, aussi rieuse. Elles bavardent gaîment, joue contre joue, en se tenant par la taille. La petite a des yeux bleus comme la fleur du lin, une bouche fraîche, des petites dents bien rangées, des gencives aussi lisses que le corail... Quel âge? seize ans? dix-sept ans?

J'interroge la directrice. Dix-sept ans, en effet. Elle s'est mariée à quinze. Elle en a aimé un autre quelques mois après. Alors, elle a attendu son mari, un soir d'hiver, près de l'entrée de la maison, et lui a ouvert le crâne en deux, d'un coup de hache.

### XXII

### BELGRADE

E suis très malade : dysenterie. J'ai failli y rester. C'est évidemment ainsi que je finirai, très loin de chez moi, sur la route.

Tous les matins, le patron de l'hôtel me fait porter une grande gerbe de roses ou d'œillets et me fait dire :

— Puisque vous ne pouvez pas voir Belgrade vous verrez au moins ses fleurs.

Ils sont comme ça dans le pays...

Un accueil si affectueux devrait me pousser à l'indulgence, mais je me suis fait une règle d'être sincère en toutes choses, dans la critique comme dans l'admiration. Il y a du bon et du mauvais dans tous les pays du monde,

y compris la France et la Yougoslavie.

Un homme d'ici, je dirai même un architecte, m'a soutenu avec chaleur que dans vingt ans Belgrade serait la plus belle capitale de l'Europe. Moi, je veux bien. Mais, en attendant, elle n'en prend pas le chemin. A moins que mes promenades de convalescent ne m'aient trompé, et que Belgrade soit en effet la plus belle capitale de l'Europe.

Cet orgueil des Belgradois vient sans doute de ce que la transformation de la ville s'est accomplie en vingt ans, sous leurs yeux. Ce n'était avant-guerre qu'un grand village à la serbe, avec deux ou trois rues modernes. On trouve encore en beaucoup d'endroits cet ancien aspect de la ville, et même, dans une rue du quartier de la Save, j'ai vu des poules picorer sur la chaussée. Mais la capitale de la Serbie étant devenue celle de la Yougoslavie, une légitime ambition s'est emparée des Belgradois. Ils ont voulu créer une grande ville d'aujourd'hui. Ils n'ont pas réussi. Ils sont allés trop loin et pas assez. Le modernisme timide des rues du centre ne rachète pas l'officiel à colonnades du quartier ministériel.

C'est dommage, car le site est un des plus beaux qui ait été donné à une ville. On s'en rend compte dans le jardin du Kalémegdân qui fait une proue rocheuse audessus de l'énorme confluent du Danube et de la Save. La ville est bâtie sur une croupe, entre ces deux fleuves dont le plus petit est aussi large que la Seine à Rouen. On disposait d'une plate-forme magnifique, devant une immense étendue. On n'a rien fait de mieux que les désolants quartiers neufs de Madrid et de Bruxelles, la Gran Via et l'ancien Caudenberg.



La rue est animée, pleine de jolies femmes habillées avec goût, sans rien de provincial, si ce n'est peut-être la façon maniérée de tenir leur sac à main. La race est belle, les hommes sont grands, élancés, mais ils mangent trop, ce qui les fait grossir très vite du ventre et du derrière. Aussi n'y a-t-il pas d'hommes de trente-cinq ans : ils semblent passer d'un seul coup de trente à quarante. Le militaire est magnifique : il est fait pour les panaches ou les aigrettes. Un régiment de Serbes est une parade de géants.

Le dimanche, la rue est fleurie de petites bonnes femmes adorables, des corolles renversées, un monde de jupes à gros plis et volants de coton qui s'évasent largement autour des chevilles. Elles ont un grand tablier de soie et de dentelle, un corsage à basques qui fait gonfler les tétons, un châle bariolé, des bijoux criards, la tête enveloppée d'un fichu de couleur vive. Tout cela est propre, pimpant, empesé. Ce sont les totitza, les petites bonnes de Belgrade, qui viennent de la Banovine se faire une dot en travaillant chez les bourgeois. Il y en a beaucoup de jolies, clairs yeux mauves, teint mat et dents saines. Elles forment au coin des rues des groupes de rire et de bavardage. Elles sont vives, délurées, promptes à la repartie. Comme je me promène avec Marie-Jeanne, je dis à l'une d'elles en passant:

- Que tu es jolie, draga!

Elle hausse les épaules et me répond :

— Oui, je suis jolie! mais ta femme est encore plus jolie que moi, fripon!

— Ça t'apprendra! fait Marie-Jeanne en éclatant de

rire.

Quelques cafés ont des terrasses surpeuplées, comme celles de Montparnasse. Elles sont très bruyantes : le ton de la conversation, même chez les femmes, confine à l'algarade, et par là-dessus se déverse la musique passionnée des tziganes. Les Belgradois ont surnommé l'un de ces cafés « La Synagogue », car il est fréquenté surtout par les Juifs.

Il y a de grands restaurants à la manière allemande, où l'on mange sur deux hectares de superficie, et de petits restaurants à la manière de Paris, comme le *Tri Chechira* (Les trois Chapeaux) où se réunissaient jadis les conjurés d'Obrénovitch, et qui est aujourd'hui le rendez-vous des journalistes. La maison qu'il occupe est du type vieux Belgrade, c'est-à-dire avant-guerre, sans

étage et peinte de couleurs claires. Il y en a encore beaucoup dans la ville, mais on les renie comme des parents pauvres. Le rêve des architectes belgradois est évidemment de les remplacer jusqu'à la dernière par de grandes machines en ciment armé, simili-granit et simili-marbre, pour faire une ville de n'importe où.

Ni églises ni monuments dignes de ce nom. Comme on a fait table rase d'un passé détesté, Belgrade date d'avant-hier. Il n'est pas étonnant qu'elle donne dans le moderne. Elle n'a pas grand'chose à sacrifier pour ca.

Son musée d'ethnographie ne vaut ni celui de Zagreb ni celui de Sarajevo. En revanche, le prince Paul, l'actuel régent de Yougoslavie, a créé un très beau musée contemporain. C'est un homme de goût qui a su rassembler les meilleures toiles de tous les pays. L'école française a d'admirables Corot, Degas, Pissaro, des Van Dongen, Friesz, Dufy de la meilleure veine. L'école yougoslave suit Paris dans toutes ses formes d'expression.

De beaux jardins autour de la ville, surtout Toptchider, le bois de Boulogne de Belgrade. Les îles de la Save, leurs saules et leurs acacias, abritent en été les jeux d'une jeunesse sportive. L'humanité est ce qu'il y a de

plus beau dans la ville.

Je ne donne que ces quelques aspects de Belgrade, vus par un passant. Comme de toutes les capitales du monde, on pourrait en dire beaucoup de choses si l'on y vivait, car les grandes villes sont un terrain inépuisable d'observation. Mes notes sont beaucoup moins discrètes que ces lignes trop brèves. Si je n'ai pu voir beaucoup de choses, j'ai pu faire parler ceux qui les connaissent bien. Mais je ne puis songer à faire une monographie de Belgrade, surtout dans ce livre touffu.



Avec T... et sa charmante femme, nous faisons la tournée des cabarets à tziganes. Il y en a un peu partout et pour toutes les classes. Ce sont d'ailleurs les seules distractions nocturnes de la ville. Les plus chics sont dans le centre et ont le visage international des boîtes de nuit. Quarante-deuxième rue de New-York, Pigalle de Paris, Chikouyo de Tokio, Maxim's de Lisbonne, c'est toujours la même atmosphère d'ennui tarifé.

J'aime mieux les autres, les populaires, ceux de la Kralia Aleksandra, qui est la route de Smédérévo. Elle commence solennellement, par de grands bâtiments prétentieux, mais à mesure qu'elle s'allonge, elle se transforme en chaussée de village. Les cabarets sont ouverts sur la rue; parfois même la chanteuse et les musiciens occupent une estrade sur le trottoir. Toutes les tables ont leurs clients, mais le vrai public est dans la rue, une foule de pauvres gens qui recueillent avec dévotion les miettes musicales. Un seul agent les maintient à distance en étendant à droite et à gauche la ligne horizontale de son autorité absolue.

Le spectacle est le même que dans les autres villes du pays, Zagreb, Skoplié, Raguse, Sarajevo. C'est le plus souvent une jeune femme qui chante, accompagnée par un petit orchestre d'instruments à cordes. Elle porte rarement le costume de la région, quelquefois, dans le sud, une turquerie de carnaval, mais presque toujours une longue robe du soir très décolletée. Elle a en main un large tambour de basque, le dakhiré, garni de cymbalettes de cuivre, dernier souvenir de l'ancienne Turquie.

Elle chante d'une voix rauque et masculine qui tout

de suite vous scalpe le front. La mélodie a de longues plaintes que suivent les modulations rapides du violon et le frémissement du tympanon, pendant que la femme élève au-dessus de sa tête son dakhiré dont elle fait vibrer les lamelles de cuivre.

Presque toutes ces chansons, les pesmé, sont belles. Il en est de très anciennes qui se chantent communément dans les cabarets, mais une sève toujours jeune inspire les musiciens d'aujourd'hui, et le répertoire s'enrichit chaque jour sans perdre de sa beauté. Des pesmé comme Zulfo nori zulfo, Ali Pasina, Jednu notch samo, Tétché voda tétché, sont d'émouvants chefs-d'œuvre que je ne me lasserai jamais d'entendre.

Ils ne s'en lassent pas non plus à Belgrade et dans tout le pays. Une sorte d'hypnose les tient chaque jour sous le pouvoir de la chanteuse et de son orchestre. Le rayonnement de la musique illumine leur cœur, leurs yeux, leur sourire. Elle provoque parfois un véritable délire qui les fait se dresser, crier, casser des verres sur le sol, donner tout leur argent aux tziganes. J'ai vu Madame T..., dans un mouvement d'enthousiasme, jeter à une chanteuse son sac à main avec tout ce qu'il contenait. Il n'est pas rare que des fervents de la pesma distribuent jusqu'à mille francs dans la même soirée. Ç'a toujours été pour moi un sujet d'émerveillement que cette constance à entendre chaque soir les mêmes chansons avec la même exaltation.

Nous allons tout au bout de la ville, dans un jardin de guinguette dont les murs sont décorés de peintures qui racontent l'histoire de Marko Kraliévitch. C'est l'esprit traditionnel de la race. On n'imagine pas un café de Paris illustré par la Chanson de Roland. L'orchestre est sous une grande capote bleue, un ciel de fiacre. J'entends chanter cette poignante complainte : Ne me parle pas d'elle, où toute la poésie du terroir est condensée :

Ecris-moi, petite maman, parle-moi de la moisson et de la vigne, parle-moi de l'odeur des coings dans la chambre, parle-moi du kolo que dansent les jeunes gens, mais

ne me parle pas d'Elle...

Un autre cabaret fait sa Boîte à Matelots. Sortilège de Paris en tout ce qui est plaisir. Dans les plus petites bourgades du Far-West ou du Yang-Tsé-Liang il y a des Moulin-Rouge et des Folies-Bergère; à Guayaquil, la Torre de Eiffel; à Osaka, une collection de Café Printemps, Mon Paris, Bar Lilas; à Colon de Panama, Le Chat noir; à Rio, Le petit Pigalle. On dirait vraiment que Paris est une ville où on s'amuse...

Or cette Boîte à Matelots de Belgrade a la tristesse d'un port sous la pluie. Dans le jardin, la proue d'un vaisseau de pirates voisine avec trois cariatides de l'Erechteion, sans doute enlevées à l'Acropole par des corsaires macédoniens. Grand calme équatorial à l'intérieur, solitude d'un spardeck un jour de grand vent. A l'étage, un garçon habillé en marin se promène avec mélancolie dans les salles vides, comme le watchman pendant une escale.

- Allons rire ailleurs ! me dit T ...

Ailleurs, il y a cette grande fille rousse, gainée de noir, visage passionné de lesbienne, qui chante des pesmé de Macédoine et cette délicieuse chanson bulgare: Tchervena ta ti verska. Elle fait vibrer sous son pouce son large dakhiré ou le frappe violemment du plat de la main, en rejetant la tête en arrière. Voix androgyne qui s'exerce sur les nerfs, de toute sa perversité. Elle ne m'évoque pas les amours violentes des gens d'ici, mais la longue étreinte de deux corps féminins.

### XXIII

### LE DANUBE

Tsar Nicolas II, qui nous emmène de Belgrade vers les Portes de Fer, est un de ces bons vieux bateaux du Danube qui semblent toujours transporter des émigrants. L'entrepont est encombré de marchandises et de femmes en fichu assises ou couchées parmi les ballots et les tonneaux. Le salon des premières classes est confortable. Les banquettes servent de lit pendant la nuit. Il n'y a que deux cabines dont nous occupons l'une, mais comme elle s'ouvre sur le panneau de la chaufferie, il y fait trente à quarante degrés. Il vaut donc mieux vivre dans les transats que nous avons installés sur le balcon arrière où il y a de l'ombre et moins de vent.

Le Puma est de la partie. Il n'en est pas d'ailleurs à sa première navigation. Depuis le temps qu'il nous accompagne dans tous nos voyages, il s'est créé une petite existence personnelle en tous lieux où nous le transportons. Nous ne sommes pas encore en face de Smédérévo qu'il a déjà trouvé le chemin de la cuisine et fait amitié avec le coq.

C'est un bonheur presque maritime que de naviguer sur cette masse fluviale dont les rives se perdent dans le fin brouillard du matin. On ne sait jamais, d'ailleurs, si l'on a la terre ferme devant soi. Des îles émergent de toutes parts, couvertes de grands saules de hauteur égale. Le courant, d'un gris jaunâtre marbré comme la brèche, ronge cet archipel boisé. Il enlève peu à peu la terre au pied des arbres. On les voit longtemps arcboutés sur leurs racines mises à nu, comme les palétuviers du Guayas. Puis ils s'écroulent dans le fleuve qui les emporte, leurs branches couvertes de rats et d'oiseaux.

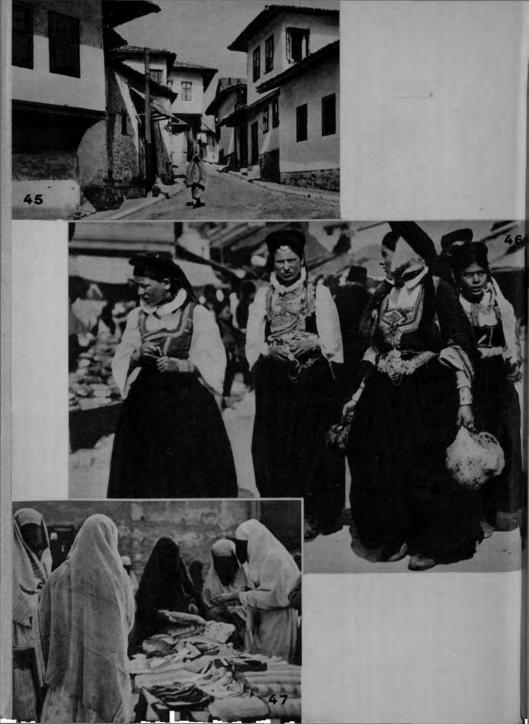
La puissance de cette masse d'eau participe de la Genèse. Tout ce qu'il y a de grand sur la terre me fait penser aux premiers aspects de la création. L'esprit de Jéhovah flotte encore sur ces eaux. Elles ont une telle étendue qu'elles n'évoquent pas un fleuve mais un lac en marche.

C'est ici le fossé géant qui, pendant des siècles, a protégé la civilisation méditerranéenne. L'empire romain s'arrêtait sur la rive droite. Au delà campaient les barbares du nord, qu'aucune armée n'aurait pu contenir si le fleuve n'avait pas fait tranchée. Quand ils arrivèrent à le franchir ce fut l'écroulement du monde antique.



Le bateau accoste la rive à chaque instant. Sur les pontons se presse la foule des paysans et des pêcheurs qui viennent offrir leurs produits: des fruits charnus, raisins muscats, poires, pêches, abricots juteux; du caviar dans des pots de terre vernissée, d'épaisses grappes de sterlets, ces longs esturgeons du Danube, suspendues à des cordes de paille tressée. Les vendeurs ont un amusant costume de pierrot, large pantalon de toile blanche, chemise à larges manches, de la même étoffe, qui fait bouffant au-dessus de la ceinture et des-





cend en petite jupe froncée jusqu'aux genoux. Sur la chemise, un gilet noir brodé de laine. Sur la tête, un petit chapeau de feutre vert, à bords étroits, délavé par le soleil et les pluies.

A chaque escale, c'est, à grand bruit, l'échange de passagers et de marchandises, va-et-vient crasseux dans un vacarme de batterie. Sur les tôles de l'entrepont les tonneaux roulent et s'entrechoquent. On s'engueule comme sur tous les bateaux du monde, mers ou fleuves, marine de guerre ou marchande. Puis la machine se remet à brimbaler ses ferrailles et l'on fait un demi-tour sur le fleuve, car on ne peut aborder que contre le courant.

Nous déjeunons à côté d'une famille du crû, le père, la mère, deux jeunes filles et quelques moutards. Ce sont des gens des premières classes, riches et bien élevés sans doute. Quand on apporte le plat de mouton rôti, chacun se sert avec les mains et se met à déchiqueter la viande, des doigts et des dents, comme des anthropophages se régaleraient d'un missionnaire. Une des jeunes filles, qui doit avoir moins d'appétit, soupèse l'un après l'autre, avec ses mains, tous les morceaux qui restent, les chipote un instant, les remet dans le plat, et quand elle en a enfin trouvé un à son goût, se met à le dévorer sans fourchette, les deux coudes sur la table. Le père et la mère président ce repas de cannibales avec un pareil mépris des ustensiles de table. Tous ont de la sauce jusqu'aux poignets et jusqu'aux veux.

Quand ils ont fini — c'est un hasard curieux mais je n'invente rien — le père raconte à sa progéniture que, chez des amis anglais, le ménage, même quand il n'a pas d'invités, s'habille en smoking et toilette du soir pour dîner. Cette invention britannique le fait rire aux larmes. La mère, qui s'essuie les mains avec son pain, a de petites secousses de rigolade. La descendance s'amuse prodigieusement.

Peu après Goloubatz où le fleuve a plusieurs milles de largeur, le château de Ram, avec ses tours et ses remparts ruinés sur un promontoire abrupt, commande l'entrée du premier goulet. Le Danube s'y précipite entre deux hautes falaises, à une vitesse qui atteint parfois cinq mètres à la seconde. Un vent de tempête règne éternellement dans cette crevasse.

On voit nettement les deux rives. Celle de gauche, la rive de Roumanie, a une route crochée sur la pente et qui suit les méandres du fleuve jusqu'à Turnu-Severin. Celle de droite, presque en falaise et couverte de forêts, laisse voir les vestiges de la route romaine de Trajan. Ce n'est parfois qu'une étroite corniche taillée dans le roc, à peine assez large pour poser les pieds. Mais à l'époque romaine elle était élargie par une passerelle de bois supportée par une charpente oblique dont la base s'encastrait dans la roche. On distingue encore les trous carrés où les poutres de soutien étaient engagées.

Simple chemin de ronde, après tout, pour surveiller la rive barbare et marquer la limite de la puissance romaine. La Table Trajane que l'on voit de très près, sur la rive droite, à la sortie du second défilé, affirme avec une grandiloquence impériale que « Nerva Trajanus a dompté, pour ouvrir cette route, la montagne et le fleuve ». C'est beaucoup pour un sentier où un homme ne pourrait passer que de profil.

Les Portes de Fer, qui commencent au delà d'Orsova, n'ont rien d'une porte ni d'un goulet. Le fleuve, au contraire, est fort large en cet endroit. Si les Turcs l'ont appelé ainsi — Demir Kapou — c'est parce que le courant semé d'écueils y est d'une telle violence qu'il opposait une véritable porte de fer aux navires qui remon-

taient le Danube. Il a fallu établir au milieu du fleuve un chenal où les eaux descendent avec une telle rapidité que certains bateaux doivent se faire haler par une locomotive. Le nôtre, qui a l'habitude, remontera cela à grands efforts d'hélice pour arriver tout juste à un demi-nœud.

On peut descendre à Kladovo car le reste du voyage est monotone, et le bateau n'est pas assez confortable pour y passer un jour de plus. Aucune de ces raisons, bien entendu, ne nous empêchera d'aller jusqu'au bout du pays, là où se touchent les frontières yougoslave, roumaine et bulgare. D'ailleurs la famille vorace est descendue à Tékija où l'attend sans doute un hippopotame rôti. Nous avons, comme le chat, fait amitié avec le coq et nous lui faisons cuire à la française les savoureux sterlets que nous achetons par régimes aux escales. Quand je dis que nous lui faisons cuire ces poissons, je veux dire que nous les cuisons nous-mêmes et qu'il nous regarde faire en fumant des cigarettes.

Route uniforme. La rive, des deux côtés, est un talus de glaise. Quand le bateau s'approche des pontons, les villages entiers dégringolent sur la pente et se pressent à la descente de la passerelle. C'est un étonnant spectacle que ces cohues de pierrots blancs et de femmes en

fichu orange.

A Radouyévatz, point terminus de son voyage, le Tsar Nicolas II s'amarre pour quelques heures, et j'en profite pour aller voir les maisons et les gens. Village à la serbe, quadrilatères touffus, palissades de pieux plantés à la diable; séchoirs à maïs en forme de sépulcre, exactement les mêmes que dans la Galice espagnole, mais sans la croix de pierre; carrioles à toit rond fait de feuilles de maïs tressées en nattes, d'un travail nègre très élégant; puits à balancier et contrepoids, comme en Egypte, la margelle faite de gros madriers empilés.

L'étage de la ferme a toujours une terrasse à arcades où se tient la famille, accroupie ou couchée sur des peaux.

Les femmes ont le tablier brodé des orthodoxes, et un autre, un peu plus long, sur le derrière, bordé de velours noir, et qui leur moule les fesses. Leur corsage de toile blanche est orné, par bandes verticales ou autour du décolleté, de broderies faites de petites perles de verre et de porcelaine : le dessin en est délicat et les couleurs nuancées. Les petites filles, qui sont habillées comme leurs mères, sont des amours de petites bonnes femmes, blondes et roses, des bracelets de métal à leurs poignets dodus. Les hommes ont également des broderies de perles, en bandes verticales, sur le plastron de chemise.

On ne peut circuler à travers ces villages qu'avec une bonne provision de pierres dans les poches. Chaque maison a trois ou quatre chiens qui vous courent après en sautant par-dessus la palissade. Excellente occasion de s'exercer à la balistique. Ces fermes remplies d'aboiements, cachées derrière leurs verdures et leur herse de bois, avec leurs murs et leurs toits noirs, ont quelque chose de dramatique. Elles me font toujours penser à la petite prisonnière aux yeux de lin qui attendait son mari, dans l'ombre, la hache levée.



Le Tsar Nicolas II reprend la route de Belgrade. Le paysage n'est jamais le même quand on revient sur ses pas. La lumière, les perspectives, l'aspect des villes, tout est nouveau.

Une escale de quatre heures à Kladovo nous permet d'aller voir le marché <sup>1</sup>. Il est loin d'être aussi riche que

<sup>1.</sup> Le samedi.

ceux de la Serbie du Sud, bien qu'il montre une extraordinaire variété de tabliers avant et arrière et de broderies de corsage en perles et en soie. Mais j'ai trouvé là les plus belles poteries de la Yougoslavie, dessins, coloris, imprévu des formes.

Dans les autres provinces du pays, les poteries sont assez banales, sans doute parce qu'on y travaille plutôt le cuivre et le bois. La Serbie, au contraire, a des poteries aussi belles que celles de la Provence, aussi originales que celles du Portugal — je mets hors pair les poteries noir et argent du Traz os Montes.

Presque tout ce qu'on en vend sur le marché de Kladovo est d'une qualité exceptionnelle. Mais il y a en outre, dans un petit village des environs qui s'appelle Kostol, un potier qui fait tant de merveilles que j'en ai trimbalé, pour mon purgatoire, depuis la frontière rou-

maine jusqu'à Paris.

Ce n'est pas un « artiste », comme nous entendons ce mot, c'est quelque chose de beaucoup mieux : c'est un artisan qui aime son métier. Comme je ne crois pas beaucoup à la « littérature » mais comme j'ai la passion de mon métier, cela me paraît un destin suffisant. Il ne fait pas ses poteries pour « créer des œuvres d'art », ce qui doit être bien embêtant, mais pour mettre dedans de l'eau, du vin et du raki. Et comme le vin, le raki, et même l'eau, veulent être respectés, il leur offre de belles formes et orne celles-ci de belles couleurs.

Il est aussi un paysan serbe, et il fait des pots pour les paysans serbes. Alors il ne sait plus très bien qui a inventé les formes et les couleurs de ses poteries, si c'est lui-même ou les hommes de sa race, et tout naturellement il signe ses pots non pas de son nom mais du nom de son village: Kostol. Et c'est très juste, car dans le monde de la création on doit tout à son pays, et si

j'aime la France c'est d'abord et avant tout parce que j'écris en français.

Il sait aussi qu'une belle poterie qui ne sert à rien c'est une chose morte. Il ne fait donc pas de ces vases d'ornement qu'on met sur une cheminée ou sur une console, mais les grandes urnes noires pour garder le maïs, et les passoires pour laver les légumes, et les cruches pour conserver l'eau fraîche, et d'autres plus légères pour boire à la régalade, et les assiettes creuses pour manger la tchorba, et les plats profonds pour servir les ragoûts, et les petits cruchons bedonnants pour verser le raki. Seulement, afin de réjouir son cœur d'abord, et celui des autres ensuite, il met sur tout cela de la beauté et de la fantaisie.

Il est probable qu'il ne sait même pas que ses poteries sont belles. Il sait comment on fait fleurir l'argile sur le tour, comment on la sèche, comment on l'orne, comment on la cuit. Il sait qu'il fait tout cela très bien, car il a l'orgueil de son métier, il sait aussi qu'il fera mieux dans la suite, car il a le respect de son métier. Il n'ignore pas ce qu'il doit à Yovan, à Pétar, à Mato, qui ont été de bons potiers avant lui et qui lui ont transmis cette manière de faire des pots que d'autres vieux potiers connaissaient bien. Il fait ce qu'il peut et ce qu'il veut, en s'amusant dans son travail.

Mais quant à savoir s'il fait de l'Art ou non, il s'en fout.

#### XXIV

# DE BELGRADE A SARAJEVO

orsque le Tsar Nicolas II, à quatre heures du matin, s'amarre au ponton de Belgrade, nos amis de la ville nous attendent au débarcadère. Ils ne sont pas allés se coucher, pour être sûrs de ne pas nous manquer. Ils embarquent Marie-Jeanne et le Puma dans une voiture pendant que je vais chercher la nôtre au garage. Rendez-vous à Toptchider, qui est sur la route du départ.

Pavillon sous les grands arbres, genre Armenonville. Je suis accueilli par une musique de violons, ce Jednu notch samo qui est ma pesma préférée. Une grande table est dressée sur la terrasse, chargée de friandises, de vins, de liqueurs. Nos amis ont ramassé en chemin une compagnie de tziganes qui nous donnent l'aubade du départ. Nous sommes tous un peu émus et nous n'avons pas envie de rire. Mais le jamnjarnica a raison des plus intimes mélancolies. D'ailleurs on se retrouve toujours sur la terre. J'ai rencontré par hasard, dans la cour du temple d'Edfou, un vieux copain que je croyais mort à Sao Paolo; et mon ami Triffe, gendarme à Taïohaé des Marquises, est venu, l'autre jour, sonner à ma porte.

Les tziganes se promènent autour de la table et font

chanter aux oreilles des femmes leurs violons aux mélodies sentimentales. L'Addio mare dalmate sanglote dans le jeune matin. Nous reprenons en chœur le refrain qui est le plus poignant des adieux.

Six heures. Il faut partir. Le moteur commence lui aussi sa petite chanson. C'est elle qui nous précédera

maintenant sur les routes nouvelles.

Do vidjénia!Au revoir!

La route vers Valiévo traverse une campagne française. Elle me rappelle ces mots d'un paysan serbe, à Radouvévatz :

— J'aime bien la France, gospodiné. J'y ai passé trois mois de convalescence pendant la guerre. C'est un pays tout comme le nôtre : il y a aussi, comme chez nous, du

blé et des pommes.

La montagne reparaît entre Valiévo et Oujitzé (Uzice), la chaîne boisée de la Tsernakosa. Jusqu'à Sarajevo nous ne connaîtrons plus que les hauts sommets et les profondes vallées, dans des forêts centenaires, hêtres, sapins, chênes et châtaigniers. C'est la rude barrière qui, pendant près de cent ans après Kossovo, arrêtera les Turcs.

Un orage terrible nous fait faire escale à Oujitzé. Promenade désabusée dans cette petite ville où rien n'arrête le regard. Architecture de garde-barrière. Pas une trace d'évasion vers la beauté. La population tout entière s'habille chez un tailleur pauvre. Boutiques d'uniprix. Les fontaines sont des bornes de fonte avec un robinet de cuivre, et les femmes viennent chercher de l'eau à la fontaine dans des bidons à essence.

Une route parfaite escalade le Zlatibor à travers un grandiose paysage de forêts et de pâturages. Les maisons bosniaques, tout en bois, avec un toit d'essentes qui occupe les deux tiers de la hauteur, composent déjà

ces villages serbes, à la frontière des deux provinces. La façade, souvent vernie, a une chaude couleur maritime. Le toit, quand il est neuf, blanc comme l'argent, devient noir en vieillissant. Ces maisons s'incorporent

au paysage, retrouvent le sentiment de la forêt.

Près de Vardichté, l'orage d'hier a entraîné les terres de la montagne. Un monticule de glaise mêlée de pierres et de branches barre la route. Je remonte au varoch pour rassembler une équipe. Nous revenons, une vingtaine, chargés de pelles, de pioches et de bouteilles de raki. Trois heures de travail sous un soleil presque vertical creusent dans l'avalanche une tranchée juste assez large pour laisser passer la voiture. Mon équipe, saturée d'eau-de-vie, salue notre départ de vigoureux « Sbogôm! », les calots serbes à bout de bras, et nous descendons vers le cañon du Tserni Rzav qui sépare la Serbie de la Bosnie.

Il est si resserré que la route est presque toujours en tunnel. De hautes falaises le plongent, même à midi, dans un demi-jour de cave que la rivière remplit de son tumulte. Les arbres s'étirent avidement vers la lumière qui blanchit là-haut, entre deux corniches de granit.

Tout à coup la porte s'ouvre sur un autre monde. Rien de plus net que ce passage, sans transition, de l'esprit serbe à l'esprit musulman. A la sortie même du défilé, un couple est assis sur le bord de la route. L'homme porte le fez, la femme est empaquetée dans le dzar de coton, le visage voilé de noir. Un cimetière turc pousse dans les hautes herbes ses pierres de guingois. Par-dessus les arbres d'un verger, une petite mosquée dresse son minaret de planches. En même temps la route redevient exécrable. Heureusement! Elle commençait à me manquer... Je retrouve avec plaisir ses dos d'âne, ses cassis, ses ponts de bois, ses cailloux et sa poussière.

Dès notre arrêt dans Vichégrad, le type-qui-parlefrançais se présente spontanément à la portière. Je ne sais pas ce qui les renseigne sur notre nationalité, certainement pas la voiture, car ils n'en voient pas assez pour reconnaître la marque Citroën ni l'insigne F peint sur l'aile. Quand je suis seul, ils me prennent pour un Russe, mais quand ils ont vu Marie-Jeanne ils ne se trompent jamais. Et aussitôt le type-qui-parle-français, prévenu par un detchko ou par une obscure télépathie, vient nous dire quelque chose que nous ne comprenons pas. Car, bien entendu, le type-qui-parle-français n'en connaît pas un mot. Il a fait la guerre avec les nôtres. ou bien il a travaillé en France, ou bien il a vécu à Constantinople, mais il a oublié depuis longtemps le peu de français qu'il connaissait. Seulement il s'imagine le connaître encore, et c'est ici que le drame commence.

Donc, le type-qui-parle-français m'appelle : miché, ce qui ne serait guère flatteur si cela ne voulait dire : monsieur. Il bégaie ensuite un tas de syllabes confuses où il n'y a même pas un son qui se rapproche du français. On s'en voudrait d'enlever ses illusions à ce brave garçon qui fait un gros effort et qui ne demande qu'à vous rendre service, mais tout de même on finit par lui dire, à voix basse, afin de ne pas détruire son prestige sur les autres :

Govorité serbski, molim. (Parlez serbe, je vous prie.)

Comme bien on le pense, cela n'arrange rien, car pour tous ceux qui l'entourent il est le type-qui-parlefrançais et il n'a donc aucune raison de parler serbe à des Français. Il continue par conséquent à nous accabler de son charabia, avec la meilleure foi du monde et la plus grande gentillesse. Oui-comme-chéval, que nous avons rencontré à Petch, était du genre type-qui-parle français. Seulement celui-là consentait à parler serbe. Le type-qui-parle-français nous guide à travers la seule rue de Vichégrad, petite ville heureuse qui égraine son chapelet de maisons bosniaques au bord de la Drina et jette, par-dessus, un vieux pont turc à stèle de marbre. Peu de costumes. Le dzar, qui n'est pas beau, enveloppe toutes les femmes musulmanes. Mais on retrouve les fillettes en grands pantalons de mousseline, et sur leurs cheveux blonds le petit voile transparent bordé de fleurettes de soie.

Les fillettes sont blondes parce qu'elles sont Slaves. La Bosnie, comme l'Hertzégovine, est entièrement slave, les musulmans comme les autres. Ces derniers se sont tournés vers l'Islam de leur plein gré. Ce sont les anciens Bogoumiles, schismatiques chrétiens analogues aux Albigeois ou aux Patarins. Persécutés pendant deux siècles par les Hongrois catholiques, ils ont appelé, vers 1460, les Turcs à leur secours et se sont convertis en masse à l'islamisme.

En 1875, le Congrès de Berlin enlevait à la Turquie la Bosnie et l'Hertzégovine et donnait à l'Autriche mandat sur ces deux provinces. Deux cents ans de Turquie les ont marquées d'une très forte empreinte; quarante ans d'occupation autrichienne n'en ont rien effacé. La grande faute de l'Autriche a été de se les annexer purement et simplement, en 1908. A Sarajevo, capitale de la Bosnie, cette décision de l'empire fut annoncée par une affiche qui fut collée à l'endroit même, à l'endroit précis où, six ans plus tard, l'héritier d'Autriche tombait sous les balles de Princip, un Bosniaque. J'ai pu me procurer à Sarajevo une photographie, prise en 1908, où l'on voit cette affiche sur le mur même de la pharmacie devant laquelle François-Ferdinand fut abattu.

Cette annexion de la Bosnie et de l'Hertzégovine est évidemment la cause profonde de la grande guerre. En 1918, les deux provinces se libéraient de l'Autriche

pour faire partie de la Yougoslavie.

Voilà pourquoi les fillettes sont blondes, et pourquoi les bergers qui achètent des flûtes de bois sont blonds comme elles. Dans cette boutique où nous a conduits le type-qui-parle-français, ils essaient des flûtes, ce qui fait une bien jolie musique. Les unes, qui sont plates, ont deux tuyaux taillés dans un seul morceau de bois, et l'on donne l'accompagnement en faisant glisser les lèvres sur l'embouchure de gauche; les autres, qui sont rondes, sont faites d'un petit bâton creux, orné d'anneaux en fil de laiton : elles ont un son plus aigrelet que les premières qui font penser à la peine de Tristan devant la mer.

Et maintenant, quand je veux me rappeler les hauts plateaux de la Bosnie, très exactement, avec leurs arbres, leurs prairies, leurs fleurs, et l'odeur de la verdure, et l'odeur des fleurs, et le bruit de la pluie sur l'herbe et sur les feuilles, et l'odeur de la pluie, et le bêlement des troupeaux, et l'odeur des troupeaux, je n'ai qu'à emboucher la flûte double et en tirer la petite musique des bergers. Car tout le long du chemin, en montant la côte aux cent virages qui mène à Sémetch, à travers de sombres forêts de sapins, j'ai laissé conduire Marie-Jeanne afin de m'exercer à cette musique.

Là-haut, nous avons débouché dans une grande clairière et nous avons arrêté la voiture au milieu d'une prairie. Il pleuvait doucement sur l'herbe et sur les fleurs. Et j'étais bien content, car j'avais attrapé la mélodie. Et je la jouais de tout mon cœur, pendant que Marie-Jeanne me regardait avec un petit sourire aussi joli que la chanson. Et je voudrais bien que l'on me crût lorsque je dis que tous les moutons des alentours venaient lentement vers ma musique et se mettaient à

brouter autour de la voiture. Et j'en étais très fier, parce qu'ils m'avaient pris pour un berger.

非非

A Rogatitza<sup>1</sup>, la ville est morte parce qu'il n'y a pas de marché aujourd'hui. Nous achetons chez un boutiquier juif des mètres et des mètres de ces tapis de chiffons qui sont blancs, gris et roses, et si frais sous les pieds nus. J'en ferai de longues allées à travers les grandes pièces de notre palais de Raguse, car c'est à Raguse que nous rentrons<sup>2</sup>.

Nous campons cette nuit-là au milieu d'un bosquet de noisetiers, sur le plateau de la Romaniya, là où les jeunes gens de Sarajevo viennent faire du ski pendant l'hiver. Même en plein été, il fait très froid sur ces hauteurs. Au réveil nous sommes transis. Le Puma, qui est un chat de Provence, ne quitte pas les genoux de Marie-Jeanne. Heureusement, nous découvrons au milieu d'une forêt de gigantesques sapins noirs un petit cabaret musulman où il y a du feu et du café.

C'est le type même de la kafana populaire de Bosnie. La salle, rectangulaire, plus profonde que large, a ses murs blanchis à la chaux, comme aussi le plafond de solives apparentes. Tout le fond de la pièce est rempli par un grand divan bas, couvert de tapis paysans à rayures rouges et noires. Contre le mur sont entassés des coussins de tapisserie du même dessin. Ce divan est assez large pour qu'un homme puisse s'y étendre, la

<sup>1.</sup> Marché le lundi.
2. L'itinéraire que j'établis dans ce livre est beaucoup moins long et moins capricieux que notre voyage. Nous sommes passés quatre fois à Sarajevo.

tête au mur, dans toute sa longueur. En dépit de l'heure matinale, six hommes sont allongés là-dessus, deux vieux cheiks en turban et des bûcherons en costume bosniaque. Près du lit, contre le mur, les menues casseroles de cuivre où l'on fait bouillir le café forment un petit cercle odorant sur un fourneau de cuisine que le patron surveille, assis sur le divan. Il y a encore, le long du mur, un banc rustique en châtaignier où sont rangées quatre petites filles bien sages, en pantalon de mousseline à fleurs; et devant la fenêtre une grande table de bois blanc, accotée de deux bancs sans dossier.

C'est là que nous nous asseyons, car nous avons bien assez de nos puces personnelles pour ne pas emporter celles du divan. Et nous buvons le café en compagnie d'un employé des postes et d'un Tchécoslovaque en kniker-broken qui a campé cette nuit dans la forêt, sous la

tente et sous la pluie.

Prendre le café consiste à boire coup sur coup quatre ou cinq tasses minuscules, fumantes comme des cassolettes. C'est un breuvage de paradis qu'on trouve partout en Yougoslavie. Il ressemble au café arabe, mais la préparation très raffinée en fait quelque chose de beaucoup plus délicat. Celui de Bosnie atteint à la perfection. Je suis rentré en France avec deux regrets inapaisables : le café de Yougoslavie et son tabac.

Je ne parle pas des tabacs de la régie, qui sont un peu douceâtres et conviennent à des femmelettes, mais des merveilleux tabacs de fraude qu'on achète au paysan qui les cultive ou aux innombrables intermédiaires. C'est un commerce intense contre lequel l'Etat réagit vainement. Il lui faudrait pour en avoir raison deux ou trois corps d'armée, et il ne serait pas sûr de réussir, car tous les soldats se mettraient à fumer. Certains bureaux de tabac — on m'excusera de ne pas dire où — n'ont pas cinquante grammes en réserve et vous en-

voient chez le fraudeur qui débite des kilos par jour. Je ne pense pas qu'aucun tabac européen puisse être comparé à ceux de l'Hertzégovine et de la Macédoine: ils ont la force du caporal, avec de la suavité et du parfum; ils sont taillés en longues chevelures rousses qui s'enrobent sans un déchet dans le joli papier de riz venu d'Italie par contrebande, ce qui est encore une autre histoire.

On trouve de ce tabac¹ un peu partout, quand on sait le chercher. Il y en a jusque dans les fez et les calots serbes. Certaines épiceries ne vendent que fort peu d'épices et beaucoup de tabac. J'en ai même découvert chez des boulangers et des marchands de fruits. Sans doute ma qualité d'étranger inspirait-elle confiance à tout le monde. Un innocent detchko peut très bien sortir de sa culotte de quoi faire les cigarettes d'une semaine entière. On en tire des chapeaux et des pechkirs de tête, comme ne le ferait pas le plus habile des prestidigitateurs.

L'invraisemblable, ou l'incohérent, c'est qu'il est impossible de trouver un seul gramme de ces tabacs prestigieux parmi ceux que vous offre la régie. Je les ai tous essayés, et j'ai dû revenir, bien malgré moi, en dépit de mon respect des lois et de mon culte de l'auto-

rité, au tabac de fraude.

Dans la chambre tiède de la kafana où nous nous sommes réfugiés, son odeur délicieuse se mêle à celle du café, à celle de la résine brûlée. Personne ne dit mot. On écoute la pluie battre les vitres et la tempête hurler dans les sapins centenaires. De temps à autre, un des cheiks affalés dans les coussins soulève son turban et en tire une cigarette qu'il nous offre avec cette politesse musulmane qui a toujours un air de cérémonie.

On l'appelle chkyi, pour le distinguer du tabac officiel qui se nomme douvân.

Puis il se replonge dans sa paresse aussi vieille que l'Hégire, les yeux mi-clos derrière la fumée.

Nous repartons pendant une accalmie. La descente vers Sarajevo, sur les crêtes montagneuses qui dominent la vallée de la Miliatzka, a une grandeur épique. C'est de l'ordre des poèmes légendaires qui célèbrent Djerzelez Alija. Le paysage d'ici, comme l'ancienne poésie des Slaves du Sud, n'est jamais à l'échelle humaine.

#### XXV

### SARAJEVO

B'n entrant à Sarajevo<sup>1</sup>, comme nous l'avons fait, par la vallée de la Miliatzka et le couvent des Derviches, on pourrait se croire dans une ville turque à peine occidentalisée, comme la rive gauche de Skoplié.

Il n'en est pas ainsi. L'Autriche, pendant ses quarante-trois années d'occupation, a modifié profondément l'aspect de la ville, et la Yougoslavie a hérité d'une grande cité moderne, avec ses immeubles de rapport, ses bâtiments officiels, ses banques, son musée, son hôtel de ville d'architecture mauresque et ses quais sans âme.

Quand on arrive de Mostar ou de Travnik, par une large avenue bordée de casernes, on ne voit tout d'abord que cette ville impersonnelle, car c'est de ce côté, par l'ouest, que les Autrichiens se sont attaqués à la ville turque.

Celle-ci, née sur la pente de l'est, à l'endroit qu'on appelle encore aujourd'hui Stari Grad (Vieille Ville), s'était étendue bientôt sur les versants du nord et du sud, et jusque dans la plaine, le long des rives de la

<sup>1.</sup> Je crois avoir dit qu'il faut prononcer : Sarayévo. Je ne saurais trop recommander le livre de René Pelletier, Sarajevo et sa région, excellente et complète monographie de la ville. (Aux Editions Belles-Lettres. Paris.)

Miliatzka. L'occupation autrichienne l'a refoulée peu à peu vers les côteaux originels. Il n'y a plus, en bas, que le quartier de la Tcharchiya (le Bazar). Tout le reste a cédé la place à la ville moderne, sans toutefois se laisser détruire complètement.

Rien n'est plus têtu que ces vieilles villes turques. Il faut pour les réduire un incendie ou une réaction farouche. Celle de Sarajevo a reculé jusqu'au pied des montagnes mais elle a laissé derrière elle un grand nombre de ses maisons. On les voit tapies, avec leur étage en saillie et leur toit proéminent, entre les immeubles d'aujourd'hui. Elle a surtout ancré dans la plaine ses mosquées et ses cimetières. Ils apparaissent dès le premier carrefour et on en trouve un peu partout, coupoles et minarets voisinant avec des banques et des cinémas. Tel jardin qui ressemble à un square, au milieu des bâtisses à cinq étages, n'est rien d'autre qu'un cimetière turc, ses tombes novées dans les mauvaises herbes. Ce terrain planté d'arbres et fermé par une grille, qui interrompt l'alignement des facades dans une rue de restaurants et de garages, est un autre cimetière aux stèles coiffées de turbans. Dans le quartier des boutiques européennes, de longues baies horizontales laissent voir, à travers les mailles carrées d'une lourde grille, les cours silencieuses des mosquées, leurs tourbés et leurs fontaines.

La Tcharchiya, qui se trouve donc au fond de la cité moderne, enveloppe de ses ruelles à angles droits et de ses échoppes sans étage la grande mosquée du Beg, la plus belle de Sarajevo, la place du Marché et la tour de l'Horloge. L'ensemble fait rempart contre l'invasion de l'occident et protège les quartiers turcs étagés sur l'hémicycle des montagnes, leurs maisons blanches à toit noir accrochées sur les pentes, leurs mosquées noyées dans la végétation, leurs minarets fuselés, tout blancs,

presque toujours cotoyés par un if fraternel, aussi droit et aussi mince. Comme les montagnes sont hautes et toujours vertes, cela crée l'étrange paradoxe d'une ville musulmane dans un décor savoyard.

Sarajevo, nous dit Pelletier qui connaît bien sa ville, a quatre-vingt-seize mosquées presque toutes vivantes. Les musulmans forment, en effet, la grosse majorité de la population qui comprend aussi des orthodoxes, des catholiques et des juifs d'origine espagnole (sefarditas), chaque groupe ayant ses églises ou ses synagogues. Il n'est pas rare d'entendre à la fois sonner les cloches et chanter les hodjas ou muezzins.

La Tcharchiya peut enchanter le voyageur qui vient du nord ou de la Dalmatie, mais pour celui qui connaît Prizrèn, Skoplié ou Prilep, le bazar de Sarajevo, avec ses enseignes et ses échoppes de pacotille, semble gâté par l'esprit touristique. C'est une impression qui s'efface d'ailleurs quand on séjourne quelque temps dans la ville et qu'on apprend à connaître les ruelles sincères et les cours charpentées où travaillent les artisans. C'est alors une Tcharchiya moins vivante que celle de Prilep, par exemple, mais pleine de types humains bien divertissants.

Même cette ruelle d'enseignes et d'ersatz, qui fait « rue du Caire » aux Expositions de mon enfance, est amusante par son va-et-vient multicolore. Que de fois je me suis arrêté devant le Bar Aeroplan ou près de la fontaine qui fait l'angle du Beg, à regarder défiler les musulmanes en dzar de coton, la figure voilée de noir; les paysannes catholiques de la Latchva, engoncées dans leurs vastes pantalons de soie noire, leurs grandes manches de toile et leur gilet brodé; les paysans bosniaques en culotte turque et fermen court, coiffés du fez ou d'un pechkir roulé; et surtout les fillettes blondes de Sarajevo, les plus jolies du monde, tiges de l'arbre

bân, comme dit Abou-Novas, gracieuses et délicieuses, leurs longues jambes prises dans le pantalon de mousseline, sur la tête un grand châle de cachemire que le soleil et la pluie ont patiné de couleurs indéterminables.

Chez les hommes, beaucoup de vêtements européens, mais le fez domine. Il n'est pas rare non plus de voir passer des femmes vêtues comme partout ailleurs, robe, manteau, bas de soie, souliers à talons hauts, gants, sac à main, chapeau, avec le chember ou voile noir tombant devant le visage.

Tout de même le marché 1 n'a rien de la richesse et de la variété de ceux de la Serbie du Sud. Ce n'est pas une migration paysanne, comme à Prizrèn ou à Skoplié, mais un marché local, analogue à ceux de nos

villes de province.

Il se tient au milieu de la Tcharchiya, sur une petite place et dans les ruelles avoisinantes. La place n'est qu'un triangle poussiéreux entre des boutiques bien drôles, vieilles baraques à long toit plat, déployant sur la rue leurs étalages de fruits magnifiques, de nippes, de chaussures, d'épicerie, de sacs de blé et de mais. Un petit kiosque en occupe le centre. Je ne sais quel est son usage administratif. Il ne semble servir que de perchoir aux milliers de pigeons qui hantent ce carrefour. Ceux de Venise ne sont qu'une chambrée à côté de cette cohue. Ils recouvrent la coupole du kiosque et les toits des alentours d'un épais tapis de plumes et de roucoulements. Ou'un sac de blé s'entr'ouvre, et il en neige pendant plusieurs minutes. Qu'on leur offre du maïs, et l'on est recouvert de leur piétinement. Quand ils s'envolent on sent passer la brise de leurs ailes.

Ce qu'il y a d'étrange à ce marché, c'est de discuter un prix avec les femmes musulmanes. On les entend

<sup>1.</sup> Tous les jours, mais surtout le mercredi.

parler mais on ne sait rien ni d'elles-mêmes ni de leur visage. Le chember ne laisse rien passer de leurs

regards. On dirait qu'on parle à des ombres.

Au delà du marché commencent les raidillons de la ville turque, ruelles confuses sans plan ni dessin, les petites maisons très blanches, très propres, poussant l'une vers l'autre leur étage à encorbellement et le large auvent de leur toiture. Toutes les fenêtres sont fermées jusqu'à mi-hauteur de grillages en bois qui remplacent les moucharabiehs. Les portes ont de lourds anneaux de fer qui servent de marteaux : elles sont toujours closes sur les rues vides et silencieuses. La vie musulmane se confine derrière les murs blancs et les fenêtres aveugles. On n'entend même pas les voix humaines pardessus les murs des jardins. Ces demeures sont à l'image des femmes, aussi mystérieuses, aussi bien gardées.

\*\*

Qu'est-ce que je sais d'elles après tant de jours et de nuits passés dans la ville? A peine ai-je pu connaître quelques prostituées, de toutes jeunes filles, douze à seize ans, qui vous reçoivent dans leur famille ou du moins chez des gens qui se disent tels. On vous offre le café avec de grands verres d'eau fraîche. Puis les parents se retirent discrètement, vous laissant seul avec ces petites filles qui font l'amour bien poliment.

Nous avons ramassé un soir une de ces gamines sans trop savoir ce qu'il y avait sous le voile et le paquet de cotonnade du dzar, et nous l'avons conduite au petit cabaret qui s'appuie au couvent des Derviches. Sarajevo est fait de ces contrastes. Après le zikr', cérémonie derviche analogue à celle de Skoplié, on passe directement des beaux jardins fleuris de sépultures au bouiboui dont le sous-sol abrite les amants d'occasion.

Nous sommes restés dans la salle du cabaret, une guinguette de Chagal, avec sa scène verte et rouge, ses guirlandes de papier découpé et son fond de tapis. Une grosse fille à bandeaux noirs crasseux, pantalons de satin rouge, boléro bleu de roi, chantait d'une voix plaintive, le visage de cire, en s'accompagnant sur un accordéon. Trois femmes habillées à la turque, violemment peintes, étaient accroupies par terre, contre le décor, et quatre musiciens coiffés du fez jouaient sur des violons et une batterie de jazz.

La petite qui nous avait suivis s'est enfin décidée à lever son voile : un visage d'enfant maquillée, des yeux ingénus, cernés de khol, des joues lisses, avivées par un rose aigre à l'aniline, des dents pures où déteignait le rouge des lèvres. Elle ne savait que faire, et nous non plus. C'était certainement la première fois de sa petite vie qu'elle était emmenée par un couple. Elle devait ignorer tout ce qu'on en peut attendre, et d'ailleurs nous n'avions rien à lui proposer. Il nous plaisait de regarder cette petite figure accommodée pour l'amour, et les gestes naïfs qui ne pouvaient aller bien loin.

Elle se rappelait cependant les devoirs de son métier, tel que le lui avait appris sa mère ou une autre femme, et comme nous ne réclamions rien de son bon vouloir, elle se mit à nous servir. Elle nous présentait le café, portait les petites tasses jusqu'à nos lèvres, allumait nos cigarettes, éteignait les mégots, torchonnait la table avec son mouchoir. Elle avait entr'ouvert le dzar et montrait un petit corps à peine vêtu de mousseline et de soie, très pudique cependant, les seins menus pointant sous l'étoffe « comme les cornes d'un jeune veau », ainsi que l'écrit ce voluptueux Casanova, les hanches déjà renflées comme les vases d'argile où l'on met l'huile et les olives.

Les gens qui se trouvaient là, les chanteuses et les

musiciens, ne marquaient aucune curiosité devant ce spectacle inattendu, car la politesse musulmane est faite de ces nuances. Il est probable qu'ils en ont parlé toute la nuit, mais pendant que nous étions là, pas un regard, pas un sourire ne les a trahis.

Quand nous nous sommes retrouvés tous les trois dans la rue, Marie-Jeanne lui a mis dans la main une belle pièce de cinquante dinars, ce qu'un homme ne lui aurait pas donné pour toute une nuit. On ne voyait rien de son visage de nouveau muré par le voile noir, mais elle restait immobile, le poing fermé sur la pièce d'argent, et l'on devinait ses yeux d'enfant étonnés. Puis elle m'a pris les mains, les miennes, pas celles de Marie-Jeanne, et elle les a baisées au moins dix fois. C'est ainsi que faisait la vieille baba à qui je donnais l'aumône à travers la grille, à Raguse. J'en ai rougi jusqu'aux oreilles, car enfin cette petite fille n'avait aucune raison de s'humilier.



Nous passons des heures dans la boutique de Moustafa Hasanovitch à contempler les merveilles que son père et lui ont rassemblées dans cette petite maison de la Tcharchiya qui date certainement des vizirs de Travnik.

C'est un beau jeune homme de pure race bosniaque. Il parle français avec l'accent anglais, parce qu'il a passé dix ans de son enfance à Londres et un an à Paris.

Il nous montre sans se lasser les admirables jaglouks entièrement brodés d'or sur soie jaune, avec des aiguilles si fines que la broderie se fond dans l'étoffe; d'autres qui figurent des jardins de Damas ou d'Ispahan dont toutes les fleurs sont des paillettes; des faïences à reflets métalliques; des bijoux étranges, comme des jeux de sphères tintinnabulantes; d'autres faits de nacre et de ciselures; et les longues tuniques brodées, à manches raides, que portaient encore, il y a vingt ans, les femmes riches de Sarajevo; et cette précieuse pendule d'écaille et d'argent doré, faite à Paris dans le goût de Constantinople et transportée sur un voilier à travers les pirates de l'archipel grec.

Je n'ai rien acheté de toutes ces belles choses, pour des raisons que je préfère ne pas donner ici, mais j'ai emporté un objet bizarre qui sans doute me réjouira

l'esprit jusqu'à mon dernier jour.

C'est une noix de coco ouverte par le haut, soigneusement polie et gravée de dessins minutieux. Trois chaînettes d'argent qui enserrent la panse se rejoignent au-dessus par un anneau. Cela s'appelle un kekchouli. C'était une sébille à l'usage des derviches mendiants. Ils l'attachaient à leur bâton pour la hisser jusqu'aux moucharabiehs de l'étage et recueillir l'argent des dévotes.

Autour de la coque est gravée en caractères persans cette inscription pleine de sagesse et de sérénité: Il vaut mieux vivre sur le dos des autres que de travailler soi-même.



Je me demande souvent ce qui fait le charme de cette ville. Oui, même les rues modernes, aussi bêtes que des millions d'autres entre les cent quatre-vingts méridiens... Son paysage? Nous avons beaucoup mieux en France, dirait M. Prudhomme. Son climat? Il y pleut tout le temps. Sa turquerie? Elle ne vaut pas celle de Prizrèn ni de beaucoup d'autres endroits. Il faut bien pourtant qu'il y ait quelque chose puisque j'y suis revenu plusieurs fois et que j'en garde la nostalgie.

C'est bien simple, après tout : elle est sincère, elle est

profondément humaine. Elle n'a rien de factice, rien de préconçu. Elle est telle que l'ont faite son histoire compliquée et les races qui s'y confondent. Elle s'en remet au hasard pour être belle sans beautés, un peu comme le vrai Paris. Ce ne sont pas les monuments, ni le plan général, ni même les souvenirs, qui nous attachent à une ville. C'est quelque chose qui est le cœur et la chair, et qui n'a rien de réfléchi. On sait à peu près, au moins dans l'âge mûr, pourquoi on aime une femme. On ne peut jamais dire pourquoi on aime une ville.

HERE AND THE PROPERTY OF THE PARTY OF THE PA

#### XXVI

# L'ATTENTAT DE SARAJEVO

# 28 juin 1914

J'AI essayé de reconstituer sur place l'attentat de Sarajevo, dans sa vérité la plus simple, en le dépouillant de ce néo-romantisme du reportage qui envahit l'histoire. Je l'ai fait d'après les documents que m'ont fournis les Archives de la ville et d'après les importants éclaircissements que m'a donnés, à Stolatz, Mehmedbachitch, le seul des conjurés qui soit encore vivant.

Nous allons d'abord à Ilidja, sur la route de Mostar, à onze kilomètres de Sarajevo, là où s'est passé le pre-

mier acte de la tragédie.

C'est une station thermale sulfureuse, non loin des sources de la Bosna qui forment là un sous-bois de guinguette avec des eaux courantes et de petits étangs endimanchés. En 1878, dans une plaine, au pied de la montagne, l'Etat autrichien a fait dessiner et planter un grand parc semblable à tous ceux des villes d'eaux. Au centre, l'ordinaire jardin de fleurs et de palmiers est encadré par un restaurant et deux grands hôtels, le tout de ce style impersonnel que l'on trouve à Contrexéville, à Vichy et ailleurs. En 1914, les deux hôtels s'appelaient Austria et Hungaria. Ils s'appellent maintenant Serbia et Hertzegovina. Derrière le Serbia, un troisième hôtel,

plus vaste que les autres, développe sur une longue façade une architecture de chalet : le Bosna, qui n'a

pas changé de nom.

Le mercredi 24 juin 1914, l'archiduc-héritier d'Autriche, François-Ferdinand, et sa femme morganatique, Sophie de Hohenberg, arrivent à Ilidja. Sophie est une Tchèque de rien du tout qu'il a épousée contre la volonté de l'empereur et de la Cour. Bon couple d'honnêtes bourgeois couronnés, très unis. Ils sont destinés à remplacer le vieux François-Joseph, s'il se décide à mourir. Ils gouverneront avec leurs enfants une Autriche divisée en trois royaumes, sous la couronne unique des Habsbourg. Tels sont du moins les projets de François-Ferdinand.

Ils s'installent au Bosna en attendant la fin des manœuvres militaires et l'entrée solennelle à Sarajevo. Depuis un mois on a travaillé activement à préparer l'appartement du prince. Il occupe tout le premier étage, suite de pièces carrées donnant toutes sur le parc; au milieu, une grande pièce rectangulaire qui sera la chambre des archiducs. On a même installé dans l'une des pièces une chapelle, et dans une autre une salle de bain. La chambre des époux s'ouvre sur une terrasse à arcades de bois meublée de sièges en rotin. C'est la seule pièce qui ait gardé son aspect et son mobilier de 1914. Elle reflète le mauvais goût de 1900. Je n'y trouve pas la vie de ces fantômes. Au surplus, ils n'ont rien pu laisser d'eux-mêmes dans cette chambre d'hôtel où ils n'ont vécu que trois jours avant d'aller se faire tuer.

Le jour même de leur arrivée, un des policiers attachés à leurs personnes aperçoit sous les arbres du parc un homme suspect, connu de la police, Tchabrinovitch, celui qui, le 28, lancera la première bombe. Il se met à sa poursuite, mais l'autre disparaît dans un bosquet. On le retrouve, le lendemain, à Sarajevo, on lui demande ses papiers. Il exhibe un permis de séjour bien en règle. On le laisse partir. Ce même jour, l'archiduc et sa femme viennent à Sarajevo, incognito. Ce couple avait du cran. Il se savait menacé. Ils viennent tout de même, ils se promènent en bons époux tranquilles parmi les boutiques de la Tcharchiya. Dans une de ces ruelles étroites, encombrées, ils passent à côté de Princip, celui qui les tuera dimanche. Princip les reconnaît, mais son revolver est chez Ilitch. Il court chez celui-ci et ne

trouve personne.

Le 26 et le 27, les manœuvres militaires autour de Rastelitché et Pazaritza figurent évidemment une attaque contre la Serbie. François-Ferdinand, tout à son affaire et plein d'une imagination délirante, galope d'une place à l'autre. Le 27, à midi, la Serbie des manœuvres est vaincue, l'archiduc regagne Ilidja. Il passe une partie de l'après-midi en prière dans la chapelle de son appartement. On pourrait croire à du pressentiment, mais non, c'est un homme pieux, et tout de même il se sait en danger. Son entrée à Sarajevo, le jour du Vidovdân, est une provocation. Il compte sur le Seigneur des armées pour le tirer de là. Une bonne police aurait été plus efficace. Mais Vienne, qui a d'excellentes raisons pour cela, n'en a pas voulu.

Le soir, un grand dîner réunit au Bosna le monde officiel de Sarajevo. Ils sont quarante et un, y compris les princes. Je cherche à revivre ce dernier dîner. Je vais à pas lents à travers les salons de réception. Ils sont d'une banalité sans charme, lambrissés à mi-hauteur de bois peint en brun. La salle du banquet ressemble à une salle d'attente. Pas un tableau, pas une tenture. Un régulateur de bois sculpté est l'unique décoration de la muraille. Il est arrêté, on dirait sur une heure fatidique. Trois fenêtres et une porte cintrée donnent sur le parc. Elles étaient ouvertes ce soir-là, et la musique de la

garnison de Sarajevo jouait sur la pelouse. Comme aujourd'hui l'odeur des lauriers et du terreau entrait dans

la pièce.

C'est le dernier repas de cet homme et de cette femme qui vont mourir. J'ai pu me procurer le menu et l'ordonnance de la table. Il n'y a qu'une seule femme : Sophie. Elle est encadrée par deux archevêques : Stadler et Lética. En face d'elle, François-Ferdinand a à sa droite le général Potiorek, à sa gauche le président du Sabor, Causevitch. Les autres membres du parlement bosniaque, le rabbin Lévy, le bourgmestre, des catholiques, des orthodoxes, se côtoient comme toujours dans cette ville étrange où des fonctionnaires musulmans suivent la procession de la Fête-Dieu.

Le menu est en français, un français d'ambassade, pour éviter de le présenter en autrichien ou en serbocroate. On sert des « soufflés délicieux », une « pièce de bœuf et agneau », des « filets à la renaissance », des « oisons rôtis, salade, compote », etc., avec du Château-Léoville, du Pommery, du Tokay et du Zivatica de Mostar. La musique, sur la pelouse, joue Le beau Danube bleu, une fantaisie sur La Bohême, la Rêverie de Schu-

mann et un pot-pourri de Franz Lehar.

Les abords de l'hôtel sont soigneusement nettoyés. La populace est refoulée aux abords du parc, sur la route pavoisée de drapeaux autrichiens et bosniaques. La cohue écoute les flonflons lointains de la musique. Les conjurés ne sont pas là. Ils font chez Ilitch la veillée des armes.

Le banquet terminé, on se répand dans les salons, je veux dire ces pièces tristes comme des antichambres de caserne dont j'ai parlé plus haut. François-Ferdinand va et vient, en compagnie de l'oberleutnant Merizzi, celui-là même qui sera blessé le lendemain par la bombe de Tchabrinovitch. Les membres du Sabor, ce parlement bosniaque que l'Autriche supporte comme elle peut, forment un petit groupe autour de leur président. François-Ferdinand fonce sur ces gens-là. Il sait qu'ils sympathisent avec la Serbie. Or la Serbie c'est la guerre de demain. Cela viendra tôt ou tard, même si personne n'est abattu à coups de revolver. Il leur fait ce discours qui devrait être célèbre car il prévoit le démembrement de l'empire autrichien. « Surtout, messieurs, ne regardez pas du côté de la Serbie! » C'est en regardant de ce côté-là que les Slaves du Sud ont créé la Yougoslavie.

Je suis accoudé à la terrasse de la chambre qu'occupait l'archiduc. Devant moi les pelouses ratissées, les grands arbres du parc, un parterre de fleurs. La chambre est derrière moi, sa porte vitrée ouverte sur son mobilier provincial. Il me semble qu'elle est éclairée comme ce soir de 1914. Je m'imagine cet homme remontant chez lui après le banquet. C'était un rude gaillard, courtaud, avec une grosse figure, de gros yeux bleus et une grosse moustache. Il était militaire de pied en cap. Je ne pense pas que ce soir-là il ait eu peur. Il savait à peu près que le lendemain Sarajevo le recevrait avec des bombes et des coups de revolver, mais il comptait sur sa chance et sur la Providence. Après tout, être tué cela fait partie du métier de roi. Il n'a rien fait pour éviter les coups.



On raconte à Sarajevo que les conjurés se réunissaient à la vinara Semiz. Un vrai décor à la Dostoïewski, ce cabaret. A proprement parler, ce n'est pas un cabaret, ce qu'on appelle ici kafana, mais une vinara, c'est-à-dire un débit de vin, rien que de vin, avec un cellier où s'alignent des tonneaux et des bonbonnes. Il ouvre sur la Koundourdjilouk Ulitza, la rue des Cordonniers, son unique fenêtre à volets de bois et sa porte cintrée. De sa fenêtre, on voit l'angle du quai et de la rue François-Joseph, où l'archiduc se fera tuer.

On n'y a rien changé depuis l'affaire. Ce n'est pas piété mais négligence. Au surplus, le propriétaire n'est jamais là. Son frère, le docteur Semiz, s'est dérangé pour m'ouvrir la porte et me permettre un pèlerinage d'écrivain. Partout ailleurs on eût fait de ce lieu quelque chose comme un cabaret à la mode. L'indolence orientale l'a sauvé. Il est aujourd'hui ce qu'il était il y a vingt ans, lorsque les conjurés de Sarajevo se réunissaient dans la petite pièce du fond pour assurer la ruine de la vieille monarchie autrichienne.

La salle du cabaret est obscure, même lorsque la porte et la fenêtre sont ouvertes, car le cintre très épais coupe le jour qui tombe du toit d'en face. Elle est meublée de quelques tables, d'un petit comptoir, devant un buffet

de bistro, plein de choses hétéroclites.

Dans le fond du cabaret, juste au milieu du mur, il y a deux marches devant une porte vitrée. C'est l'entrée du cellier, une grande pièce très haute de plafond et éclairée d'en haut par une seule lucarne. Elle est encombrée de tonneaux vides et pleins, rangés sur des chantiers, de bancs de bois et de bonbonnes dans leur cuirasse d'osier. Elle a, dans le fond, une porte à deux battants qui donne sur une ruelle étroite, la Kouiounjilouk Ulitza, la rue des Forgerons. C'est par cette porte, et non par l'entrée du cabaret, que les conjurés pénétraient dans la maison. Une autre porte, sur le côté du cellier, s'ouvre sur une petite pièce qui est un des décors intimes du drame.

On n'y a pas déplacé un meuble depuis le mois de juin 1914, et il est probable qu'elle était, bien avant, semblable à ce qu'elle est aujourd'hui. On n'a même pas cherché à conserver les pauvres objets parmi lesquels ont vécu ces hommes qui, après tout, ont créé la Yougoslavie. Ce pourrait être un lieu de pèlerinage. C'est resté l'arrière-salle d'un cabaret, et je dirai que j'aime mieux ça.

Qu'on se figure une pièce de deux à trois mètres de largeur sur quatre de profondeur, éclairée par une seule fenêtre placée à hauteur des épaules. Tout le coin opposé à la fenêtre est occupé par un vieux divan couvert d'un tapis. Deux chaises, un poêle de fonte, une table à gros pieds carrés.

Tel est le décor où la légende a placé la dernière réunion des conjurés dans la nuit qui a précédé le drame. J'ai interrogé là-dessus Mehmedbachitch. Il m'a dit qu'il n'en était rien, et qu'on avait même exagéré l'importance de la vinara. Les conjurés se retrouvaient quelquefois chez Semiz, dans la petite salle du fond, mais aussi bien dans d'autres cabarets, et le plus souvent chez Ilitch qui habitait dans une rue du quartier musulman.

C'est une petite maison turque à un seul étage; l'entrée sur la cour est protégée par un auvent. La porte est basse, les fenêtres étroites. Le mur du jardinet est prolongé par une palissade analogue à celles des fermes de la Croatie.

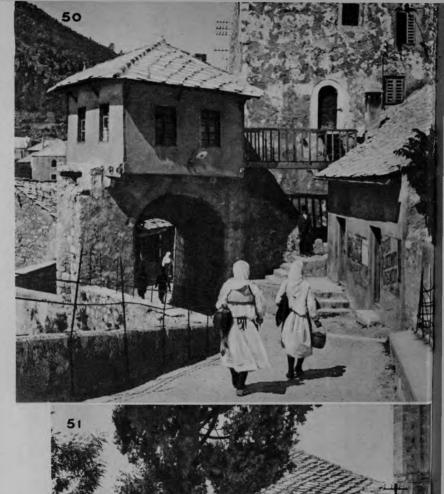
— Si les conjurés, me disait Mehmedbachitch, allaient plus souvent chez Semiz, c'est uniquement parce qu'ils y trouvaient un vin de Mostar qu'on ne pouvait boire ailleurs.

On l'y trouve encore, je l'ai goûté, et je puis garantir son excellence.

— Il importe aussi, continuait Mehmed, de ne pas ajouter foi aux interprétations romanesques dont on a travesti le complot. Aucun des conjurés ne faisait partie de la « Main Noire ». Tous étaient du parti « Jeune Bosnie » qui avait été fondé en 1908, lors de l'annexion de la Bosnie par l'Autriche.









C'était des hommes très jeunes, presque tous mineurs, ce qui les sauva de la pendaison. Ils sont déjà minés par la tuberculose ou par de sombres maladies héréditaires. Leur existence leur semble d'un prix dérisoire. Ils n'ont qu'une pensée : en faire le sacrifice à une cause sublime, la libération des Slaves du Sud.

Sarajevo n'était pas leur première tentative. Mehmedbachitch m'a raconté qu'en janvier 1914, lui et ses amis s'étaient rendus à Toulouse pour y tuer François-Ferdinand qui voyageait en France où il était venu négocier un emprunt. Ils avaient choisi la France — je sténographie — « parce que la justice y est plus juste que dans les autres pays ». Ils comptaient, en vérité, sur l'indulgence des jurés français quand il s'agit d'un crime politique. Mais ils ne réussirent pas à rencontrer l'archiduc, et ils revinrent en Bosnie et en Serbie fin janvier.

En ce qui concerne le complot de Sarajevo ils se montrèrent très prudents. Rien ne transpira du terrible projet. Chacun avait son rôle bien marqué, sa place désignée. Les bombes, les revolvers, fournis par Tankossitch, le comitadji serbe, se trouvaient chez Ilitch : six bombes, quatre revolvers, plus qu'il ne fallait pour

régler son compte à l'oppresseur de la Bosnie.

La veille de l'attentat, le soir du samedi 27, les conjurés se réunissent pour la dernière fois chez Ilitch. On nous les a décrits buvant, cette nuit-là, du vin rouge, comme s'ils s'abreuvaient du sang de leur victime. En vérité, s'ils buvaient du vin rouge c'était parce qu'ils le trouvaient meilleur que le blanc. Le dramatique de cette veillée d'armes n'est pas dans la couleur du vin. Il est dans l'âpre résolution de ces hommes à mourir demain, car ils ont décidé de mourir, une fois l'archiduc tombé. Chacun portera sur lui une dose de cyanure de potassium capable de tuer un bœuf, du moins le croient-ils. Résolution paisible, je m'imagine, comme

dans ces minutes où l'on touche à l'accomplissement d'un sacrifice. Je les vois plutôt silencieux ce soir-là, perdus dans cette rêverie des hommes qui vont payer

de leur vie la joie d'une vengeance.

Le plan d'Ilitch était bien combiné. François-Ferdinand devait passer à travers un réseau de meurtres. Mehmedbachitch armé d'une bombe et d'un revolver, Tchabrinovitch armé d'une seule bombe, Princip d'une bombe et d'un revolver, occuperont dans l'ordre où je les ai nommés le quai de la Miliatzka que doit suivre le cortège; Grabège sera devant l'Hôtel de Ville où l'archiduc doit être reçu par le Conseil; Popovitch se placera devant le musée; Tchoubrilovitch en face du lycée. Il n'est pas une étape du cortège qui ne soit marquée d'un signe de mort.

非非

A dix heures du matin, le 28 juin 1914, vingt et un coups de canon annoncent la joyeuse entrée de François-Ferdinand dans « sa bonne ville de Sarajevo ».

A la gare, il est monté, avec sa femme et le général Potiorek, dans une grande torpédo — cette voiture de malheur qui a tué tous ses propriétaires successifs — et par la Riseta Dolnja Ulitza et les quais, le cortège s'achemine vers l'Hôtel de Ville, à l'autre bout de la cité. On aurait pu prendre la rue François-Joseph — l'actuelle rue du Roi Pierre — jusqu'au pont qui porte aujourd'hui le nom de Princip, mais on préférait avec raison un espace découvert.

Les voitures suivent donc la rive droite de la Miliatzka. C'est un torrent discipliné par la main des hommes. Il coule entre deux murs droits, sur un lit de galets nivelés et cimentés, en formant tous les cinquante mètres une petite cascade rectiligne de trente centimètres de haut. En ce mois de juin il n'a pas plus de vingt centimètres d'eau.

Rien de plus banal que ce quai historique. Un parapet de pierre, une ligne de tramway, des maisons sans architecture. En 1914, une ligne d'arbres longeait les façades, de jeunes arbres plantés en 1906. Ils ont disparu depuis peu. Cela ne fait qu'accentuer la sécheresse du lieu. Rien de moins romantique. Ce quai s'appelle aujourd'hui: du Voïvode Stépanovitch. Il se nommait en

1914 : Appel Kai.

Le cortège est à mi-chemin de l'Hôtel de Ville. Mehmedbachitch le laisse passer sans jeter sa bombe. Crainte? Manque de résolution? Je n'en sais rien. Il est le seul qui ait pu s'enfuir après l'attentat. En face du numéro 19, près d'un réverbère, Tchabrinovitch est appuyé au parapet de pierre contre lequel il frappera la bombe pour l'amorcer. On sait comment cette bombe fut rejetée d'un coup d'épaule par François-Ferdinand et alla éclater sur le pavé en blessant quelques personnes, dont l'oberleutnant Merizzi. La maison du 19 avait clos ses volets. L'un d'eux fut percé en deux endroits par les éclats de la bombe. Il l'est toujours, comme, du reste, la glace de la fenêtre qui se trouve derrière.

La bombe lancée, Tchabrinovitch enjambe le parapet et saute dans le torrent. Il ne songeait nullement à se noyer, il voulait seulement échapper à la foule, le temps d'absorber le cyanure. Il l'avale. Couché à plat ventre dans l'eau, il attend la mort. Elle ne vient pas, elle n'est pas venue. Le poison, trop vieux ou falsifié, ne fait pas d'effet. Des gens ont sauté après lui dans la

rivière et le rouent de coups.

Il est 10 heures 25.

François-Ferdinand continue sa route à côté de sa femme, avec une crânerie de soldat. Il arrive à l'Hôtel de Ville où le Conseil municipal l'attend pour le saluer. Ils ne savent rien, ils sont tout surpris de voir l'archiduc, rouge de colère, qui leur reproche de le recevoir avec des bombes. Ils balbutient des excuses; ils remâchent leurs discours. François-Ferdinand déclare qu'il ne mettra plus les pieds dans leur municipe. Il reste dehors avec Potiorek qu'il invective. Il veut aller voir Merizzi à l'hôpital. La voiture pour faire demi-tour, manœuvre sur le parvis. Gabrège, paralysé par la cohue, ne peut faire un mouvement.

On reprend le chemin de l'arrivée, le long de l'Appel Kai. Le comte Harah s'est mis dans la tête que d'autres conjurés doivent se trouver, comme Tchabrinovitch, près du parapet de la rivière. Il monte donc sur le marchepied de la voiture, du côté gauche, pour couvrir de son corps les archiducs. C'est de l'autre côté qu'ils recevront les balles. François-Ferdinand ne montre qu'une

colère bougonne. Sophie ne bronche pas.

Princip n'est pas à son poste. Il est dans une pâtisserie de la rue François-Joseph. Il a rencontré deux jeunes filles et leur offre de la limonade. Il n'a pas entendu la bombe de Tchabrinovitch. Une rumeur soudaine lui apporte la nouvelle : une bombe a été lancée, le coup est manqué. Il jette une pièce d'argent sur le comptoir, il ne se donne même pas la peine de prendre la monnaie, il sort en courant, s'élance vers le quai par les quelque cinquante mètres que fait ici le coude de la Franze-Josipa Ulitza. Il arrive au carrefour de cette rue et du quai. A ce moment précis l'auto des archiducs tourne l'angle.

Que s'est-il passé? On dit que Potiorek, qui était assis en face des archiducs, a crié au chauffeur qu'il se trompait, et le chauffeur de s'arrêter. On dit encore qu'il y avait là un encombrement de foule. On sait seulement que la voiture s'est arrêtée. Elle s'arrête juste devant Princip. Le destin... Il n'a qu'à lever le bras pour tirer. Il vise tranquillement, il tire. Il tire trois fois. L'homme et la femme tombent assis dans le fond de la voiture. Potiorek jure. Le chauffeur accélère.

Il est 11 heures 15.

La guerre est déchaînée.

Dix minutes plus tard, un télégramme d'agence annonce au monde entier qu'un Italien, Gabriele Principe, a tué l'héritier du trône d'Autriche-Hongrie et sa femme. On ne sait pas encore que le vengeur de la Bosnie est un Slave et s'appelle Gavrilo Princip. Le monde apprend cela dans l'inconscience. Pendant toute la quinzaine qui suit, un seul journal, un journal anglais, annonce la guerre européenne.

Me voici à ce banal carrefour d'épouvante. Il en est cent mille de la même architecture dans toutes les villes de la terre. La maison sans style devant laquelle se tenait Princip a un rez-de-chaussée de fenêtres à arcades. L'une de ces arcades, celle qui est la plus rapprochée du quai, est bouchée par une plaque de marbre

gris où l'on peut lire :

En ce lieu historique GAVRILO PRINCIP annonça la liberté le jour du Vidovdân 15 (28) juin 1914 <sup>1</sup>

Cette plaque en a remplacé une autre que les Autrichiens avaient posée en 1917. Elle interprétait d'une tout autre manière le geste de Princip:

A cette place sont morts comme des martyrs de la main d'un assassin François-Ferdinand et Sophie de Hohenberg

<sup>1.</sup> Le 28 juin est le 15 juin du calendrier orthodoxe.

Ils édifièrent aussi, à l'angle du pont, un monument expiatoire, un bas-relief médiocre surmonté de deux colonnes. Le tout fut renversé dans la rivière le jour

où les Slaves prirent possession de Sarajevo.

Justement un drapeau yougoslave, rouge, blanc, bleu, comme le nôtre, mais les trois couleurs au guindant, pend au-dessus de la porte où se tenait Princip. Il n'est pas là pour consacrer l'exploit de Gavrilo, ni même en marquer l'emplacement. Ce n'est rien d'autre qu'un pavillon arboré pour la fête des Sokols qui se célèbre aujourd'hui. Des gens traversent, indifférents, ce lieu terrible au décor provincial. Moi-même, depuis que je vis dans la ville, je suis passé plusieurs fois, sans y penser, à travers la flaque de sang qui, de ce carrefour, a débordé sur la Serbie, puis sur l'Europe, puis sur le monde, sur les terres et sur la mer, sur les îles et dans les brousses, partout où l'homme vert de gris a pu rencontrer l'homme kaki ou bleu horizon.

#### XXVII

# DE SARAJEVO A MOSTAR, ET RETOUR

A plaine fertile de la Bosna se prolonge à peu près jusqu'à Tartchîn en contournant la chaîne de l'Igmân. Les villages bosniaques semblent des amas serrés de pyramides noires, au centre un minaret de bois supportant un belvédère de guinguette. Les toits à forte pente et très élevés, couverts de planchettes de sapin, descendent si bas qu'on ne voit presque rien de la façade.

La route a son spectacle d'une conception tout orientale, comme on en voit chaque jour dans les provinces turques ou dans l'Afrique du Nord. Par exemple, ce trio qui s'achemine sur le talus du chemin de fer, en frise processionnelle sur un fond de nuages : l'homme marche devant, la tête haute, son bâton à la main; la femme le suit, empaquetée dans ses voiles, portant sur la tête un grand plat de cuivre recouvert d'un pechkir, et sous le bras, un lourd balot fait d'une torba de tapisserie; derrière elle, une petite servante en pantalon de cotonnade à fleurs berce dans ses bras un marmot qui piaille.

Ce cortège m'amène à penser qu'on n'a jamais peint la Fuite en Egypte comme il convenait de le faire, puisqu'il s'agissait d'Orientaux. Je ne vois pas Marie sur l'âne, ni Joseph le conduisant par la bride. Je vois plutôt la chose comme ceci: Joseph est sur l'âne, à califourchon, les pieds pendant au ras du sol, attentif aux pierres de la route qui pourraient blesser sa bête; Marie vient derrière, marchant les pieds nus, des paquets dans les deux mains, l'Enfant Jésus dans son capuchon ou sur la hanche.

La route s'élève lentement vers l'Ivân Planina qui est la frontière de l'Hertzégovine. La pente est peu sensible de ce côté: ce n'est qu'un soulèvement du plateau. Dragotchaï marque le sommet, au milieu d'une forêt de hêtres qui, en novembre, quand nous passerons le col pour la cinquième fois, ne sera qu'une énorme futaie d'or, de cuivre et de pierreries.

L'autre pente est vertigineuse. La route taillée dans le roc domine un précipice tout noir où ronfle le torrent naissant de la Néretva. Au bas, se pressent les maisons blanches de Kônjitz coupé en deux par la rivière, les deux parties reliées par un vieux pont turc en dos d'âne, d'une seule arche de pierre.

Nous avons de bons amis au bout de ce pont. La première fois que nous y sommes passés, nous nous sommes arrêtés dans un petit café musulman. Il y avait là une vingtaine d'hommes en fez, les ordinaires clients des cabarets turcs, qui ne consomment jamais rien et rêvent sur les bancs en fumant des cigarettes. Des gens pour nous, car, après tout, nous n'aimons que les paresseux. Et nous avions passé deux heures à nous faire conter des histoires de tchépénak. On appelle ainsi des anecdotes d'un esprit très particulier, mélange de farce et de philosophie, qui ont pris, je ne sais pourquoi, le nom des volets de bois, tchépénak, qui ferment les boutiques musulmanes.

Maintenant, dès que la voiture apparaît au bout de la rue ou sur la crête du pont, le patron et toute la clientèle, qui est toujours la même, sortent de la kafana en criant: Dobar dân! On nous accueille avec des poignées de mains, on nous entraîne dans le cabaret, on nous fait la meilleure place sur le divan, on nous offre des cigarettes, des fruits, des gâteaux de miel, et l'on recommence à nous raconter des histoires.

Il faut dire que nous ne les comprenons pas toujours, car elles sont subtiles et ramassées, mais celui qui les conte a une figure si drôle que nous rions tout de même.

En voici une prise au hasard:

Ali vient demander à Moustafa de lui prêter son âne. «Hélas! répond Moustafa, je l'ai déjà prêté. » A ce moment, on entend l'âne braire dans l'écurie. « Tu as menti, fait Ali, ton âne est dans l'écurie. » — « C'est possible, réplique l'autre, mais je ne te le prêterai tout de même pas, car tu n'es pas un vrai ami : tu crois mon âne et tu ne me crois pas, moi! »

Il en est de beaucoup moins convenables, car la gaudriole est de tous les pays, il en est même de si vertes qu'on me les a dites à l'oreille. Mais je n'ai rien compris, car Marie-Jeanne n'était pas là pour me les traduire.

La dernière fois que nous sommes passés à Kônjitz nous leur avons dit en les quittant :

- Nous ne reviendrons plus...

Ils n'en ont pas cru un mot, ils se sont tous mis à rire. En arrivant à la crête du pont, je les voyais dans le rétroviseur nous faire de grands gestes d'au revoir. Mais je n'avais pas envie de rire...

\* \*

Jusqu'à Yablanitza la vallée est grande ouverte et la route excellente. Elle passe sous de majestueux noyers dont le feuillage ciré la recouvre à toucher le toit de la voiture. Un beau paysage de France, avec de temps à autre, au lieu du clocher d'ardoises, un minaret blanc comme un cierge. Tout ce pays évoque les gorges du Tarn. Ce n'est qu'après Glogotchnitza que le défilé retrouve la sauvagerie balkanique, cette violence rocheuse et cette solitude écrasante qu'on ne trouve que dans ces

régions.

Il faut suivre dans les deux sens ce cañon de la Néretva, car la disposition de la lumière en transforme les aspects. C'est d'une tristesse grandiose à certaines heures de la journée; mais au matin, quand des vapeurs s'accrochent aux arbres des falaises, cela devient presque transparent. Le bruit de l'eau remplit cette crevasse gigantesque, celui du torrent et celui des cascades volumineuses qui sortent d'un seul coup de la roche, rivières souterraines qui trouvent enfin leur issue et précipitent leur chute glacée avec un joyeux fracas.

Au débouché des gorges, les montagnes reculent vers l'horizon, d'un large mouvement, et le Biélépolié, la grande plaine blanche de Mostar, s'étale devant nous. C'est maintenant la vraie Hertzégovine, son terrain poreux, sa pauvreté. La pierre absorbe les rares pluies que la Bosnie verte n'a pas épuisées. Une poussière impalpable flotte sous un soleil brutal et fait de ce pays

un ossuaire.



Mostar ne se présente pas comme les autres villes turques du pays. Ce qui reste du vieux bourg ottoman occupe le centre de la ville moderne. Peu de chose, en vérité: quelques ruelles autour du pont qui a donné son nom à la cité — Most-stari: Pont-vieux —, une tcharchiya délabrée, envahie par les boutiques européennes.

La ville, cependant, est restée très musulmane. Elle a beaucoup de mosquées, et des plus intéressantes du pays, par leurs verdures, leurs fontaines encagées comme des oiseaux et une intimité que n'ont pas les autres. La religion y est conservatrice, les hodjas puissants, les femmes plus surveillées qu'ailleurs.

C'est la seule ville de Yougoslavie où l'on trouve encore l'ancien féredié de laine que le dzar a remplacé partout : un vêtement strict, une sorte de longue capote bleu marine qui tombe d'une seule pièce, du sommet du crâne jusqu'aux chevilles. Deux manches vides pendent sur les côtés. Au-dessus du front, une sorte de visière pliée en auvent fait une saillie d'une vingtaine de centimètres. Il ne reste qu'une étroite ouverture pour le visage qui est en outre voilé de noir. L'ensemble fait pingouin, les manches en ailerons, la visière comme le bec. C'est lourd et disgracieux mais hermétique, conforme à l'esprit dévot de cette ville provinciale. Les femmes de condition s'en enveloppent chaque fois qu'elles sortent de chez elles. Marie-Jeanne qui a été recue dans deux ou trois maisons m'a dit que ce vêtement jaloux cachait de ravissants costumes brodés et même des robes modernes très élégantes.

Sauf le curieux attrait de ces silhouettes énigmatiques, Mostar ne serait qu'un Sarajevo très effacé s'il n'y avait la Néretva. Elle creuse à travers la ville, dans ce calcaire poreux dont est faite toute la province, un lit tumultueux, tout en falaises et roches éboulées où s'agrippent de vieux arbres que dépassent les minarets et les toits de pierre des mosquées. Sur le fond grisâtre des montagnes, toujours noyé dans une brume de poussière, cela forme un paysage d'un romantisme inattendu, tout à fait keepsake ottoman.

Le vieux pont jette au-dessus de la rivière une seule arche élancée, d'une grâce nerveuse, d'un dessin musclé. Avec son portique très Stamboul et sa maisonnette perchée sur l'arcade, c'est un décor d'ancienne Turquie fait pour l'éternel défilé des musulmanes en dzar ou en féredja, des paysannes orthodoxes en culotte blanche, et des hommes en guenilles.

— Car tout ce que tu gagnes, me disait ce brave type assis près de moi sur le parapet, c'est juste assez pour acheter ton tabac.

\*\*

Nous allons jusqu'à Blagaï, aux sources de la Bouna. Cette Hertzégovine, comme la Dalmatie, a un sous-sol mystérieux. De grandes rivières se perdent tout à coup dans un gouffre invisible, d'autres, les mêmes peut-être, naissent de la roche avec toutes leurs eaux. La Bouna s'est creusé un trou au bas d'une énorme falaise en surplomb, elle émerge sans bruit, sans un frisson, une épaisse lame de cristal vert qui se déplace silencieusement.

Au-dessus de ce gouffre et sous la puissante vague de roche qui se dresse à plus de cent mètres de hauteur, une petite maison turque, toute blanche, avec des toits incurvés, abrite un gardien, un tombeau et un vautour aux veux sanguinolents, enfermé dans une cage de bois. Il paraît que c'est un lieu de pèlerinage musulman. Les ruines qui l'entourent sont celles d'une mosquée détruite par un éboulement de la falaise, achevée par l'indifférence. Le gardien nous raconte que « le saint » — il n'en dit pas plus — se réveille chaque nuit pour faire ses ablutions : aussi dépose-t-il, le soir, une aiguière d'eau, un bassin et un pechkir au pied du tombeau. Je n'ai pu voir ce tourbé qui est enfermé dans une crypte. Tout est mystère dans cet étrange décor : cette rivière qui sort toute faite du monde souterrain, cet oiseau captif qui nous regarde avec des veux de charogne, cette sépulture cachée.

Le sentier qui nous ramène à Blagaï est calciné par le soleil. Nos pieds soulèvent une poussière de plâtre. Nous arrivons au varoch blancs comme des manœuvres, mourant de soif, et nous nous installons sous un vieux mûrier, devant la table d'une kafana. Un quart d'heure après, nous ne sommes plus deux mais une trentaine, à boire du raki dans les petites carafes, les tchokagné, car on ne boit pas le raki dans des verres.

Tablée joyeuse, chacun offrant sa tournée, et les tchokagné contiennent un ou deux décilitres. On en vient à parler de la vieille poésie d'Hertzégovine, car les gens du peuple d'ici — comme ces ouvriers italiens qui me récitaient par cœur de longs fragments de Dante — ai-

ment leurs poètes et ne les oublient pas.

C'est alors qu'un beau gaillard au grand front, au nez busqué, pur type de cette race slave si forte et si saine, est allé chercher sa guzla. Et sur ce banc de cabaret, la cigarette collée à la lèvre, il s'est mis à jouer et à chanter.

C'était l'histoire de Djerzelez Alija, le héros musulman de Sarajevo, ce jour de sa grande vie héroïque où il rencontre sur la route Marko Kraliévitch en personne. Aucun des deux ne veut céder le pas à l'autre, et ils se battent avec courage et courtoisie. Ils constatent enfin qu'il ne peut y avoir de vainqueur, car ils sont Slaves tous deux, et ils s'embrassent en se jurant fidélité.

J'écoute à peine ce chant glorieux car l'auditoire me remplit d'émotion. Ils sont une trentaine autour de la table, des paysans, des ouvriers, vêtus comme de pauvres gens, la plupart coiffés du fez, trois ou quatre du petit calot serbe des orthodoxes, trois autres du béret basque qui a envahi ce coin de la terre slave. Debout ou accoudés à la table, ils écoutent de toute leur âme, transfigurés par la poésie, recueillant chaque syllabe du poème, chaque frémissement de la guzla.

Il me faut un violent retour sur moi-même pour me

rappeler à mes obligations, car je ne puis rien perdre de ce que m'offre le spectacle. Or, pendant que je les photographie, pas un seul de ces hommes, si ce n'est un enfant, ne cesse d'épier la naissance du poème sur les lèvres du chanteur. Qu'on veuille bien le croire, ce n'est pas la plus belle image que je joindrai à ce livre mais

c'est la plus émouvante.

Djerzelez Alija est un curieux exemple de cette interpénétration des religions dont j'ai déjà parlé plusieurs fois. Mort dans le martyre en récitant les prières rituelles, il est devenu un saint de l'Islam. Or, son tombeau qui se trouve dans un petit village bosniaque n'est pas seulement vénéré par les musulmans mais aussi par les catholiques et les orthodoxes. Ce sont même ces derniers qui ont construit le tourbé qui renferme le sarcophage, et le gardien de ce saint musulman est un orthodoxe.

Un autre chanteur a remplacé le premier sous le mûrier de la kafana. Celui-ci raconte sur la guzla une histoire de gens qui ont acheté beaucoup d'essence dans une ville lointaine et sont partis à travers la Russie, l'Amérique et l'Autriche pour venir boire du raki à Blagaï. C'est notre voyage qu'il célèbre ainsi dans une improvisation en vers, notre histoire vue par un homme du peuple qui ignore la géographie et ne sait même pas où est la France. Les autres rient aux éclats et marquent la cadence en battant des mains.

Quand il a fini, comme j'admire la guzla populaire, d'un beau bois verni par les mains, sans autre ornement que la tête de chèvre, le propriétaire me dit :

- J'aurais plaisir à vous la donner.

C'est elle qui est accrochée parmi mes livres dans mon cabinet de travail. Les gens qui viennent me voir me demandent si c'est un instrument nègre. Quand je leur dis que c'est de cette pauvre chose de bois et de peau que sont sortis les admirables poèmes qui ont exalté Mérimée, ils me regardent avec scepticisme. Ils s'imaginent que la grandeur d'une race ne peut s'exprimer que sur un Stradivarius.

非非

Nous sommes revenus à Sarajevo par la route de Névésinié, Kalinovik et Trnovo. C'est une expédition que je ne recommande à personne, si ce n'est aux familiers de la brousse et des pistes du Tanganika. Comme nous essayons de tirer la voiture d'une fondrière, nous voyons surgir un autocar. Il fait le trajet presque tous les jours, quand il s'en tire. Ce véhicule a dû rouler sur les routes magdaléniennes. On doit retrouver des fragments de sa ferraille aux grottes des Eyzies ou d'Altamira. Il nous a fait comprendre que l'automobile a aussi sa préhistoire.

Mais c'est tout de même lui qui nous a tirés de là.

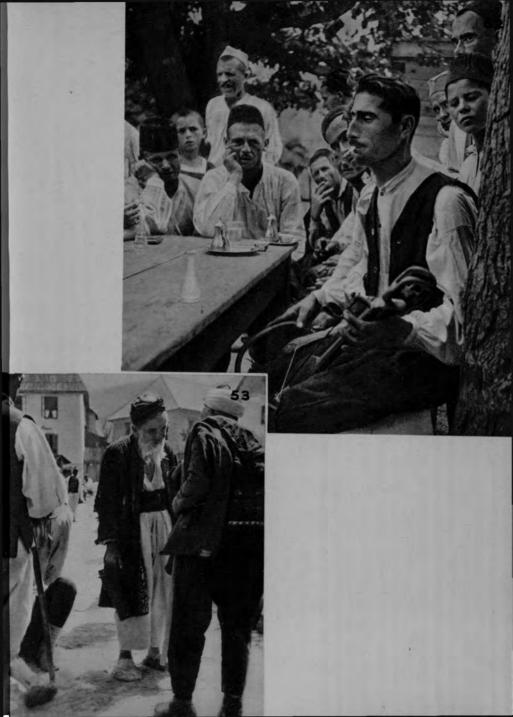
### XXVIII

## DE SARAJEVO A ZAGREB

A Toussaint nous ramène sur cette route de Bosnie qui marque la fin de notre voyage, celle de Sarajevo à Travnik, l'une des plus déconcertantes au point de vue religieux et sa conséquence immédiate, le costume.

Toute cette région est peuplée de musulmans d'origine serbe et de catholiques d'origine croate. Ces derniers forment parfois la majorité de la population, comme à Kiséliak ou à Foïnitza (Fojnica), ou la presque totalité comme à Kréchévo. Il y a dans cette contrée de grands couvents de Franciscains qui ont été détruits plusieurs fois par les Bogoumiles convertis à l'Islam, jusqu'au jour où les Turcs leur donnèrent par un atnamé la liberté du culte et le monopole de l'enseignement.

Tout cela peut sembler confus si l'on oublie ce que j'ai dit, au chapitre XXIV, des convulsions religieuses de la Bosnie. Les sectes qui s'entre-déchiraient ont été pacifiées à la longue. Elles ont fini par vivre en étroite communauté, grâce à l'habitude et à la confusion des intérêts. Cela ne va pas plus loin, d'ailleurs, et chaque religion s'affirme dans ses traditions et ses costumes.





A Kiséliak, toute la population catholique est en fête pour célébrer le jour de la Toussaint. Joli bourg blanc, rose et noir, par la couleur des façades et celle des grands toits d'essentes. Des groupes de jeunes gens sont rassemblés aux carrefours. Toutes les femmes ont le fastueux costume que nous avons vu au marché de Sarajevo, large pantalon de soie noire et boléro rayé, dentelles, broderies, lourds colliers, bijoux compliqués. Les hommes portent la culotte turque et le gilet de laine noire sur une chemise de toile à larges manches gaufrées. Race magnifique, grande et saine, le visage clair, d'un pur modelé. Dans des groupes de dix à quinze jeunes filles, il n'y en a pas une seule qui ne soit belle.

Tout au long de la vallée de la Latchva nous rencontrerons de ces réunions joyeuses. Les éléments du costume sont toujours les mêmes, mais les détails changent de village en village. C'est à Bousovatcha qu'ils ont la plus grande richesse, les femmes ornées de plaques d'or sur la poitrine et de ceinturons aux grandes boucles ciselées, des médailles et même des petits miroirs sur

le front.

A Travnik, vingt kilomètres plus loin, tout change brusquement. Les femmes catholiques portent la jupe au lieu du pantalon, sont vêtues de toile blanche, ont un boléro de velours brodé d'or. Une sorte de coiffure égyptienne, faite d'un châle de couleurs vives, laisse passer deux touffes de cheveux crépus qui descendent sur la poitrine.

Grande animation du dimanche dans ce Travnik qui est pareil à toutes les villes bosniaques, petites maisons à un seul étage en saillie, toits de bois. Bien que ce soit fête exclusivement chrétienne, beaucoup d'hommes en fez se mêlent à la foule. Ici le musulman domine. Les mosquées sont curieuses : carrées, à grands toits comme les maisons, elles ont un minaret de bois planté en plein

milieu d'une des pentes du toit, comme une cheminée interminable.

Le soir tombe. Les cimetières, dans la montagne, s'illuminent de milliers de cierges plantés autour des tombes. On fête ici les morts dès la veille, tout comme chez nous, mais c'est une fête de la lumière.

Comme il n'est pas six heures, nous décidons de continuer aux phares. C'est une aventure dangereuse car la route n'est qu'un étroit chemin qui escalade la montagne. La vieille forêt du Vlasitch oppresse la nuit. Un tourbillon de feuilles mortes neige sans arrêt dans le fuseau des phares. A droite, la pente abrupte, à gauche, le vide sans parapet, et la terre est détrempée. Dans un tournant nous dérapons sur la glaise, la voiture se met en travers et reste suspendue au-dessus d'un précipice où gronde un torrent.

Je n'ai jamais vu la mort d'aussi près. Ce n'est pas

grand'chose, au moins pour soi-même.

Une heure pour nous tirer de là. Nous repartons, pour trouver un peu plus loin une poutre qu'on a placée en travers de la route. De chaque côté, des fourrés épais.

- Enfin! les bandits! s'écrie Marie-Jeanne.

Rien ne bouge. Il s'agit d'enlever cette poutre ou de rebrousser chemin en marche arrière, car il est impossible de tourner. La première formule nous semble encore préférable à l'autre. Nous descendons de la voiture, nos revolvers au poing. Comme la porte est restée ouverte, le Puma s'évade et grimpe dans un arbre. Nous en oublions les bandits. Nous nous épuisons en paroles mielleuses pour le faire descendre. On ne voit que son ventre blanc, très haut, à la fourche de la première branche. Il doit follement s'amuser. Nous sommes là, au pied de l'arbre, un colt et un browning en main, comme des chasseurs de chats.

Il nous faut ouvrir une boîte de sardines pour le déci-

der à abandonner son perchoir. L'odeur du poisson le ramène jusqu'à nous. C'est par la peau du cou qu'il est reconduit à la voiture. Il n'aura pas de sardine mais une claque quand je serai débarrassé de mon revolver.

Au moment où je referme la portière, un homme surgit du fourré. J'ai bien failli tirer dessus. C'est un musulman gigantesque, brèche-dent, coiffé d'un pechkir roulé. Il n'a pas du tout l'intention de nous attaquer. Il s'excuse au contraire de nous avoir empêchés de passer et se met à déplacer la poutre à grands efforts de muscles. Il m'explique qu'il l'avait mise là pour quelqu'un d'autre, un compte à régler. Comme je n'aime pas beaucoup contrarier les gens, je l'aide à la transporter derrière la voiture où nous la remettons en travers de la route. Il me remercie de mon obligeance. Quand nous démarrons, il nous fait un beau salâm sur le front et sur la poitrine.

- Il est très aimable, ce bandit! fait Marie-Jeanne

sur un ton de bonne société.

C'est le seul que nous ayons jamais vu dans le pays. Encore avait-il bien l'air d'un amateur.

非非

Yaïtzé (Jajce). Que j'aurais aimé l'entrée dans cette vieille ville bosniaque, par son portail de citadelle, s'il n'avait tant plu. Le bruit de l'averse couvrait la voix puissante de la Pliva. Nous avons dû passer un jour entier dans un hôtel grand comme une caserne avant de pouvoir aller flâner dans les rues. Quarante-et-une parties d'échecs avec un pope qui me laisse gagner de temps en temps pour ne pas me décourager. Nous avons d'ailleurs à portée de la main un plein pot de tabac de fraude. Marie-Jeanne, sur un piano chevrotant, nous

chante de vieilles pesmé de Macédoine qui ont l'air de pleurer la mort du soleil.

Il ressuscite le lendemain, et nous parcourons la ville de bas en haut, car elle étage ses maisons de bois, ses minarets et ses tours sur le flanc d'une colline à pente douce, jusqu'à la forteresse que le duc Hervoïa, regulus bosniensis, fit construire, vers 1400, par des architectes dalmates. C'est ce qui explique la présence inattendue, parmi les toits bosniaques, d'une tour à baies romanes semblable au campanile de Split.

Il subsiste encore une partie des anciens remparts construits de ce tuf couleur de boue qui est la pierre du pays. La tour d'entrée, avec ses trois fenêtres et son portail ouvert, figure un visage humain. Contre la muraille, une belle fontaine turque est le rendez-vous des commérages.

J'en ai fait mon poste d'observation pour étudier l'humanité disparate de cette ville où les musulmans, les catholiques et les orthodoxes font bon ménage, ces derniers en minorité, les autres à parts égales.

Les musulmans y sont plus turcs qu'ailleurs. Beaucoup d'hommes portent le turban, et l'on y trouve des types humains qui semblent venir de l'Anatolie. Ces gens-là, en dépit des ordres du sultan, résistèrent comme des enragés à l'occupation autrichienne de 1878. La Bosnie a toujours été un rempart, au moyen-âge contre l'invasion de l'Islam, aujourd'hui contre l'invasion de l'Occident.

Les femmes orthodoxes ne se distinguent guère des catholiques, si ce n'est par la ketzelja, le tablier de tapisserie, comme dans tout le pays. L'hiver qui commence leur fait mettre par-dessus leur robe de toile gaufrée, ornée de minces broderies verticales, une sorte de redingote sans manches, de grosse laine naturelle, raide comme du cuir. Elles portent sur la tête un pech-

kir blanc aux coins flottants, maintenu sur le haut du crâne par une épingle passée dans les cheveux. L'ensemble fait une masse épaisse que les bas tricotés main-

tiennent sur deux piliers.

A Yaïtzé l'eau triomphe. La ville semble bâtie audessus d'un rapide. La Pliva, qui vient de l'ouest, rencontre au pied de la ville le Verbas qui descend du sud. Etrange et magnifique confluent, peut-être unique en Europe. La Pliva, qui s'acheminait lentement à travers les lacs de Yézéro, s'émeut tout à coup en approchant de la ville. Ses eaux courent à travers un bois de saules encombré de baraques, de kiosques, de passerelles, de moulins équilibrés sur des échasses, le tout en bois, avec de hauts toits de planches vermoulues. Et tout à coup leur masse réunie par cent canaux et ruisselets s'écroule de trente mètres de hauteur dans le lit du Verbas. C'est un vacarme assourdissant parce que la chute s'écrase sur un bloc de roche qui la disperse de tous côtés, dans un nuage d'embrun fleuri d'arcs-en-ciel.

Ce genre de spectacle, cher aux touristes internationaux, ne vaut pas pour moi celui des lacs de Yézéro. Nous sommes allés jusqu'au bourg de ce nom, par un matin frais qui sentait la neige et les feuilles mortes. La route remonte le cours de la Pliva, dans une vallée de plus en plus large, entre des montagnes couvertes de forêts mordorées. La rivière forme ici plusieurs lacs en paliers successifs, séparés par de courtes chutes ou des rapides. L'ingéniosité du paysan les a semés de ces moulins bosniagues qui sont les plus primitifs que je connaisse, échafaudage de poutres et de planches, avec un haut toit pointu. Je pense que le premier moulin imaginé par un homme de la cité lacustre devait avoir cette forme. Ils sont par groupes de cinq à dix, perchés sur leurs quatre pieds grêles, pissant l'eau de tous côtés, leur pauvre tête de bois remplie du fraças de la mécanique. Elle est si bruyante qu'elle ne doit pas servir à moudre du blé mais à fouler les belles couvertures de laine qu'on vend dans la région. C'est bien le tintamarre des lourds marteaux qui rendaient loquace Don Quichotte, et Sancho Panca malodorant.

Comme à Okhrid, comme à Plivitzé, la grandeur de ce paysage est faite de solitude, absence totale d'habitations humaines, virginité des sommets sans cultures. Seul le lac supérieur, dans un étranglement de la vallée, reflète à son extrémité un petit bourg qui a pris son nom, car Yézéro veut dire lac. Il est entièrement musulman, maisons et mosquées bâties de bois, petites kafanas turques qui sentent bon le café bouilli et le bois brûlé, vieux konaks délabrés, restes des demeures d'été des anciens begs réduits à la misère par l'invasion autrichienne. Le varoch, construit dans une île, au confluent de la Pliva et de la Yosovka, est relié à la terre ferme par un pont de bois. Si j'en crois un vieux livre du xviie siècle que j'ai près de moi, la même escadre de canards cancanants que nous avons regardée pendant une heure se laisser aller au fil de l'eau, s'amuse à ce jeu depuis près de trois cents ans.

海水

La vallée du Verbas nous mène vers Bangna-Louka. Mon partenaire aux échecs, le pope Yacov, nous a dit en faisant ses adieux :

— Partez vite, car l'autocar de Bangna-Louka vous croiserait dans le défilé.

Nous n'avons pas tardé à comprendre. La rivière est de plus en plus serrée par la falaise. Bientôt ce n'est plus qu'un cañon entre deux puissantes masses rocheuses, et la route n'ayant plus de place traverse la montagne par un long tunnel obscur. La voiture peut tout juste passer entre les parois de tuf. L'autocar doit les frôler de ses ailes. Nous rencontrons ce véhicule ferraillant à cinquante mètres de la sortie et nous devons grimper sur le talus pour l'éviter. Il est plein à craquer d'un étrange anachronisme humain, cette machine à moteur chargée de femmes en costumes médiévaux.

Il y a de ces autocars un peu partout dans le pays. Ce doit être une manière de voyager bien amusante parce qu'on est toujours en contact avec la population et que le public se renouvelle constamment. J'ai rencontré à Okhrid un ménage anversois qui avait parcouru toute la Yougoslavie en autocar. Ce n'était pas de jeunes sportifs mais de bons bourgeois de la cinquantaine soutenus par l'énergie et l'endurance des Flamands.

Défilé jusqu'à Bangna-Louka, la route, le torrent, deux pentes de forêts. Mais les jeux dorés de novembre nous enchantent. Toutes les armées qui ont passé sur cette route des invasions ont réduit en ruine les forteresses dont elle est jalonnée.

Le faubourg de Bangna-Louka est resté bosniaque et musulman. La ville se modernise. Elle a sa grande avenue, son jardin public, son palais du gouvernement, son palace et ses banques. Cela ressemble au sud-Amérique, grands espaces vides, places nues comme des terrains vagues, où se côtoient des édifices prétentieux et des baraques de bois. Un reste de tcharchyia, une halle à charpente rudimentaire où s'alignent des échoppes de savetiers, de chaudronniers et de marchands de fruits. C'est là que nous avons trouvé ce bel oiseau de Slovénie, les ailes et le plumage de la queue faits de lamelles de bois, un jouet précieux que j'ai suspendu par un fil au plafond de la voiture et qui voltige aux cahots de la route comme une figuration du Paraclet.

Sa bénédiction nous accompagne jusqu'à Priyédor

qui n'est rien, Bos Novi qui n'est pas grand'chose, à travers une campagne si française qu'on s'étonne d'y rencontrer des femmes drapées dans le dzar et des hommes en turban. De grands troupeaux d'oies encombrent la route et tiennent tête à notre machine en nous criant des injures.

Et tout à coup apparaît une ville sans minarets, sans maisons de bois, sans dzars, sans turbans, avec un clocher compliqué, des bâtisses blanches à plusieurs étages. Nous venons d'entrer en Croatie. La ville, exclusive-

ment catholique, s'appelle Kostaïnitza.

En même temps s'ouvre la grande plaine de la Save. qui s'étend jusqu'à Zagreb. Terre fertile et monotone. sans une saillie, campagne d'une province riche où les blés et les hommes poussent vigoureusement. La route, la plus mauvaise de tout le pays, trous, bosses, gadoue, traverse des villages de couleurs heureuses, maisons de bois couvertes de motifs populaires en bleu et rouge. escaliers ouvragés, toits de vieilles tuiles, derrière des palissades de planches verticales, comme dans la Vieille Serbie. Les femmes montrent des rudiments du splendide costume croate, robe de toile blanche, brodée de grandes fleurs rouges ou multicolores. Au travail elles le recouvrent de tabliers et de caracos industriels. Ce n'est pas le labeur somptueux de la Serbie du Sud. Mais que vienne le dimanche ou qu'elles aillent à la ville, et elles s'épanouissent comme des bouquets de roses rouges.

### XXIX

#### ZAGREB

Son destin lié pendant plusieurs siècles à celui de Buda-Pest en a fait une ville d'architecture austrohongroise. Son indépendance, sa volonté de race, l'ont maintenue croate, c'est-à-dire purement slave.

Qu'on ne se trompe pas sur des querelles religieuses ou même politiques, une sorte de particularisme qui l'apparente au Barcelone de 1930. Zagreb, comme Lioubliana, capitale de la Slovénie, est fortement attachée à l'unité yougoslave. Il suffirait d'une épreuve ou de la convoitise d'un voisin pour la voir marcher coude à coude avec Belgrade. Il y a d'ailleurs l'accoutumance historique. En moins de vingt ans, la Provence et la Bretagne n'auraient pas été ce qu'elles sont, deux provinces absorbées par une même France.

Belle ville, bien dessinée, bien aérée, avec un air d'opulence traditionnelle. Elle me rappelle Turin. Elle aime les grandes places, les jardins, les rues tirées au cordeau. Elle est cossue. Elle régente la plus grande partie de la richesse du pays, elle contrôle le commerce, l'industrie, celle que les capitaux étrangers n'ont pas investie. Elle est la métropole de l'argent, Belgrade la capitale administrative et militaire. Belgrade et Zagreb ont, en Yougoslavie, la même situation que Rome et Milan, en Italie.

Elle ne peut arrêter longtemps le voyageur, le passant qui regarde et n'enregistre que l'aspect extérieur des choses. Palais de Justice, Université, Académie, banques, etc., ce sont des constructions d'un siècle dix-neuvième qui deviendront peut-être belles dans deux cents ans. Ce n'est même pas sûr. A voir la cathédrale, on se rend compte que la vieillesse ne confère pas nécessairement la beauté à un édifice. C'est pesant sans être imposant, froidement restauré à la manière de l'école Saint-Luc.

La vieille ville, le Gritch, a quelques rues larges et propres, avec de jolis hôtels d'un xviir viennois. Par ailleurs, le ciment xx siècle ne sévit pas encore ici comme à Belgrade, sauf au Gradska Kafana, le café de la démence architecturale, dont les piliers intérieurs, tout en argent, figurent des pots de chambre entassés jusqu'au plafond taillé en facettes et tout en or.

La ville nous offre son prestigieux marché ¹, celui de la place Yélatitch (Jelacic) et la terrasse du marché couvert, un éblouissant parterre de couleurs vives où domine le rouge des parasols et des robes brodées. La plupart des paysannes des environs mettent leurs plus beaux vêtements pour venir à la ville, la jupe courte et ballonnante, de toile blanche brodée de fleurs rouges, le tablier d'un bleu franc, un fichu rouge sur la tête, un autre sur les épaules, un grand parapluie rouge sous le bras. Elles sont belles et provocantes, bavardes et fortes en gueule, les joues colorées comme leur costume.

D'autres femmes, somptueusement parées, descendent d'un village qui domine la ville : Chestiné. Je m'inquiète de la sincérité de ce faubourg qui me rappelle Lagartera et l'île de Marken, un centre de tourisme, comme on dit, quelque chose comme ces villages alsaciens d'Ex-

Tous les jours, mais surtout le mercredi.

ZAGREB 283

positions où l'on est servi par des gens en costumes qu'on ne voit jamais en Alsace. A l'île de Marken, quand on admire une petite fille en robe du crû, elle vous tend son spaarpot (sa tirelire) pour qu'on y mette un dubeltje. J'aime mieux cent fois que les plus beaux costumes meurent de leur belle mort que d'être maintenus artificiellement par les « centres régionaux ».

Si l'on veut comprendre la vie et la mort du costume yougoslave, il faut aller voir l'admirable musée d'ethnographie. Il est consacré aux merveilles de l'artisanat, ce qu'on appelle le folklore ou l'art populaire, depuis les instruments agricoles faits par le paysan jusqu'aux tapis d'avant l'aniline et les laines chimiques, ces beaux tapis feuille-morte, ciel nocturne, prairie de printemps, qui n'ont rien de commun avec les productions aux couleurs acidulées qu'on vend aujourd'hui dans le pays.

Nous traversons avec mélancolie les grandes salles où sont présentés les costumes de toutes les provinces, car nous voyons bien, pour avoir parcouru ces régions pendant plus de six mois, que c'est ici l'histoire d'une splendide agonie.

La Yougoslavie subit, comme tous les autres pays de l'Europe et d'ailleurs, la grande, la terrible loi de l'uniformité. Je le dis sans détours : il est temps, il est grand temps d'aller voir ce pays qui évolue très rapidement, qui ne peut pas ne pas évoluer, mais qui laissera sur la route banale du progrès ses plus belles images de la beauté humaine.

Nous connaissons chacune des régions qui sont représentées ici, nous savons que ces costumes de la Vieille Serbie, de la Dalmatie, ont complètement disparu, que personne ne les porte plus dans la vie quotidienne, qu'il faut une cérémonie officielle pour les sortir des coffres ou les reconstituer. Les autres, ceux qui vivent encore, s'en vont par morceaux, perdent chaque année quel-

que chose, un voile, une ceinture, un bijou, un dessin de broderie.

Il y a trente ans, à Raguse, à Cettigné, toute la population portait encore les beaux costumes de la ville. Plus personne ne les porte aujourd'hui, si ce n'est quatre portefaix et un guide à Raguse, quelques vieux messieurs à Cettigné. Il en sera de même, hélas! dans trente ans, en Bosnie et dans la Serbie du Sud. Lorsque je regarde les photographies de Guillaume Capus, qui visita la Bosnie et l'Hertzégovine en 1894, et même celles de Jandin, qui parcourut la Dalmatie en 1909, je constate l'appauvrissement des costumes de Sarajevo et de Mostar, leur disparition sur la côte dalmate.

Nous avons pu observer cette décadence au cours de notre voyage. Ce sont les hommes qui commencent. Ils adoptent peu à peu le pantalon, la chemise et le gilet de confection. Ils abandonnent ensuite la coiffure ou la réduisent au fez ou au calot. Des questions religieuses, des raisons d'économie, les retiennent encore sur la pente de l'uniformité. Mais le développement des idées occidentales les réduira bientôt à la banalité universelle. Dans un demi-siècle, comme il en est déjà de l'architecture, les mêmes formes du vêtement s'imposeront aux continents et aux îles du monde entier.

Les femmes d'ici gardent plus fidèlement les formes traditionnelles, sans doute parce que leurs sentiments religieux sont plus vifs et qu'elles ont moins d'indépendance morale. Il faudrait un immense effort, dans un village de la Macédoine, pour rejeter la tunique brodée, les voiles et les ceintures, et revêtir une robe moderne. Celle qui ferait cela serait chassée par son mari et par tout le varoch ensuite. De plus, ce que la femme fait elle-même ne lui coûte rien, et ses méthodes de travail, filage, tissage, couture et broderies, sont devenues presque instinctives.

ZAGREB 285

N'importe, il en était ainsi en Dalmatie, en Slovénie, en Vieille Serbie, et les robes locales n'en ont pas moins disparu. Il est donc probable que tôt ou tard elles disparaîtront des autres provinces.

Qu'on m'entende bien, ce n'est pas la tradition que je regrette ainsi, c'est la beauté, c'est la variété des formes et des couleurs. Le spectacle inoubliable du marché de Prizrèn ou de celui de Skoplié, que deviendra-t-il quand tous les hommes seront en chandail et toutes les femmes en sweater?

Aujourd'hui la Yougoslavie est encore le pays d'Europe qui offre le plus grand nombre de costumes régionaux, je parle, bien entendu, de ceux qui participent à la vie de tous les jours. Le musée de Zagreb, en dépit de sa richesse, est loin d'être complet, car si beaucoup de ses costumes ne se portent plus dans le pays ou ont perdu de leur beauté, en revanche un grand nombre d'autres ne figurent pas dans les vitrines. Je n'y ai retrouvé ni les vêtements des femmes catholiques de la Latchva et de Travnik, ni ceux des orthodoxes et des juives de Prizrèn, ni les corsages brodés de perles du Danube, etc. Il est peut-être temps que ces costumes encore vivants prennent leur place à côté des costumes morts.

Armes, outils, bijoux, instruments de musique, meubles, maquettes d'habitations, rien ne manque dans ce musée d'un intérêt inépuisable. Marie-Jeanne s'attarde devant les travaux des femmes, qui sont présentés sur le métier. Elle s'exclame, ravie:

— Regarde comment elles font la dentelle! Elles se servent de longues épines au lieu d'épingles. Et regarde comme elles tissent! Elles font des nœuds sur certains fils de la chaîne, comme si c'était de la tapisserie. Et regarde comme elles brodent! Elles tissent et elles brodent en même temps. C'est ça qui fait toutes ces petites fenêtres grillagées dans les pechkirs et dans ma robe de Barania... Oh! comme c'est beau! comme c'est émouvant!

C'est bien cela, c'est émouvant, c'est palpitant de vie humaine. Toutes ces matières ont gardé la tiédeur de la peau. Aucune machine ne remplacera jamais la main de l'artisan qui a mis son bonheur et sa peine, sa foi et sa poésie, dans chaque maille du tissu.

\*

Le soir, assis dans ce café, nous causons, Andélitch et moi, de la Yougoslavie d'aujourd'hui. Il me parle écoles, chemins de fer, barrages, industrie, laboratoires.

Je lui pose la main sur le bras :

— Vous avez raison, mon bon Danilo, mais tout cela nous l'avons chez nous, et ce n'est certainement pas pour voir ces choses que je suis venu jusqu'ici. Qu'elles vous conviennent, qu'elles vous intéressent, que même elles vous passionnent, je le conçois bien volontiers puisque vous êtes Yougoslave et que vous avez l'orgueil de votre pays. Mais vous me permettrez de vous dire que je n'ai pas les mêmes raisons que vous de les aimer. Si votre pays m'est cher c'est parce qu'il a gardé son caractère primitif, sa vigueur paysanne, et non parce qu'il développe son industrie et sa houille blanche.

« Je comprends bien qu'il ne peut pas demeurer ce qu'il est. Les nécessités d'une nation qui s'affirme de plus en plus vous imposent un programme nouveau. Vous deviendrez certainement un peuple moderne et qui aura une place de choix dans l'économie européenne, mais pour moi, voyageur, je l'aime mieux tel que je l'ai vu, et quand il sera comme vous dites je n'y reviendrai certainement pas, car j'ai ces choses chez moi et il y a longtemps qu'elles ne m'intéressent plus. Si ZAGREB 287

vous me faites un jour le plaisir d'être mon hôte à Paris, je pense que vous ne me demanderez pas de vous faire voir une école modèle, l'usine de Puteaux, ni même un laboratoire.

« Ce qui fait l'attrait de votre pays c'est qu'on y trouve encore la vie traditionnelle, patriarcale et religieuse d'un étonnant moyen âge. J'espère que vous comprenez le sens élevé que je donne à ce mot. Ce qui m'attache à la Yougoslavie c'est précisément le contraire de ce que vous en espérez, vous Yougoslave moderne, car je suis un voyageur qui cherche l'imprévu, et en cela je suis comblé. J'ai trouvé chez vous, intact et prodigieusement vivant, tout ce que nous avons perdu chez nous depuis de longues années. Quand vous nous offrirez un pays pareil au nôtre, j'en serai heureux pour vous, mais je partirai sur d'autres routes avec des regrets dans le cœur.

### XXX

## LA SLOVÉNIE

'EST un nouveau paysage que celui de la Slovénie où nous entrons peu après avoir quitté Zagreb. Ni la campagne ni les villes n'ont rien de balkanique. Cette province, l'ancienne Carniole, a appartenu à l'Allemagne et à l'Autriche pendant plus de mille ans. L'architecture des villes et des villages est celle de la Carinthie et du Tyrol autrichiens. Le paysage rappelle quelquefois les Vosges et leurs forêts de sapins, plus souvent la Savoie ou la Franche-Comté.

La population elle-même, d'origine slave mais transformée par un contact de tant de siècles, n'a aucun des caractères physiques des Croates et des Serbes. De petite taille, souvent malingre, elle fait penser au menu

peuple des faubourgs viennois.

La langue diffère du serbo-croate à tel point que la Constitution yougoslave lui reconnaît des droits spéciaux et déclare que les délibérations du parlement devront être traduites en slovène. On m'a dit qu'il se rapprochait du tchèque. Je n'en sais rien, car je ne connais ni l'un ni l'autre.

Les villes sont belles. Brézitzé nous arrête longtemps, sur le pont de la Save, à regarder ses clochers bulbeux et ses maisons de bourgeoisie paisible. Le marché entraîne vers la place des cortèges de paysans en chapeau de feutre vert, vestons étriqués, pardessus caca d'oie. On dirait une foule d'employés pauvres qui se rendent à leurs bureaux. Ce n'est d'ailleurs qu'un air, car ils sont riches. La terre est fertile, les troupeaux nombreux. Pas de costumes. Les femmes ont sur la tête un fichu de cotonnade industrielle. Il y en a très peu de jolies. Tous et toutes ont un parapluie sous le bras, sur l'épaule ou accroché au poignet.

Race très catholique: les routes sont jalonnées de calvaires, croix de fer forgé, Christ de bois peint, sous un auvent de planches. La campagne est propre, râtissée, vergers suisses, prairies nettes, on croirait des pelouses. La maison est charmante, avec son grand toit d'essentes ou de tuiles brun-rouge, sa façade claire, ses petites fenêtres et sa porte en plein-cintre. On rencontre déjà ces belles enseignes de fer forgé que nous retrouverons tout le long du chemin de retour, à travers le Tyrol autrichien, la Bavière et le Wurtemberg: celles des cabarets d'ici sont ornées d'un grand flot de copeaux sous une grappe de raisin.

Lioubliana, la capitale, entoure de ses maisons blanches et de ses clochers un îlot boisé qui porte le castel. On le voit au fond de toutes les rues, au-dessus de toutes les places. Les clochers ont une coiffure compliquée, à double bulbe, comme ceux de Klagenfurth; l'obélisque de la mairie est aussi grêle que celui de la Kardinalplatz dans la même ville. Le modernisme se contente d'un gratte-ciel qui projette par-dessus les toits veloutés ses dix ou quinze étages sans imagination.

Napoléon est passé par là comme partout en Europe. On ne peut faire un pas, du cap Saint-Vincent (à l'extrême pointe du Portugal) jusqu'à Moscou, sans rencontrer ses traces ou celles de ses armées. En 1809, l'Empereur créait l'Illyrie, cinq provinces qu'il détachait de l'Autriche et confiait à Marmont : un premier essai d'état yougoslave, manœuvre politique, sans aucun doute, mais qui donnait un semblant de liberté à un bon tiers des Slaves du Sud.

Ils ne l'ont pas oublié, Lioubliana surtout. Sous un obélisque de granit érigé près de l'ancien quartier général de Marmont, elle a placé les restes d'un soldat inconnu de la Grande Armée, et sur l'une des faces, elle a fait graver cette magnanime épitaphe, l'une des plus belles qu'on ait tracées dans la pierre depuis Antibes et Septentrion:

Sous cette pierre
Nous avons déposé tes cendres
Soldat sans nom
De l'armée napoléonienne
Pour que tu reposes
Au milieu de nous
Toi qui allant à la bataille
Pour la gloire de ton Empereur
Es tombé
Pour notre liberté.



Il est grand temps de passer le col de Lioubéli, sur le Karavanké, avant les premières neiges. Nous repartons après deux jours de vie provinciale dans cette charmante ville qui commence à s'emmitoufler. L'hiver y est alpin. Le Triglav et ses 2.900 mètres ferment l'horizon du nord.

Nous sommes équipés à la diable car nous n'avons que des vêtements d'été. Je porte un pyjama de flanelle sous un costume de sport. Cela me fait une carrure redoutable. Si nous rencontrons enfin un bandit, je n'en ferai qu'une bouchée.

En attendant le bandit, les paysans d'ici nous font un beau salut de leur chapeau vert et un sourire cordial. Villages tranquilles, maisons de bois ornées de découpures, carrefours de dévotion. Les gens de la montagne, ici comme chez nous, sont toujours attachés à leur foi.

Nous remontons la Save jusqu'à Radovlitza où nous prenons le petit chemin solide qui mène au lac de Bled. Il est célèbre en Yougoslavie. Le roi vient y passer l'été et entraîne à sa suite les gens de la Cour, le monde officiel. Séjour d'agrément, parc, châteaux, villas. Cela pourrait être ailleurs. Assis près de la rive, sur un gazon bien élevé, nous pensons à la solitude grandiose du lac d'Okhrid. Celui de Bled, comme toute la province d'ailleurs, c'est un peu l'Europe centrale. Nous aurons moins de peine à franchir la frontière. Elle nous semble déjà derrière nous. On dirait que le pays prend à cœur de se détacher de nous sans secousses.

Mais après Trzitch la route yougoslave, qui nous en a tant fait voir, tient à nous présenter sa propre apothéose: une côte effarante, vingt-six degrés, la plus forte que nous ayons rencontrée dans le pays. Nous nous disputons à pile ou face l'honneur de l'entreprendre, et Marie-Jeanne l'emporte. Elle se lance dans cette escalade avec un petit visage volontaire. Ce n'est pas terrible d'ailleurs. La mécanique nous est fidèle. Nous faisons corps avec elle, nous ne voyons rien du paysage qui s'aplanit derrière nous. J'ai l'impression d'être couché sur un divan, tant la pente me renverse en arrière.

Près du col nous trouvons la neige, une couche de quelques centimètres tassée par le gel. Un grand diable de Croate est seul au poste-frontière, une cabane de bois à côté d'une barrière mobile : image de cette simplicité primitive qui est le sentiment du pays.

Et nous voici, comme toujours, à ne pouvoir nous décider à franchir la frontière. Les formalités ne sont pas longues dans cette solitude. Nous nous installons dans la cabane autour d'un grand poële où ronfle un feu de bûches. Nous avons une bouteille de schlivovitza à vider et nous faisons un punch saupoudré de poivre que nous buvons à trois, le douanier et nous. Lui, n'est que ravi de l'aventure : il n'a vu personne depuis huit jours, et depuis longtemps personne ne lui a offert à boire. Il ruminera cette rencontre jusqu'à ce que la neige ferme le col et qu'il redescende vers son village. Pour nous, c'est une patrie de sept mois entiers que nous allons quitter, laissant derrière nous tant de chers souvenirs. Aussi notre main tremble-t-elle un peu quand nous entre-choquons nos verres en portant la santé yougo-slave :

SHELL OF THE PARTY OF THE PARTY

- Jivéo! Jivéla!

Routes de Yougoslavie Raguse : Château Caboga Lisbonne : Hôtel de l'Europe

Paris: Ile Saint-Louis 1934-1937

### TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms de villes, villages, etc., cités dans ce volume.

(Les chiffres en gras désignent une étude particulière.)

A

Andriyévitza 97, 107.

B

Bagna-Louka 278, 279. Bakar 19, 34. Bar 42. Batchkavoda 67. Belgrade 24, 55, 91, 92, 205, 213, 216, 223, 231, 281. Bènkovatz 49. Biélépolié 266. Biograd-More 49. Biokovo 68, 97. Bitoli 29, 31, 69, 116, 180. Blagaï 40, 208, 268. Blagovetchtégné 211. Bled (Lac de) 291. Bolétèn 168. Bos Novi 280. Bouches de Kotor (Cattaro) 93. Bousovatcha 273. Bratch (Brac) 56, 67. Brézitzé 289.

C

Cacac, V. Tchatchac. Cattaro, V. Kotor. Cavtat 89. Čettignė 31, 96, 100, 213, 284. Cherso 19. Chestiné 282. Chibénik 43, 46, 52. Chipân 87. Choumadia 28, 205, 211. Chtip 195. Crkvénica 34.

D

Danube 30, 213, 223, 285 Daybalé 105. Débar 117, 169. Detchani 112, 122, 141, 207, 209. Djakovitza 116, 126. Don Bréla 67. Doubrovnik, V. Raguse. Dragotchaï.

F

Fiume 13, 16, 43. Foïnitza (Fojnica) 272. Francka Gora 112.

G

Glogotchnitza 266. Gnjilané 138. Goloubatz 226. Gostivar 116, 164. Gradsko 195. Gratchanitza 112, 148, 201. Grotzka 213. H

Hertzegnovi 93. Hvar, V. Khvar.

I

Ilidja 250. Ivan Planina 264.

J

Jajce, V. Yaïtzé. Jitcha 211.

K

Kalinovik 271. Kapéla 34. Katchanik 135, 144, 200. Kavadar 194. Kerstatch 97, 99. Khvar (Hvar) 56, 65. Kiséliak 273. Kladovo 227, 228. Kliss 43, 65. Knîn 42, 43. Kolachîn 97, 107. Konavli 84, 89. Kônjitz 264. Kortchoula 56, 57, 87, 124. Kossovo 200, 204. Kostaïnitza 280. Kostol 229. Kotor 31, 70, 95. Koumanovo 138. Koutchévitché 148. Kragouyévatz 211. Krajina 30. Kraliévo 206. 210. Kréchévo 272. Krivolak 195. Krk 19. Krka (Chutes de la) 50.

L

Lacroma 87, 89. Lapatch 40. Latchva 243, 273, 285. Léchak 132, 163. Lioubéli 290. Lioubliana 281, 289. Liouboutchky 53, 68. Lokroum, V. Lacroma.

M

Makarska 43, 68.

Metkovitch 69.

Miskovtsi 148.

Mlini 89.

Mljet 56.

Molianatch 40.

Monastir, V. Bitoli.

Mostar 24, 27, 55, 132, 210, 241, 250, 266.

Mourino 107.

N

Négotîn 194. Néretva 42, 69, 70, 210, 266, 267. Nérézi 148. Névésinié 271. Niégouch 97, 99. Niktchitch 98. Novi 34. Novi Pazar 30, 107.

0

Obrovatz 42, 43.
Okhrid 116, 171, 278, 279, 291.
Ombla 52, 73.
Omich 67.
Oplénatz 212.
Orsova 226.
Ostrog 105.
Ototchac (Otocac) 35.
Ouchtzé (Usce) 206.
Oujitzé 232.
Ourochévatz 135, 200.
Ouskoub, V. Skoplié.

P

Peliéchatz 70.
Pérast 95.
Petch 108, 110, 141, 161, 209, 234.
Plivitzé (Lacs de) 37, 278.
Plotchka 41.
Podgoritza 24, 104, 105.
Pojarévatz 214.
Pojéga 211.
Portes de Fer 223, 226.
Prespa (Lac de) 180.
Priboï 40.
Prichtina 203.
Pridvorié 90.
Prilep 116, 189, 243.
Priyédor 279.
Prizrèn 31, 116, 119, 129, 143, 170, 243, 244, 285.

R

Rachka 204, 206. Radouyévatz 227, 232. Radovlitza, 291. Raguse 24, 25, 30, 34, 46, 75, 183, 220, 237, 247, 284. Réçân 179. Rieka 99, 104. Rissân 95. Rogatitza 237. Rogoznica 67. Roudnik 211. Rougovo (Gorges de) 110.

S

Sabioncello, V. Peliéchatz.
Salona (Solîn) 61, 65.
Sarajevo 31, 91, 128, 134, 219, 220, 232, 235, 241, 267, 272, 273, 284.
Scutari (Lac de) 104.
Sebenico, V. Chibénik.
Sémetch 236.
Senj 34.
Sign (Sinj) 44.

Skoplié 24, 29, 31, 55, 92, 117, 132, 134, 140, 181, 199, 220, 241, 243, 244, 245, 285. Skradîn 50. Slano 70. Smédérévo 213, 223. Souchak 16. Soulet (Sulet) 56. Spalato, V. Split. Split 24, 43, 46, 58, 60, 276. Stip, V. Chtip. Stolatz 69, 250, Stôn 42. Stoudénitza 112, 206. Strouga 170. Susak, V. Souchak. Svéti Kok 41. Svéti Naoum 173.

T

Tartchîn 263.
Tchatchac 211.
Tchiovo (Ciovo), 56.
Tékija 227.
Téod 94.
Tétovo 117, 157, 179.
Topola 211, 212.
Toptchider 219, 231.
Traü, V. Troghir.
Travnik 241, 272, 273, 285.
Trébigné 30, 91.
Treska 115, 148.
Trnovo 271.
Troghir 43, 52, 57, 124.
Trsat 19.
Trsteno 71.
Trzitch 291.
Tsernobreg 126.

U

Ubdina 41. Usce, V. Ouchtzé. Uskub, V. Skoplié. Uzice, V. Oujitzé. V

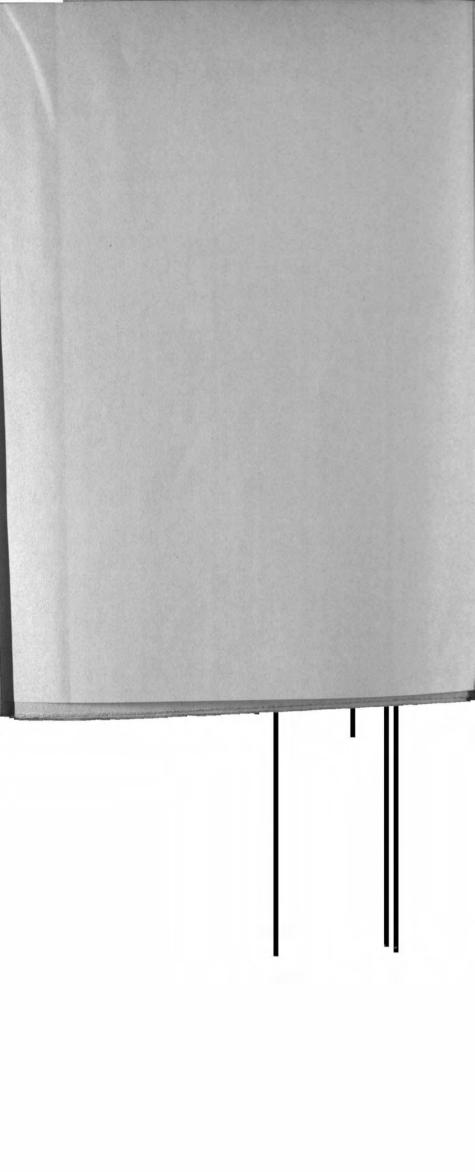
Valiévo 232. Vardar 30, 117, 139, 140, 194, 198. Varditché 233. Vélèbit 41, 43. Vélès 24, 116, 179, 198. Vichégrad 234, 235. Vratnik 35.

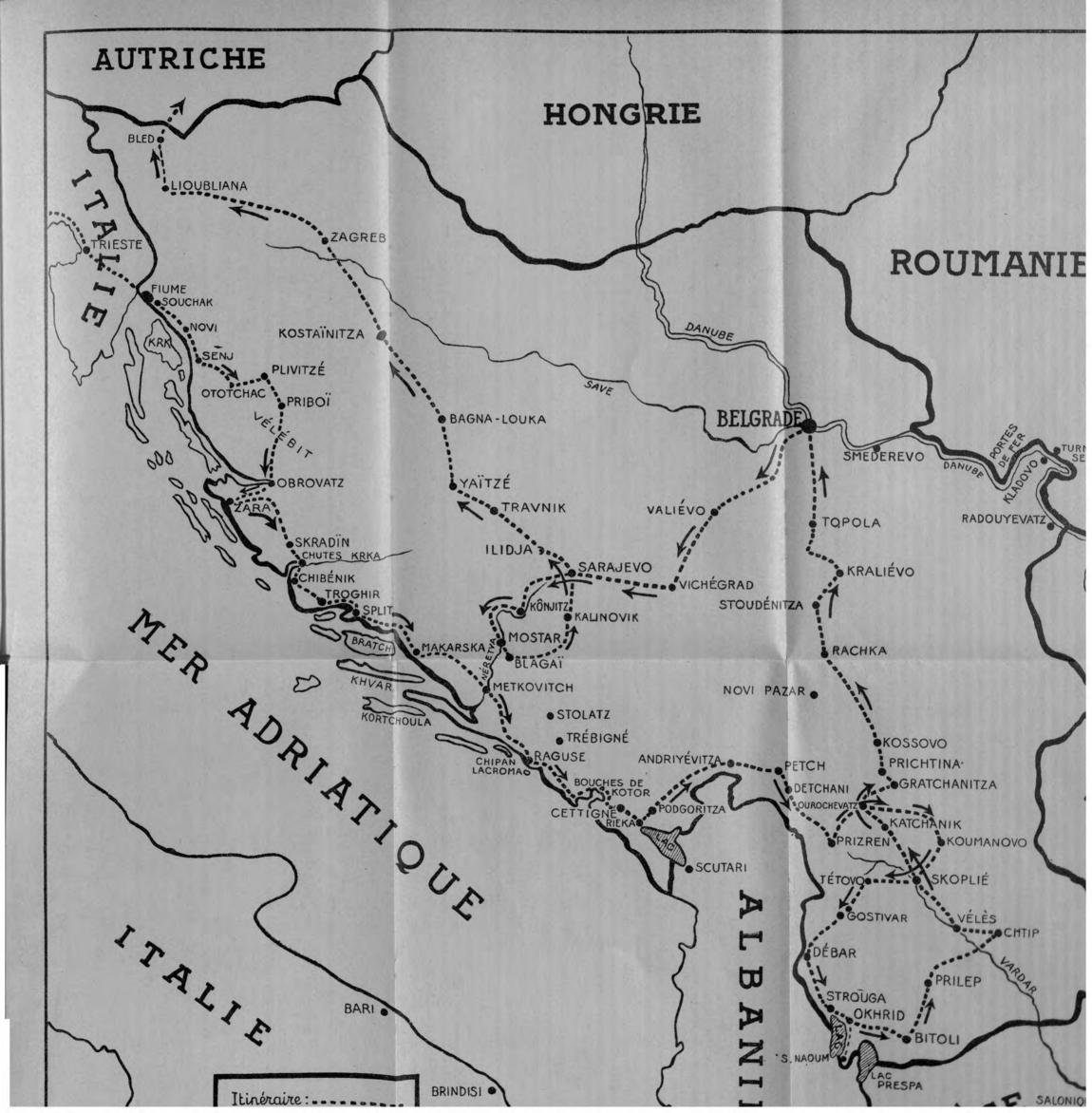
Y

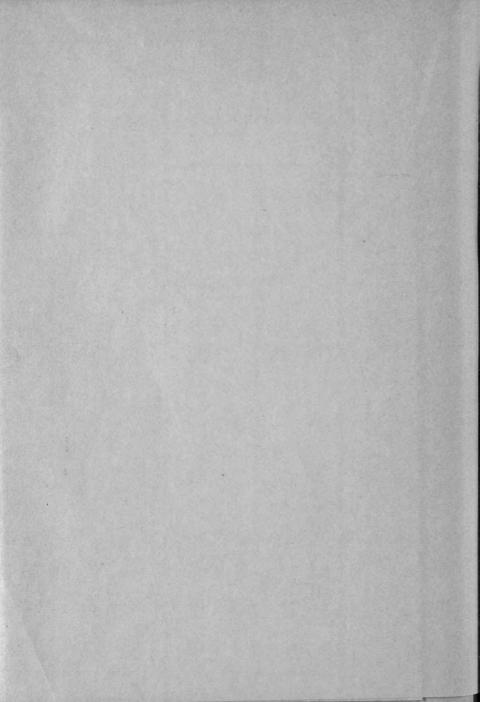
Yablanitza 210, 265. Yaïtzé (Jajce) 275. Yézéro 277. Yovân Bigorski 168.

Z

Zabéla 214. Zagreb 13, 30, 33, 219, 220, 281. Zara 13, 43, 45, 52, 58, 124. Zavala 112. Zica, V. Jitcha. Zlatibor 232. Zvékovica 89.







#### TABLE DES ILLUSTRATIONS

Les photographies que n'accompagne aucune mention d'auteur sont de M. A. t'Serstevens.

- 1. Route de Croatie. ... un rechargement de pierres concassées, où les chariots ont formé deux sentiers zigzagants (p. 24).
- Route d'Hertzégovine. ... répandus sur le chemin, les hommes en avant, les femmes derrière (p. 26).
- 3. Jeunes paysans et paysannes, près d'Obrovatz (p. 44).
- 4. Extérieur de l'abside de San Donato, à Zara. Le chevet est entouré d'un jardin des antiques (p. 48).
- 5. La Kerka, au-dessus des chutes. Le paysage est dépouillé de tout caractère humain (p. 51).
- 6. Chibénik. Deux cloches vertes accoudées à des balcons renflés (p. 52).
- 7. Chibénik. Portail de la cathédrale. (Photo Putnik)
- 8. Troghir: quai du Sud. ... il apparaît comme une vue d'optique d'un autre siècle (p. 58). (Photo Putnik)
- Troghir. ... le transparent bas-relief qui orne la loggia du Tribunal (p. 57). Le lion vénitien a été brisé à coups de marteau. (Photo Putnik)
- Split : la place ou péristyle du palais de Dioclétien, avec la statue de Grégoire de Nîn. (Photo Putnik)
- Makarska. Les pins entourent cette crique d'une margelle d'un vert violent (p. 68).
- Kliss. ... dans un paysage tumultueux où les montagnes ont le mouvement des nuages (p. 65).
- 13. Jeune fille et femme mariée des Konavli, sur le Stradoun de Raguse. (Photo Putnik)
- 14. Le vieux port de Raguse et l'île de Lacroma. (Photo Putnik)

- 15. Le fond des Bouches de Kotor. Cette photo, prise vers 10 heures du matin, montre, sur la droite, les gigantesques ombres de la Tsernagora.
- Femme de la Tsernagora. ... sur l'épaule, un berceau de bois (p. 106).
- 17. Petit enfant de la Tsernagora. .. dans lequel sommeille un bébé maintenu par des sangles (p. 106).
- Andriyévitza. Rien d'agréable dans ces agglomérations de paysans noirs (p. 108). (Photo Putnik)
- 19. La Patriarchie de Petch. On domine de la route les trois coupoles de son église (p. 110). (Photo Putnik)
- 20. La Sainte-Eau, à Petch. Une fontaine chante par ses huit jets tombant dans une vasque de marbre (p. 113).

  (Photo Putnik)
- 21. Intérieur de la Patriarchie de Petch, nef centrale.
- 22. Petch. Elle est bâtie sans aucun plan, comme pousse un taillis (p. 116).
- 23. Le tailleur de Marie-Jeanne, à Petch. ... les artisans assis à la turque et travaillant sur leurs genoux (p. 117).
- 24. Eglise de Detchani : Fenêtre de l'abside. (Photo Putnik)
- 25. Eglise de Detchani : Portail du Nord. (Photo Putnik)
- 26. Paysans arnautes au marché de Prizrèn. (Photo Jean Rolland)
- 27. Femmes orthodoxes au marché de Prizrèn.
- 28. Femme juive au marché aux étoffes de Prizrèn.
- 29. Femme tzigane à Prizrèn. Le marché aux nippes, à même le sol, contre un mur bas (p. 132).
- 30. Un kolo dans la campagne, aux environs de Skoplié (p. 144).
- 31. Les trois Parques : vieilles femmes filant la laine, au marché de Skoplié. (Photo Lichtenberger)
- 32. Au marché de Skoplié. (Photo Lichtenberger)
- 33. Au marché de Skoplié. (Photo Lichtenberger)
- 34. Piéta du monastère de Nérézi. (Photo Putnik)
- 35. Tombe de soldat français, à Skoplié. Chacune est fleurie d'un rosier venu de France (p. 149).
- 36. Monastère de Yovan Bigorski. ... un extraordinaire édifice de charpente (p. 168).
- 37. Okhrid: Eglise de Yovan Bogoslov. ... érigée sur une proue rocheuse qui vogue vers le plein du lac (p. 172).
- 38. Monastère de Svéti Naoum. (Photo Putnik)
- 39. Barque du lac d'Okhrid. ... leurs barques de planches à peine équarries (p. 173). (Photo Lichtenberger)

40. La tcharchiya de Bitoli (p. 181).

41. Cette vieille brocanteuse de Prichtina, qui nous a vendu de merveilleuses broderies... (p. 203).

42. Fresque du monastère de Gratchanitza. — Un Jean-Baptiste

d'un ascétisme violent (p. 202). (Photo Putnik)

 Totitzas, à Belgrade. — La rue est fleurie de petites bonnes femmes... (p. 218).

44. Fillettes à Radouyévatz (p. 228).

45. Sarajevo: Rue du quartier turc. — Au premier plan, fillette musulmane (p. 243).

 Paysannes catholiques de la Latchva, au marché de Sarajevo (p. 243).

47. Musulmanes en dzar, au marché de Sarajevo (p. 245).

48. La vinara Semiz, à Sarajevo.

49. Le décor de l'attentat de Sarajevo (p. 260). — Princip se tenait à l'endroit précis où passe une jeune fille en corsage blanc.

50. Sur le vieux pont de Mostar. — Au premier plan, paysannes

orthodoxes d'Hertzégovine.

51. Mosquée et cimetière musulman, à Mostar.

52. La guzla sous le mûrier de Blagaï. — Ce n'est pas la plus belle image que je joindrai à ce livre, mais c'est la plus émouvante (p. 270).

53. Musulmans à Yaïtzé. (Photo Schwarz)

54. Femmes orthodoxes à Yaïtzé. — ... une redingote sans manches, de laine raide comme du cuir (p. 276). 

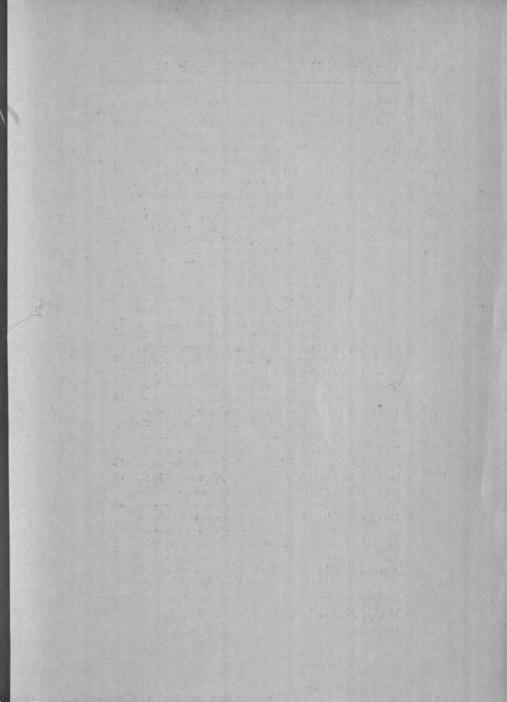
## TABLE DES MATIÈRES

I. — De Paris à Fiume	9
II. — Souchak et Trsat	16
III. — La route — Le pays	24
IV. — Paysages croates — Les lacs de Plivitzé.	33
V. — La Dalmatie — Du Vélébit à Zara	42
VI. — De Zara à Troghir	50
VII Troghir, Split et Khvar	57
VIII. — De Split à Raguse	67
IX. — Raguse	75
X. — De Raguse à Kotor	89
XI. — La Tsernagora — De Kotor à Petch	97
XII. — Petch et Detchani	110
XIII. — De Detchani à Skoplié	126
XIV. — Skoplié	140
XV. — Skoplié — La cérémonie derviche	152
XVI. — Tétovo et Gostivar	159
XVII. — De Gostivar au lac d'Okhrid	168
XVIII. — D'Okhrid à Bitoli (Monastir)	179
XIX. — De Bitoli à Skoplié	189

#### TABLE

XX. — De Skoplié à Stoudénitza	200
XXI. — De Stoudénitza à Belgrade	210
XXII. — Belgrade	216
XXIII. — Le Danube	223
XXIV. — De Belgrade à Sarajevo	231
XXV. — Sarajevo	241
XXVI. — L'attentat de Sarajevo (28 juin 1914).	250
XXVII. — De Sarajevo à Mostar et retour	263
XXVIII. — De Sarajevo à Zagreb	272
XXIX. — Zagreb	281
XXX. — La Slovénie	288
Table alphabétique des noms de villes, etc	293
Table des illustrations	297

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE CINQ JANVIER MIL NEUF CENT TRENTE-HUIT.



# VOYAGES ET SPORTS

ALAIN GERBAULT Seul à travers l'Atlantique		
(8 hors-texte)	16	.50
— A la poursuite du Soleil (16 hors-texte)	18	»
<ul> <li>Sur la route du retour 16 hors-texte)</li> </ul>	18	))
HENRY DE MONFREID (Prix des Vikings) Les		
Secrets de la Mer Rouge (20 hors-texte).	18	>>
- Aventures de Mer (20 hors-texte)	18	>>
<ul> <li>La Croisière du Hachich (20 hors-texte)</li> </ul>	18	))
<ul> <li>Vers les terres hostiles de l'Ethiopie</li> </ul>	11.	
(32 hors-texte)	18	))
- Le Naufrage de « La Marietta » (16 h. t.)	100000	.50
<ul> <li>La poursuite du Kaïpan (16 hors-texte)</li> </ul>	18	))
— Le Drame Ethiopien (32 hors-texte)	18	))
- Le Lépreux (32 hors-texte)	18	))
- Le Masque d'or ou le dernier Négus	18	))
- L'Avion noir (16 hors-texte)	15	"
- Abdi. L'homme à la main coupée	25	))
	20	"
RENE JOUGLET. — Au cœur sauvage des Philip- pines (46 hors-texte)	18	))
- Dans le sillage des Jonques (16 h. t.)	15	"
	10	"
ELLA MAILLART. — Des Monts célestes aux Sa-	20	
bles rouges (32 hors-texte)	20	))
- Oasis interdites (32 hors texte)	20	"
Major-Général F. A. SUTTON. — Sutton le Man-	15	
chot (16 hors-texte)	10	13
WILLIAM BEEBE. — En plongée par 900 mètres		
de fond (14 hors-texte et une planche	00	
en couleurs)	20	"
RENÉ CHAVÉRIAT. — La Voile	18	))
ROCHAT-CENISE. — Le Ski (16 hors-texte)	15	))
HENRY LAVACHERY. — Ile de Pâques (32 h. t.)	18	))
HANS HELLFRITZ. — Au Royaume de Saba		
32 hors-texte)	20	))
JACQUES SAHEL Henry Farman et l'aviation	8	
(16 hors-texte)	18	,,
Amiral RICHARD BYRD Pôle Sud (nombreux	-	- "
hors-texte)	40	w
	40	-
ANDRÉ REUZE. — Le Véritable Robinson Crusoé ou la vie étonnante d'Alexandre Selkirk.	25	n
ou la vie cionnante d'Alexandre Seikirk.	20	"

### BERNARD GRASSET ÉDITEUR